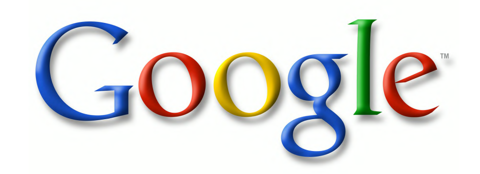


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

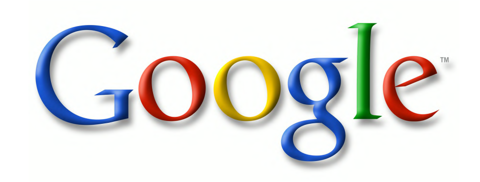
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

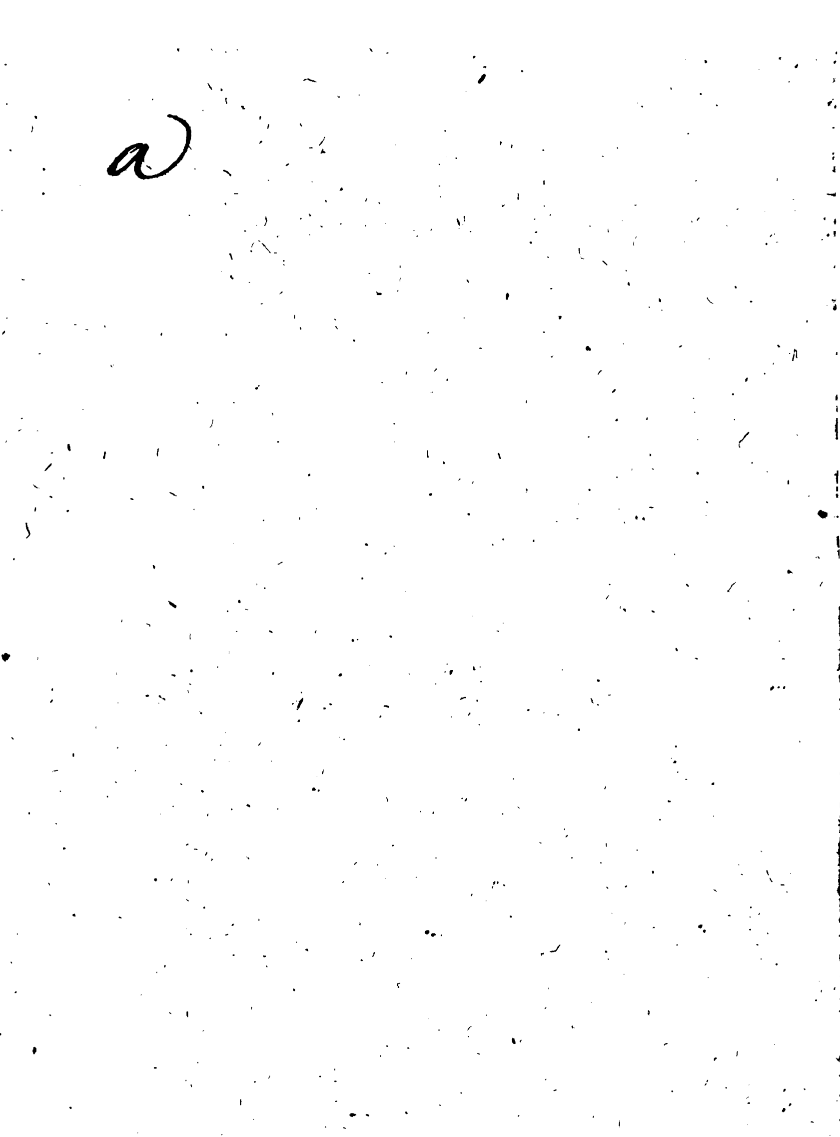
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


J. B. St. Colas Canon.
SE TAIRE ET FAIRE





HF
357
.H858

HISTOIRE
DU COMMERCE
ET
DE LA NAVIGATION
DES ANCIENS.

Pierre Daniel

Par M. HUET, ancien Evêque d'Avranches, ſous-Précepteur de feu Mgr. LE *D*AUPHIN, *l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe.*

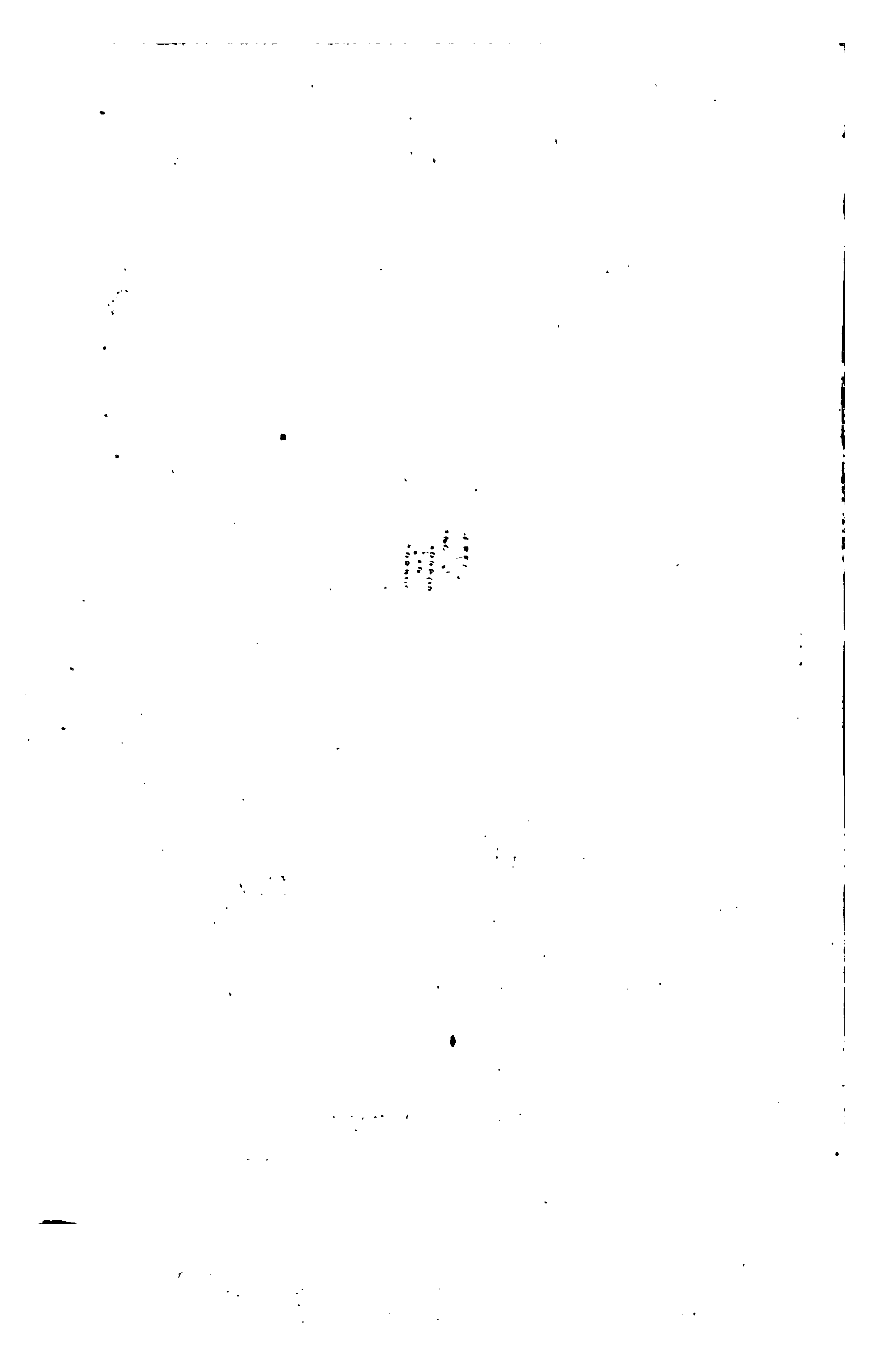


A LYON,

Chez BENOIT DUPLAIN, Libraire, grande rue Merciere, à l'Aigle.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

CEux qui juſqu'ici ont entrepris de traiter du Commerce, ont bien moins ſongé à en écrire l'Hiſtoire, qu'à en enſeigner l'art & les regles, telles qu'elles ſe pratiquent aujourd'hui. Et ceux même qui ont effleuré cette Hiſtoire, n'ont point pouſſé leurs recherches au deſſus de notre ſiecle. L'Ouvrage que je mets au jour, n'a nul rapport à ce temps-ci : l'Auteur l'a renfermé dans les bornes de l'antiquité, & a choiſi la partie de cette matiere qui étoit entiere & nouvelle. Il a eſpéré qu'étant auſſi peu connue qu'elle l'eſt, & méritant autant de l'être, le Public la jugeroit digne de ſa curioſité. Je ſuis entré dans les mêmes ſentiments, & j'ai

cru que ſon titre & le nom de l'Auteur lui tiendroient lieu de recommandation. Cette production de ſa jeuneſſe, qui lui fut extorquée par une autorité ſupérieure, lui a paru ſi peu convenable à ſon âge & à ſa profeſſion, qu'il l'auroit laiſſée volontiers enſevelie dans la pouſſiere de ſon cabinet, comme elle l'étoit depuis tant d'années; ſi les prieres de ſes amis, gens amateurs de la belle littérature, & de l'utilité publique, & mes inſtantes ſollicitations, n'euſſent fait violence à ſon inclination, & ne la lui euſſent arrachée.

PERMISSION SIMPLE.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Nos amés LES FRERES DUPLAIN, Libraires à Lyon, nous ont fait expoſer qu'ils deſireroient faire imprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titres : *Hiſtoire du Commerce & de la Navigation, par* M. HUET, *Evêque d'Avranches* : *Oeuvres de* LOUISE LABBE' : s'il nous plaiſoit leur accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Expoſants, nous leur avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire réimprimer leſdits Livres autant de fois que bon leur ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes ; faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire de réimpreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que la réimpreſſion deſdits Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes ; que les Impétrants ſe conformeront en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de les expoſer en vente, les imprimés qui auront ſervi de copie à la réimpreſſion deſdits Livres, ſeront remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Cheva-

lier Chancelier de France, le sieur de Lamoignon; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Feydeau de Brou; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir lesdits Exposants ou leurs ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le neuvieme jour du mois de Février, l'an de grace 1763, & de notre Regne le quarante-huitieme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

LEBEGUE.

Registré sur le Registre XV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 913, fol. 392, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 1er. Mars 1763.

LEBRETON, *Syndic.*

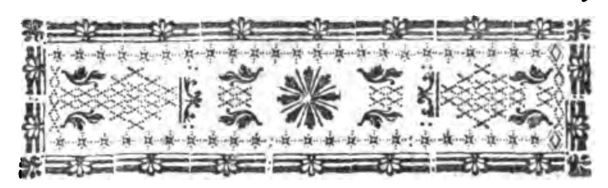


TABLE
DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE DU COMMERCE ET DE LA NAVIGATION DES ANCIENS.

A MONSIEUR

COLBERT,

MINISTRE ET SECRETAIRE D'ÉTAT.

PRÉFACE.

Occasion de cet Ouvrage.

IL ne falloit pas, MONSEIGNEUR, une autorité moindre que la vôtre, pour me faire quitter les autres études qui m'occupent depuis long-temps, & qui conviennent au genre de vie que j'ai

choisi, pour en entreprendre une autre si différente, & vous rapporter l'Histoire du Commerce & de la Navigation des Anciens. Celui qui a écrit depuis peu par vos ordres des avantages que peut attirer à cet Etat le Commerce des Indes, s'en est acquitté si heureusement, qu'on ne peut pas douter qu'il n'eût développé avec un pareil succès la matiere dont vous me chargez, & qu'il n'eût pleinement satisfait au zele que vous donne pour la gloire & l'abondance de la France, l'emploi que vous exercez avec tant de vigilance & de capacité, d'Inspecteur & de Sur-Intendant-général du Commerce & de la Navigation de ce royaume. Cette raison même que vous m'alléguez du peu de soin que l'on a pris jusqu'ici de l'éclaircir, est précisément celle qui me fait sentir la difficulté de l'entreprise, & m'en fait appréhender l'événement, n'ayant aucun précurseur qui me fraie cette route, ni aucun guide qui m'y conduise, ni aucun appui qui me soutienne. Mais toutes ces considérations cessent, quand il s'agit de vous obéir, & cedent au desir de vous plaire, & de donner au Public une marque du pou-

voir abſolu, & de l'extrême reconnoiſſance que vous ont acquis ſur moi les faveurs dont vous m'avez honoré, & les graces dont vous m'avez comblé.



CHAPITRE PREMIER.

Origine du Commerce.

POUR entrer donc en matiere, il me paroît que les hommes ont plutôt cherché par le trafic les commodités que les néceſſités de la vie. La Nature fait trouver à tous les animaux de quoi conſerver leur vie dans les lieux où ils l'ont reçue. L'on a découvert pluſieurs peuples ſauvages, vivant dans des pays ſtériles & pauvres, ſans aucun commerce, & ſans aucune communication avec les étrangers, aimant leur patrie, & contents dans leur miſere. Combien les Navigateurs de ces derniers temps ont-ils trouvé d'inſulaires effrayés de leur abord, ne connoiſſant point d'autres hommes qu'eux-mêmes, & ne croyant pas manquer de rien ? Mais les peuples entre leſquels le voiſinage ou d'autres occaſions avoient établi quelque correſpondance, ſe faiſoient part de leurs biens les uns aux autres, ou libéralement, ou par d'honnêtes compenſations, ſuppléant ainſi réciproquement à leurs dé-

fauts, par l'abondance & le ſuperflu de leurs voiſins. Cependant comme les hommes de leur nature ſont ſociables, ces peuples ſauvages même, qui ſe trouvoient ſéparés des autres hommes, ne laiſſoient pas de pratiquer entre eux quelque ſorte de trafic. Le Chaſſeur faiſoit part de ſon gibier au Pêcheur, qui à ſon tour ne lui étoit pas avare de ſon poiſſon. Le Jardinier donnoit à l'un & à l'autre de ſes fruits, pour avoir part à leurs biens. Il ſe faiſoit auſſi entre eux un commerce de travail & d'induſtrie, & le Laboureur aidoit à bâtir la cabane de celui qui l'avoit aſſiſté dans la fabrique de ſa charrue. Cette ſorte de commerce, qui ſe faiſoit d'homme à homme, eſt auſſi ancienne que le monde ; & lorſque nous liſons dans les Livres ſacrés que Caïn étoit Laboureur, & Abel Berger, nous concevons que Caïn fourniſſoit à Abel des bleds & des fruits de la terre pour ſa nourriture, & qu'Abel en échange fourniſſoit à Caïn des peaux & des laines pour s'en revêtir, & des laitages, & peut-être des viandes pour ſa table. Car il n'eſt pas tout-à-fait conſtant que Dieu n'ait permis aux hommes l'uſage de la

viande qu'après le Déluge, comme quelques-uns se le persuadent ; & puisqu'Adam &
Gen. 3. 21. Eve, selon le témoignage de l'Ecriture, employoient la peau des animaux pour se vêtir, ils pouvoient bien employer leur chair pour se nourrir : & il est bien vraisemblable qu'Abel se nourrissoit de la chair des agneaux,
Gen. 7. 2. dont il avoit offert la graisse à Dieu ; car les Sacrifices ne se faisoient à Dieu que des choses utiles à l'homme. De sorte que quand Dieu parlant à Noé avant le Déluge, fait la distinction des bêtes mondes d'avec les immondes, peut-être n'étoit-ce que par rapport à l'usage que les hommes en faisoient pour leur nourriture. Mais ces questions ne sont pas de mon sujet.



CHAPITRE II.

Commerce avant le Déluge.

TELS furent les rudiments du Commerce : l'usage, pere des Arts, dans la suite des années l'augmenta & le perfectionna. Les villes se bâtirent : d'autres hommes plus libres aimerent mieux habiter dans les campagnes sous des tentes, & mener une vie vagabonde : les Sciences furent découvertes ; les diverses professions, les exercices, les métiers s'établirent, les uns pour la nécessité, les autres pour le plaisir. Mais tout cela ne pouvoit s'ériger, ni se maintenir, que par une correspondance mutuelle des hommes, & par une communication réciproque de leurs biens & de leur industrie ; & même, pour faciliter davantage cette communication, ils formerent diverses autres sociétés. Qu'auroit fait Tubalcain, ce Forgeron, dont parle l'Ecriture, & qui a donné lieu à la fable *Gen. 4. 22.* de Vulcain ; qu'auroit-il fait, dis-je, de ces ouvrages de cuivre & de fer qu'il préparoit,

s'il n'en avoit trafiqué avec ses voisins ? Mais la supercherie commença à se mêler dans ces louables occupations ; on altéra les denrées, on vendit à faux poids & à fausse mesure ; la bonne foi fut bannie du Commerce, les bonnes mœurs se corrompirent, & enfin la malice des hommes se déborda si licencieusement, qu'elle attira la colere du Ciel sur la terre, & que la race des hommes fut presque entiérement exterminée par le Déluge. Considérons cependant la fabrique de ce grand ouvrage de l'Arche, & à quel point il falloit qu'on eût poussé le Commerce, pour avoir pu construire un tel bâtiment ; combien on y employa de matériaux, combien d'outils, combien d'ouvriers, quelles machines, quelle industrie. Peut-on s'imaginer que Noé eût dans ses magasins & dans sa famille tout ce qui lui étoit nécessaire pour l'exécution d'un si vaste dessein ? On ne peut donc pas douter qu'il n'y eût alors quelque espece de commerce entre les hommes, qui s'entretenoit par le secours des bêtes de charge, des chevaux, des chameaux, des ânes, des éléphants, & de quelques machines pour le transport,

comme traîneaux, charrettes & charriots. Il est assez croyable même que les hommes se servoient pour cela de la commodité des rivieres, des petits golfes, & des rivages de la mer, soit par des radeaux de joncs, ou de bois, ou de toute autre matiere qui pouvoit flotter sur l'eau. Peut-être aussi employoient-ils le secours de l'air, par des vessies & des ballons, qui pouvoient soutenir leurs fardeaux sur l'eau. Mais il n'y a pas d'apparence que leur industrie allât jusqu'à la construction des navires grands ou petits. Si la Navigation eût été déjà trouvée, combien d'hommes auroient-ils pu éviter le ravage du Déluge, que Dieu voulut être universel, à la réserve de Noé seulement, & de sa famille?

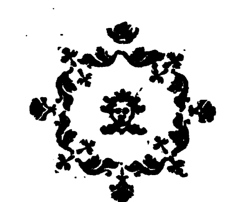


CHAPITRE III.

Commerce après le Déluge par terre & par mer.

LE Déluge fut suivi de la confusion des langues, & de la dispersion des peuples. Le commerce en devint plus difficile : mais il en devint aussi plus nécessaire. Ces peuples, en sortant de leur pays, pour aller habiter d'autres contrées, n'y trouvoient pas toutes les commodités où ils avoient été nourris ; & y en rencontrant d'autres inconnues à eux & à leurs compatriotes, ils se servirent de ce qu'ils y avoient découvert, & y porterent ce qui y manquoit. Cela se fit premiérement de proche en proche, de la maniere que les peuplades s'étoient formées ; & ainsi successivement dans les régions plus éloignées, & enfin jusqu'aux extrêmités de la terre. Les mers furent d'abord d'un grand obstacle, & ensuite d'une grande utilité par l'invention de la Navigation, dont nous pouvons regarder Noé comme le premier auteur dans la fabrique de

l'Arche, ſuivant l'inſtruction & les préceptes de Dieu. On ne peut pas douter que cette fabrique, qui avoit été ſi ſalutaire, ne fût ſoigneuſement imitée dans la ſuite, & qu'elle ne facilitât la diſperſion des nations, qui arriva bientôt après. Ce ſeroit ici un beau champ pour étaler ce que les Auteurs ont débité ſur l'origine & les inventeurs de la Navigation. Mais toutes les conjectures & les fictions de l'Hiſtoire profane & de la Fable tombent & s'évanouiſſent, quand à la lumiere des ſaintes Lettres on découvre la vérité. Après cette nouvelle invention vinrent donc deux ſortes de Commerce, celui de terre, & celui de mer.



CHAPITRE IV.

Commerce de terre.

LEs terres désertes & inhabitées appartinrent aux premiers occupants, qui en jouirent long-temps en commun, sans les partager, & les plus puissants d'entre eux s'en approprierent quelques-unes. Ces nouveaux possesseurs s'y établirent des demeures fixes, & cultiverent les terres qu'ils avoient occupées, abandonnant la jouissance du reste à ceux qui suivoient la vie pastorale, vivant sous des tentes, changeant souvent de demeure, & cherchant les meilleurs pâturages pour la nourriture de leurs troupeaux. Telle étoit la disposition de la terre de Chanaan, lorsqu'Abraham s'y transporta par l'ordre de Dieu, & pendant le séjour qu'y firent ses premiers descendants, Isaac, Jacob, & ses douze enfants. Ils menoient le plus souvent une vie vagabonde, telle que la menent encore aujourd'hui les Arabes Nomades, voisins de ces quartiers-là ; & nous ne voyons

point qu'Abraham fit aucun office auprès des Seigneurs du pays, pour obtenir la liberté des pâturages : & quand il se sépara de Loth son neveu, pour éviter les différents qui naissoient entre leurs Bergers, il lui laissa choisir le champ qui l'accommoderoit davantage, sans avoir égard à aucun possesseur. Mais quand Isaac s'appliqua au labourage de la terre de Gerar, d'où, par la bénédiction de Dieu, il retira le centuple, il paroît que ce ne fut que par la permission d'Abimelech. Et quand Hemor invita Jacob & ses enfants à s'établir dans son pays, & s'unir avec son peuple, il lui proposa en même temps & lui permit de cultiver la terre. Et pour persuader à ses citoyens de consentir à ce traité, il leur remontra l'étendue de leurs terres, qui recevroient aisément ces nouveaux habitants : à quoi la Vulgate ajoute qu'elles manquoient de peuple pour les cultiver. On ne remarque point qu'Abraham ait possédé en propre aucun fonds de terre dans le pays des Chananées, avant l'acquisition qu'il fit à beaux deniers comptants du champ d'Ephron le Hethéen, pour y enterrer Sara sa femme. On

CHAPITRE V.

Trafic des Ismaëlites & des Madianites en Galaad & en Egypte, & de Joseph en Egypte.

L'Ecriture sainte ne nous fournit point d'exemple plus ancien de ce trafic, que celui de ces caravanes d'Ismaëlites & de Madianites à qui Joseph fut vendu par ses freres. Ils revenoient de Galaad, ramenant leurs chameaux chargés d'aromates; & d'autres précieuses marchandises de ce pays-là, qu'ils portoient en Egypte; où il s'en faisoit un grand débit, pour l'usage qu'ils pratiquoient d'embaumer les corps des hommes après leur mort. L'achat qu'ils firent de Joseph pour le revendre, & qu'ils revendirent en Egypte à Putiphar, Prévôt de l'hôtel de Pharaon, montre que leur trafic ne se bornoit pas à ces marchandises de Galaad. Leur pays étant situé

ſitué entre Galaad & l'Egypte, régions abondantes en différentes ſortes de denrées, chacune en celles qui lui étoient propres, ils les communiquoient de l'une à l'autre par un tranſport continuel, & un travail aſſidu.

Il faut remarquer cependant, que lorſque Jacob envoya ſes enfants acheter du bled en Egypte pour la ſeconde fois, il leur fit prendre les plus précieuſes marchandiſes du pays, pour en faire préſent à Joſeph, & ſe le rendre favorable, & que ces marchandiſes étoient à peu près les mêmes que ces Iſmaëlites & ces Madianites, dont j'ai parlé, avoient apportées de Galaad.

Mais ce même Joſeph entreprit un commerce d'une bien plus grande importance, lorſqu'ayant connu certainement par les ſonges de Pharaon les ſept années de famine qui devoient affliger l'Egypte & le pays de Chanaan, & même toute la terre, il profita habilement des ſept années d'abondance qui les précéderent, & amaſſa une ſi grande quantité de bleds dans les greniers de Pharaon, qu'elle lui ſuffit pour tirer tout l'argent & tous les beſtiaux d'Egypte, & acquérir tous les fonds

même de ce royaume, au profit du Roi, & pour en fournir aux peuples des environs. Ces exemples du trafic qui s'est exercé par terre, sont les premiers dont l'Histoire ait conservé le souvenir.



CHAPITRE VI.

Trafic par échange & par argent.

SUR ce que nous venons de dire, il eſt néceſſaire d'obſerver que ce commerce ne ſe faiſoit pas ſeulement par échange des marchandiſes, mais qu'il ſe faiſoit auſſi par argent. Les enfants de Jacob vendirent leur frere pour de l'argent comptant. Ils en donnerent pour le bled qu'ils acheterent en Egypte ; & Joſeph remplit les coffres de Pharaon de l'argent qu'il tira de la vente de ſes bleds. Quand Pauſanias a donc dit que du temps de Polydore, Roi de Lacédémone, le trafic ne ſe faiſoit que par échange, n'y ayant point alors de monnoie courante, d'or & d'argent, marquée du caractere public, cela ne doit s'entendre qu'en particulier des Grecs & des Indiens, dont il parle, & non pas en général de ces deux nations entieres. On ſait que les Indiens avoient chez eux beaucoup d'or & de cuivre du crû de leur

Pauſan. Lacon.

terre, & il eſt viſible par tout ce que je viens de dire, que près de mille ans avant le temps dont parle Pauſanias, le commerce ſe faiſoit en argent parmi les Hébreux & les Egyptiens : car il n'y a pas moins d'années entre le temps de Joſeph & celui de Polydore, qui vécut au commencement des Olympiades. Et comme les Egyptiens avoient un grand & ancien commerce avec les Indiens par la mer Rouge, & que les peuples du Levant avoient pris beaucoup de coutumes des Egyptiens, comme je le pourrai faire voir dans quelqu'autre ouvrage ; il n'eſt pas croyable qu'ayant beaucoup d'or & d'argent de leur crû, ils n'euſſent appris des Egyptiens l'uſage d'en faire de la monnoie, pour faciliter leur trafic. Il faut donc que Pauſanias n'ait parlé que de quelques Indiens particuliers, avec qui les Grecs trafiquoient du temps de Polydore. Outre qu'avant le temps d'Alexandre, les Grecs n'ont point eu de commerce immédiat avec les Indiens, mais ſeulement, ou par les Egyptiens, ou par les Phéniciens, ou par les Perſes. Et ce que Pauſanias attribue à la nation des Indiens indiſtinctement, a pu ſe

pratiquer seulement chez quelque nation particuliere du Levant ; car l'on sait que sous le nom général des Indes, l'on comprend d'ordinaire tous les peuples d'Orient : & c'est sur ce pied-là qu'il faut entendre le Géographe Mela, & l'Auteur du Periple de la mer Rouge, lorsqu'ils attribuent en particulier aux Seres, le peuple le plus oriental de l'ancien monde connu, renommés pour leur justice, cet usage de trafiquer par échange, en laissant leurs marchandises dans des lieux écartés, & les abandonnant à la bonne foi de leurs correspondants, pour en faire l'échange.

Mela, lib. 3. c. 7.



CHAPITRE VII.

1. Commerce de mer. Les plus anciens Navigateurs sont les Egyptiens & les Phéniciens. 2. Commerce des Egyptiens.

1. POUR le commerce de mer, nous n'en voyons aucune trace dans l'Histoire sainte avant les navigations de Salomon. Il est pourtant bien vrai que les Hébreux le connoissoient & le pratiquoient long-temps avant Salomon, comme je le ferai voir dans la suite. Mais il y a apparence qu'ils ne le pratiquoient que foiblement, en comparaison de leurs voisins. On ne voit point dans l'Histoire de plus anciens Navigateurs que les Egyptiens & les Phéniciens. Il semble que ces peuples voisins avoient partagé entr'eux le commerce de la mer ; que les Egyptiens s'étoient principalement emparés du commerce d'Orient par la mer Rouge, & les Phéniciens de celui d'Occident par la mer Méditerranée : quoique

ces derniers n'eussent pas renoncé au trafic de l'Orient, & se servissent souvent du port qu'ils avoient à la pointe de la mer Rouge ; comme les Egyptiens sortoient souvent aussi des bouches du Nil, pour négocier dans les ports de l'Occident. De sorte qu'un des ports de Tyr fut depuis nommé le port Egyptien. Strabon remarque que les premiers Rois d'Egypte se contentoient des biens que leur terre leur fournissoit, se passant aisément des marchandises du dehors, & défendant aux flottes étrangeres l'entrée de leur pays. Mais une nation aussi avisée que celle-là ne tarda pas à se corriger par le temps & les réflexions, & ne dédaigna pas de joindre quelques assortiments étrangers à son abondance. Et lorsqu'on a dit que Ptolemée Philadelphe a été le premier qui a ouvert le chemin de l'Egypte aux Indes, cela ne peut être vrai qu'en le restreignant aux Princes Grecs qui ont régné en Egypte: car long-temps avant Alexandre les Egyptiens & les Phéniciens avoient navigé aux Indes. Je parle ici des grandes navigations : car je ne désavoue pas que d'autres peuples voisins de la mer n'eussent tenté d'y faire quelques courses

Strabon. lib. 3.

& quelque commerce. Les Iduméens, & leur Roi Erythras, que l'on croit avoir été Edom, c'est-à-dire, Esaü, étoient maîtres de la mer Rouge avant que les Egyptiens y fussent entrés pour le commerce. Encore ne le firent-ils d'abord que sous le bon plaisir des Iduméens, qui ne leur permirent d'y naviger qu'avec un seul vaisseau de charge pour le commerce des Indes, n'y voulant souffrir aucune galere. Mais les Egyptiens s'affranchirent bientôt de cette loi, premiérement par adresse, & ensuite par force, & surent bien réprimer les Nabatéens, lorsqu'ils voulurent exercer la piraterie sur ce golfe. Je ne crois pourtant, ni les Egyptiens, ni les Phéniciens, inventeurs de la Navigation. Long-temps avant eux Noé avoit fabriqué son vaisseau, qui méritoit pourtant bien mieux le nom d'Arche que de navire, n'y ayant ni voiles, ni rames, ni tout le reste de l'appareil de la navigation; & n'étant point fait pour parcourir les mers, & faire des voyages de long cours, mais seulement pour conserver la vie à ceux qu'il enfermoit, & empêcher qu'ils ne fussent submergés. Mais quand les enfants de Noé partagerent la terre,

Gen. 10. 5.

& que les isles & les péninsules échurent à Japheth & à ses descendants, comme Moïse le témoigne, ils ne purent pas en aller prendre possession, sans une grande connoissance de la navigation. On ne peut pas se persuader que pendant les seize ou dix-sept siecles que le monde avoit duré avant le Déluge, personne ne se fût avisé de se servir de tant de moyens que l'Art & la Nature offroient pour aller sur l'eau, dans le besoin continuel que l'on avoit de ce secours, soit pour traverser les rivieres, soit pour les charger de fardeaux, dont le transport auroit été difficile. On put employer premiérement à cet usage, comme je l'ai déjà dit ci-dessus, les roseaux, les branchages, les outres & les vessies pleines de vent, & les pieces de bois pour faire des radeaux. Ces machines purent bien se perfectionner dans la suite sur le modele de l'Arche, par la nécessité mere des Arts, & par l'industrie des hommes. Des perches appuyées au fond de l'eau les faisoient avancer. Les nageoires & la queue des poissons fournirent ensuite le modele des avirons & du gouvernail. Ces petites pierres dont les grues & les abeilles se chargent,

CHAPITRE VIII.

1. Commerce des Phéniciens & des Hébreux. 2. Cap de Bonne-Espérance connu, fréquenté, & souvent doublé dès le temps de Salomon. 3. Terrein & ports de Phénicie. 4. Ancien & nouveau Tyr. 5. Temps des navigations des Phéniciens.

1. LES Phéniciens, qui ne se croyoient pas inférieurs aux Egyptiens, avoient aussi leur Mercure, qu'ils nommoient Taautus. Mais comme leur commerce étoit bien plus fréquent en Occident que celui des Egyptiens, il ne faut pas s'étonner s'ils ont été plus célébrés sur le fait de la marchandise par les Auteurs Grecs & Romains, & si Herodote a dit que c'étoient eux qui voituroient & faisoient le trafic des marchandises d'Egypte & d'Assyrie, comme si les Egyptiens ne s'en fussent pas mêlés ; & s'ils ont été crus les

Herod. lib. 1. 4. 1.

inventeurs du trafic, de la Navigation & de l'Aſtronomie, dont la connoiſſance eſt ſi néceſſaire aux Mariniers : quoique cette gloire ſoit due bien plus légitimement aux Egyptiens. Il ne faut pas croire au reſte que lorſque Pline a dit que ceux que les Latins appellent *Pœni* étoient auteurs du Commerce, il ait entendu les Carthaginois : il a voulu parler des Phéniciens, deſquels les Carthaginois ſont ſortis, comme leur nom *Pœni* eſt ſorti du nom des *Phéniciens*. Le commerce qu'ils exerçoient dans l'Orient par mer & par terre, leur fourniſſoit des marchandiſes qu'ils alloient débiter dans l'Occident. Le commerce qu'ils y pratiquoient ne ſe borna pas à toutes les côtes & à tous les ports de la mer Méditerranée. Ils entrerent dans l'Océan par le détroit de Gibraltar, & s'étendirent à droite & à gauche. Ils établirent un très-grand nombre de colonies au dedans & au dehors de cette mer, comme ils en avoient établi dans l'Orient, Thebes de Bœotie entr'autres, Cadix & Carthage, cette fameuſe concurrente de Rome, qui fut bâtie cinquante ans avant la ruine de Troye, & trois cents ans avant la fuite de

Plin. lib. 7. cap. 56.

Didon. Virgile ne l'ignoroit pas, mais il faisoit un poëme, & il n'écrivoit pas une histoire; & la poésie, qui est licencieuse, ne s'assujettit pas aux regles de la Chronologie : ce qui soit dit avec la permission des Critiques de Virgile.

Les Phéniciens attribuent à Melcarthus, qui est leur Hercule, leurs premieres navigations vers le couchant. Ils visiterent les côtes occidentales d'Afrique, & celles d'Angleterre, jusqu'à Thulé. Himilcon & Hannon, Capitaines Carthaginois, ayant fait ces voyages d'Afrique, en laisserent des mémoires : mais tous ces voyages n'étoient pas comparables à ceux que les Phéniciens faisoient, & qu'ils firent faire aux flottes de Salomon, en Ophir & en Tharsis, étant partis des ports d'Ailath & d'Asiongaber, à la pointe de la mer Rouge.

Non pas que je croie que ces voyages entrepris par les ordres de Salomon fussent les coups d'essai des Hébreux dans le commerce de mer. Ils avoient fait un trop long séjour parmi les Egyptiens, pour n'avoir pas remarqué le trafic qu'ils faisoient par la

mer Rouge dans tout le Levant. Et quand ils furent établis dans le pays de Chanaan, ils voyoient de près l'application que les Phéniciens avoient au négoce de la mer, & les trésors immenses qui leur en revenoient. Ce qu'ils éprouverent par la résistance que leur firent les nombreuses armées de ce peuple, & par les dommages qu'ils en souffrirent. Peut-on s'imaginer que ces tribus, qui étoient placées si près de la mer; que la tribu de Zabulon, par exemple, qui s'étendoit jusque sur le rivage & jusqu'à la porte de Sidon, vissent les habitants de cette grande ville, si célebre par ses navigations, rapporter chez eux tant de richesses, sans être tentés d'y prendre part, de les imiter, ou du moins de s'associer avec eux, comme Salomon s'associa depuis avec les Tyriens? Quand Josephe a donc dit que la Judée n'est point située sur la mer, & que ses compatriotes ne se mêloient point du trafic, & qu'ils se renfermoient dans la culture des terres; il faut entendre que de toute la Judée il n'y en avoit qu'une fort petite partie qui fût située sur la mer, qu'ils n'avoient

Joseph. contre Apion.

point de ports comparables à ceux de Tyr & de Sidon, qu'ils n'y exerçoient point la marchandise de leur chef, & n'en faisoient point leur capital comme les Phéniciens. Car on sait d'ailleurs que Joppé servoit de port à la Judée & à Jerusalem, & que Salomon s'en servit pour faire venir les matériaux qu'il employa à ses bâtiments. Je pourrai faire voir dans quelqu'autre ouvrage qu'Ophir étoit le nom général de toute la côte orientale d'Afrique, & en particulier du pays de Sophala, région abondante en or; & que Tharsis étoit le nom général de toute la côte occidentale d'Afrique & d'Espagne, & en particulier de la côte voisine de l'embouchure de la riviere de Guadalquivir, pays fertile en argent. Mais ces richesses d'Ophir & de Tharsis ne suffisoient pas aux excessives dépenses de Salomon: car outre les subsides fort onéreux qu'il levoit sur ses sujets, & dont ils demanderent quelque soulagement après sa mort à son fils Roboam, & les présents immenses qu'il recevoit des Rois voisins; l'Ecriture nous apprend qu'il entretenoit encore un grand commerce au dehors, & apparemment ailleurs encore

qu'en

qu'en Ophir & en Tharsis, & qu'il avoit établi des Officiers pour en avoir l'administration. Josaphath, Roi de Juda, affriandé à ces trésors de Salomon, de la race duquel il étoit issu, voulut renouveller ces voyages lucratifs d'Ophir & de Tharsis, & prépara pour ce dessein des flottes dans le port d'Asiongaber. Ochozias, Roi d'Israël, lui offrit son association pour y prendre part. Dieu n'approuva point leur entreprise ; & les navires furent brisés dans le port. Cette côte orientale d'Afrique, qui portoit le nom d'Ophir du temps de Salomon, s'attiroit un grand commerce, non seulement du côté du Nord par le golfe Arabique, dans l'abord des Phéniciens & des Hébreux, mais encore de tout l'Orient, des Indiens, & des Chinois, comme je le ferai voir ; & elle se l'attiroit non seulement par ces riches mines d'or de Sophala, mais encore par celles de Melinde, & de Mombase sur la côte de Zenguebar. Le Cherif Edrissi, connu sous le nom du Géographe de Nubie, place dans la mer voisine quelques isles abondantes en camfre & sucre, & une entr'autres fort fréquentée par les Marchands, pour la

Geograp. Nub. Clim. 1. *Part.* 7.

pêche des perles, & pour la récolte des aromates.

2. C'eſt ici qu'il faut faire une remarque très-importante pour le Commerce, & dont j'établirai inconteſtablement la vérité dans un Traité que j'ai commencé ſur les navigations de Salomon, que le Cap de Bonne-Eſpérance étoit connu, & ſouvent fréquenté & doublé dès le temps de Salomon, & qu'il le fut même encore aſſez long-temps après; & que les Portugais, à qui on a voulu attribuer la gloire de cette découverte, ne l'ont pas trouvé les premiers, mais l'ont ſeulement retrouvé.

3. Mais revenons aux Phéniciens. Nous nous étonnerions davantage qu'ils aient pu parvenir à une ſi grande puiſſance, ne poſſédant qu'une petite liſiere de terre dans le continent, ſi nous n'avions devant nos yeux l'exemple des Hollandois, habitants d'un pays fort borné, ſtérile & marécageux, uſurpé en partie ſur la mer, & défendu par une vigilance continuelle, & des dépenſes exceſſives, qui néanmoins, par leur vertu & leur induſtrie, ont étendu leur domaine juſqu'aux extrêmités de la terre, & prétendent aujour-

d'hui aller de pair avec les Rois. Ce fut en considération de la petitesse du terroir des Phéniciens, que Salomon donna à Hiram, Roi de Tyr, son allié, vingt bourgades en terre ferme, pour le mettre un peu plus au large. Mais dans ce peu de terrein qu'ils occupoient, ils se trouverent dédommagés par plusieurs bons ports, qui leur donnoient de grands avantages pour le commerce, & même pour la guerre. On en peut juger, comme je le viens de dire, par la résistance qu'ils firent aux Israëlites, sans que les Tyriens, & les Sidoniens, les plus puissants d'entr'eux, y prissent part. Ils tiroient de plus un grand avantage du voisinage du Liban, qui leur fournissoit en abondance les bois nécessaires pour la fabrique des vaisseaux.

4. Mais de tous ces ports aucun n'égala celui de Tyr. Il ne faut pas confondre l'ancien Tyr avec le nouveau. L'ancien Tyr étoit sur la côte, & s'étoit déjà élevé à un pouvoir formidable, qui est décrit par le Prophête Ezechiel. Cela lui attira la jalousie des Assyriens & des Chaldéens. Il repoussa avec avantage les troupes de Salmanasar, quoiqu'aban-

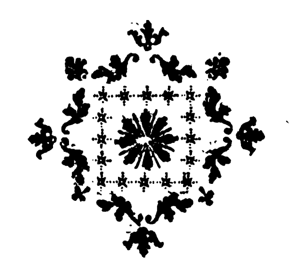
donné de ses alliés, & soutint pendant treize ans le siege de Nabuchodonosor, qui le prit enfin, & le ruina. Mais ses habitants avoient eu la précaution de transporter dans l'isle voisine tout ce qu'ils avoient de plus précieux. Ils s'y établirent, & ce nouveau Tyr surpassa de bien loin la splendeur & la puissance de l'ancien. Il subsista dans cet éclat jusqu'au temps d'Alexandre, qui l'assiégea ; & l'ayant joint au continent par une chaussée longue d'une demi-lieue, il le prit, le traita avec beaucoup d'inhumanité, & le brûla. Et il ne faut pas en croire Josephe, lorsqu'il avance qu'Hiram entreprit cette jonction du nouveau Tyr avec l'ancien. Tyr avoit effacé la gloire de Sidon, qui avoit surpassé celle de toutes les villes de la Phénicie, mettant en mer plus de cent galeres à trois & à cinq rangs de rameurs.

Joseph. contr. Apion.

5. Dans le dénombrement que font les Grecs de ceux qui ont obtenu l'empire de la mer Méditerranée, ils ne placent les Phéniciens qu'au septieme rang, & les Egyptiens qu'au huitieme, donnant la préférence d'antiquité à plusieurs autres peuples de leur pays, & de l'Asie mineure. Mais il y a long-temps

que les Egyptiens ont reproché aux Grecs qu'ils étoient toujours enfants, & ne vieilliſſoient point ; voulant leur faire entendre combien ils étoient novices dans la connoiſſance de l'antiquité. L'Hiſtoire ſainte nous enſeigne autre choſe ſur l'antiquité des navigations des Phéniciens. Quand Joſué conquit le pays de Chanaan, les Phéniciens ſe retirerent vers la mer, où Sidon étoit déjà bâtie, & une partie paſſa en Afrique, comme les anciennes inſcriptions de Tanger le témoignoient. Et même avant Joſué, des colonies Phéniciennes s'étoient établies en ces contrées. L'expédition d'Hercule Phénicien en Afrique, précéda de trois cents ans celle de Jaſon en la Colchide. C'eſt de cet Hercule que parle Sanchoniathon, ſous le nom de Melcarthus ; & partant ſon voyage en Afrique fut antérieur au temps de Gedeon, contemporain de Sanchoniathon. De ſorte qu'avant le temps de Salomon, de Hiram & d'Homere, les Phéniciens avoient parcouru une grande partie des côtes de l'ancien monde. On peut néanmoins donner un autre ſens à ce dénombrement des Grecs, qui n'ont peut-être pas ignoré l'antiquité des navi-

gations des Egyptiens & des Phéniciens, mais qui dans ce dénombrement n'ont eu égard qu'aux armements de mer, & aux grandes flottes dressées pour l'usage de la guerre, ou à quelque crédit passager dans le négoce : au lieu qu'il est assez vraisemblable que celles des Egyptiens & des Phéniciens n'avoient guere en vue que le commerce, particuliérement dans leurs commencements.



CHAPITRE IX.

Commerce des anciens Indiens.

SI le commerce des Egyptiens a été aussi ancien & aussi grand dans l'Orient, que nous avons sujet de le croire, il faut conclure que celui des Indiens, qui étoient leurs principaux correspondants, ne l'étoit pas moins. La guerre qu'ils soutinrent contre Semiramis [illegible] est une preuve. Ils lui opposerent 4000 [illegible]sseaux sur le fleuve Indus, en un lieu où [illegible]oit cent stades, c'est-à-dire, six lieues de la[illegible]eur. Ces vaisseaux, quoique faits d'une [illegible]e piece de bois ou de cannes, ne lais[illegible]ient pas d'être fort grands, les cannes & les arbres croissant en ce pays-là à une prodigieuse grosseur. Si ce peuple dressa une telle flotte dans une riviere, l'on peut juger quelles flottes ils mettoient en mer. Or cette correspondance des Indiens & des Egyptiens est si clairement établie par les anciennes histoires, qu'on ne peut pas s'empêcher de croire, en les

lisant, que si toute la nation des Indiens & des Chinois n'est pas descendue des Egyptiens, elle l'est du moins en la plus grande partie. Car quelle autre chose peut signifier cette expédition si célebre d'Osiris dans les Indes, où il regna pendant cinquante-deux ans, cultiva & polit cette nation, y bâtit des villes, & y répandit tant de colonies d'Egyptiens, que l'Egypte se crut suffisamment autorisée dans la suite à former une prétention sur les Indes, comme sur son propre? Sesostris, qui long-temps après subjugua toute l'Asie, étendit ses conquêtes jusqu'aux Indes, & à toutes les côtes qui environnent la mer voisine. Et lorsque Cambyse envahit l'Egypte, les Indes furent le refuge de plusieurs Egyptiens. La conformité des mœurs & des dogmes de ces deux nations montre encore leur alliance. Cette correspondance a eu diverses périodes, selon la différente disposition du temps & des affaires. Il paroît par ce que je viens de dire qu'elle fut fort fréquente & étroite dans ces commencements. Elle s'affoiblit ensuite sous l'empire des Perses, à tel point que la mer des Indes étoit à peine connue en Egypte,

& que plusieurs des anciens ont cru de la mer des Indes ce qu'ils ont cru de l'Océan, qu'elle n'étoit point navigable. Les Perses négligerent la voie d'Egypte pour trafiquer aux Indes, ayant des ports qui en étoient bien plus proches, & étant de plus leurs voisins du côté de la terre. Les Ptolemées renouvellerent le trafic des Indes, & principalement Ptolemée Philadelphe. Ses descendants ne le soutinrent pas dans sa splendeur. Les Romains le releverent ; & Strabon nous apprend que de son temps une flotte d'Alexandrie remontant par le Nil, entra dans le golfe Arabique, (car ce golfe étoit dès-lors lié au Nil par un canal) alla aux Indes, & rendit cette route bien plus praticable qu'elle n'étoit auparavant, & qu'il eut connoissance d'une flotte de six vingt voiles, qui partit de ce golfe pour les Indes. Du temps de Pline ce voyage se faisoit tous les ans, avec un profit immense pour les Romains. Quelquefois ces embarquements se faisoient hors du golfe Arabique, au port des Aromates, ou aux ports de la côte d'Afrique. Arrien, dans son Periple de la mer Rouge, est entré dans un grand

Strab. lib. 2.

détail, & de ces ports, & des marchandises que l'on y apportoit ; & il ajoute que ce trajet de l'Egypte aux Indes ne se faisoit dans les commencements qu'en suivant les côtes, & se servant de petits vaisseaux, & que le Pilote Hippalus fut le premier qui traversa cette grande mer. Enfin, la route d'Egypte aux Indes fut si connue, qu'il nous en est resté plusieurs Itinéraires dans les livres des anciens, dans le Periple de la mer Rouge d'Arrien, dans Pline, & dans Solin.



CHAPITRE X.

Commerce par mer des anciens Chinois.

ENTRE tous ces essaims d'Egyptiens qui inonderent les Indes, les Chinois méritent bien d'être considérés en leur particulier. On trouve chez eux des marques bien sensibles de leur origine, une grande conformité de coutumes avec celles des Egyptiens, leurs doubles lettres, hiéroglyphiques, & profanes, quelque affinité même de leurs langues, la doctrine de la Métempsycose, le culte de la vache, &, ce qui me paroît fort remarquable, cette aversion constante que font paroître les Chinois à recevoir les Négocians étrangers dans leur pays, & qui les a possédés dans tous les temps, pareille à celle que Strabon attribue aux anciens Egyptiens. Je ne puis donc assez m'étonner que, contre des preuves si claires, un Ecrivain de ces derniers temps, plein d'esprit d'ailleurs & de suffisance, mais sujet à beaucoup de préventions, ait pu soutenir au

Strab. lib. 17.

contraire que les Egyptiens & les Phéniciens ont reçu leurs ſciences des Indiens. Il ſeroit aiſé de détruire ſon ſyſtême, ſi la matiere que je traite ne m'entraînoit ailleurs. Quoique les Chinois ſoient ſortis d'Egypte, en tout ou en partie, avec le reſte des Indiens, ils ont pourtant fait depuis long-temps un Etat ſéparé, qui s'eſt autrefois acquis une ſi grande puiſſance, qu'il s'eſt rendu maître de toutes les Indes. On ſait que le Japon, la Corée, la Cochinchine & le Tunquin, ont été des provinces de la Chine. Et ſi l'on veut croire les Chinois même, & que leur préſomption ne rende pas leur témoignage un peu ſuſpect, ils ont autrefois étendu leur Empire juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance. La plupart des Indiens néanmoins leur déferent l'honneur de cette ſupériorité, & ſe ſouviennent de leur ancien commerce. On connoît par les annales d'Ormus, qu'on a vu dans le golfe Perſique juſqu'à quatre cents vaiſſeaux Chinois ſe décharger & ſe charger d'une infinité de marchandiſes précieuſes. L'uſage de la bouſſole eſt très-ancien parmi eux ; non pas que je croie que Marc Paul l'ait apporté de la Chine

dans l'Europe, comme bien des gens en ſont perſuadés; car il paroît par les vers de Guyot de Provins, Poëte François, qui vivoit vers l'an 1200, rapportés par Fauchet, que les Pilotes François ſe ſervoient de la bouſſole plus de quarante ans avant Marc Paul. L'Hiſtoire rend témoignage à la probité & à l'équité des anciens Seres majeurs des Chinois, qui trafiquoient ſans voir, & ſans ſe faire voir aux Marchands.



CHAPITRE XI.

Commerce par mer des anciens Perses.

LA Perse est très-commodément située pour le trafic. Elle est au centre de l'Asie, environnée des Indes, de la Tartarie, de l'Arménie, de la Natolie, de la Syrie, de l'Arabie, & de l'Egypte ; & peut avoir part à leurs richesses par une communication libre & aisée, soit par terre avec les nations voisines, soit par mer avec celles qui sont plus éloignées. Elle a les mers des Indes & d'Arabie, & le golfe Persique au midi ; la mer Caspienne, & le Pont-Euxin au nord, & les grands fleuves d'Euphrate & du Tigre qui l'arrosent, & qui facilitent le transport des marchandises dans son continent. Elle a des ports commodes sur ces mers, & plusieurs échelles sur ces rivieres. Semiramis, qui regna dans ces contrées, reconnut ces avantages, & s'en servit pour y faire fleurir la navigation. Quelques-uns lui attribuent l'in-

vention des galeres. On dit qu'elle en fit bâtir trois mille, toutes armées d'éperons de cuivre. Elle fit travailler à la réparation de ces rivieres, pour les rendre plus navigables. Elle s'embarqua même ſur ſes vaiſſeaux : elle s'avança ſur la mer du midi, & voulut connoître la nature des pays & des peuples ſitués ſur ces côtes, & qui, ſelon les deſcriptions qui nous en reſtent, ne peuvent être que les Indiens d'un côté, & les Ethiopiens de l'autre ; peuples à qui elle fit la guerre avec de glorieux ſuccès. Mais les gens de mer qui conduiſoient ces flottes n'étoient pas originaires de ſes grands Etats ; elle les avoit fait venir de Syrie, de Phénicie, de Chypre, de Cilicie, & d'Egypte. Lorſque nous liſons que Salmanaſar, un de ſes ſucceſſeurs, attaqua les Syriens avec une flotte de cent dix navires, il faut ſavoir que les Phéniciens, qui étoient ſous ſon empire, les lui avoient fournis ; & & les Tyriens n'employerent pas plus de dix de leurs vaiſſeaux pour détruire cette flotte : ce qui fait voir le peu d'uſage que ſes ſujets avoient de la mer. Darius & Xerxès s'y affectionnerent davantage. Le premier voulut con-

noître les mers de l'Asie, & donna au fameux Scylax le commandement d'une flotte, qui pendant deux ans & demi visita ces côtes, jusqu'au golfe Arabique, & profita ensuite de cette instruction pour subjuguer les Indiens. Xerxès porta encore plus loin sa curiosité, & souhaita que Sataspès, fils de sa sœur, vînt à bout du dessein qu'il avoit proposé de faire le tour de l'Afrique, sortant par les Colonnes d'Hercule, & rentrant dans le golfe Arabique : ce qui ne fut pas exécuté. L'Histoire ne nous apprend point que dans les siecles suivants ces peuples se soient davantage appliqués à la navigation. Car les grandes flottes que ces mêmes Rois Darius & Xerxès mirent en mer contre les Athéniens, n'étoient pas des ouvrages des Perses, elles leur avoient été fournies par ces diverses nations situées sur les côtes, ou dans les isles de la mer Méditerranée, qui leur étoient sujettes, ou tributaires, ou alliées, ou ennemies des Athéniens. Mais enfin, après la fameuse victoire que Cimon, commandant la flotte des Athéniens, remporta sur celle d'Artaxerxès Longimanus, Roi des Perses, sur la côte de Chypre ;

les

les Perses, par le traité de paix qui fut fait ensuite, abandonnerent toutes les prétentions qu'ils avoient sur la mer des Grecs, & renoncerent à en approcher plus près que de trois journées, & à envoyer aucun navire de guerre dans les mers de Pamphylie & de Lycie, du côté du midi, ou dans le Pont-Euxin, du côté du nord. Les flottes qui tenoient la mer, lorsqu'Alexandre attaqua les Perses, n'étoient pas non plus de leur crû. Mais rien ne fait mieux voir combien leur nation étoit éloignée de la pratique de la mer, que ces cataractes qu'ils ménagerent dans l'Euphrate & dans le Tigre, pour empêcher que les étrangers n'envahissent leur pays, en remontant ces fleuves. Strabon, qui nous l'apprend, dit qu'on pouvoit auparavant aller contre le cours du Tigre, jusqu'au lieu où l'on bâtit depuis la ville de Seleucie, & contre le cours de l'Euphrate jusqu'à Babylone : mais il ne marque point le temps où ces cascades furent faites. Mais Herodote nous donne lieu de conjecturer qu'il en faut rapporter l'invention à Nitocris, Reine d'Assyrie, qui surpassa Semiramis en industrie & en esprit. Strabon ajoute seulement

Strab. lib. 16.

Herod. l. 1. c. 185.

qu'Alexandre fit lever ces obſtacles, en détruiſant les cataractes, & rétablit la liberté de la navigation ſur ces rivieres. Les Perſes dans la ſuite rétournerent à leur naturel. Craignant toujours l'abord des gens de mer, ils rétablirent les cataractes ſur ces mêmes rivieres ; & l'on connoît par l'hiſtoire d'Ammien Marcellin qu'elles ſubſiſtoient encore du temps de l'Empereur Julien.

Amm. Marcell. lib. 24, *cap.* 1.

Le temps inſtruiſit mieux dans la ſuite les Perſes de leurs intérêts. Le Tigre & l'Euphrate reprirent enfin la liberté de leur cours ; & les Marchands des Indes, de la Méſopotamie, & de toute la Perſe, ſe rendoient en grand concours dans les iſles qui ſont à l'embouchure de ces fleuves, & y portoient de riches marchandiſes. On ſe ſouvient encore de la fameuſe ville de Siraf, ſituée ſur le bord du golfe Perſique, qui nonobſtant la ſtérilité de ſon terroir, devint ſi illuſtre par ſon commerce, qu'elle ſurpaſſa toutes les villes de Perſe en réputation & en richeſſes : mais enfin une iſle voiſine par la commodité de ſa ſituation, lui déroba ſon commerce, & s'en enrichit. Arrien eſt le ſeul des anciens qui ait

parlé du lieu de l'Apologue, situé sur le golfe Persique, entre l'Euphrate & le fort de Spasine; & il en parle comme d'un lieu de commerce, qui, selon la situation qu'il lui donne à l'orient de l'Euphrate, ne sauroit être la ville de Balsora, qui est à l'occident, comme l'a cru Stuckius. Arrien parle au même lieu de la ville d'Omana, qu'il place dans la Perse, & qu'il dit être aussi un lieu d'un grand trafic. Pline place les Omaniens dans la Perse, & les fait habiter dans les villes bâties par Semiramis, & qu'il place dans la Carmanie. Arrien ajoute que l'on apportoit de Barigazes, ville ancienne des Indes, dans de grands vaisseaux, en ces villes de Perse, du cuivre, diverses sortes de bois de prix, & de l'encens de Cana, ville marchande d'Arabie; que les Omaniens se servoient de petits bateaux de bois, liés & cousus ensemble, & qu'ils portoient à Barigazes, & en Arabie, des perles, de la pourpre, des habits du pays, du vin, des dattes, & des Esclaves. Cependant il faut prendre garde de confondre cette Omana, ville de Perse, avec Omanum, ville d'Arabie, marquée par Ptolemée & par Stephanus,

Stuck. in Arrian. peripl. mar. chrythr.

Plin. lib. 6, c. 28.

comme les ont confondu plusieurs savants hommes.

J'attribue la cause de cette conduite des Perses à l'égard du commerce de mer, à tant de nations puissantes dont leur pays étoit environné. La conservation d'une frontiere si étendue occupoit toute leur attention, & consumoit tous leurs revenus. Alexandre méprisa cette politique, & ne souffrit pas que la mer mît des bornes à son ambition. Il se rendit maître de la mer des Indes, comme il l'étoit de la mer Méditerranée : quoiqu'après la bataille du Granique, & la prise de Milet, il eût cessé d'entretenir la flotte qu'il avoit tenue jusqu'alors dans cette mer, soit pour épargner la dépense, soit pour rendre ses soldats plus courageux, en leur ôtant toute espérance de retraite. Il s'embarqua même sur le fleuve Indus, & entra dans la mer : & ce qui fait bien voir le peu d'usage que les Perses avoient de la navigation, c'est qu'il ne les employa point pour le service de sa flotte, quoiqu'environné de leurs troupes, & à la porte de leur pays ; mais seulement des Egyptiens, des Phéniciens, des Cariens, & des Cypriots, qui

avoient ſuivi ſon armée. Mais les grandes affaires qui l'appelloient ailleurs, ne lui permirent pas de ſuivre les mouvements de ſon courage, & de ſatisfaire toute ſa curioſité. Il donna la commiſſion à Nearque de parcourir & de reconnoître ces mers. Nearque ſortit par l'embouchure de l'Indus, & il rentra dans la Perſe par celle du Paſitigre. Il laiſſa des mémoires de ſon expédition, utiles pour la guerre & pour le commerce.

La ſucceſſion d'Alexandre fut déchirée en tant de morceaux, qu'un tel partage ne pouvoit manquer de produire de grandes guerres par terre & par mer : mais toutes les flottes qui y furent employées, étoient bâties & conduites par ces peuples qui habitoient les côtes & les iſles de la mer Méditerranée. Ptolemée Philadelphe, Antigonus, & Seleucus, ſe ſignalerent dans ces appareils de mer. On ne peut lire ſans étonnement ce qu'Athenée rapporte de la quantité & de la grandeur des vaiſſeaux de Ptolemée : en quoi il ſurpaſſa de bien loin la réputation que l'Egypte, où il régnoit, s'étoit acquiſe ſur la mer. Seleucus porta encore ſes vues du côté de l'Orient, *Athen. lib. 5.*

& envoya ses flottes contre les Indiens. Mais la marchandise avoit bien moins de part que la guerre à toutes ces entreprises. Et lorsque Mithridate, ce Prince courageux, qui régna dans une partie de ces contrées qui formoient autrefois l'Empire des Perses, & qui soutint avec tant de valeur & de fierté toutes les forces des Romains, leur opposa quatre cents vaisseaux, se mit en possession de l'empire de la mer, depuis la Cilicie jusqu'à la mer Ionienne, & remplit toutes ces mers de pirates jusqu'aux Colonnes d'Hercule, il songea seulement à réprimer la puissance de Rome ; & le trafic ne lui eût pas semblé un objet digne de sa magnanimité.

Quand les Romains se furent rendus maîtres de l'Asie, les Perses s'appliquerent davantage au commerce : mais ils l'exercerent principalement dans les mers du midi ; & j'en parlerai plus en détail, lorsque je traiterai du commerce qui se pratiqua sous la domination des Romains.

CHAPITRE XII.

Commerce par terre des anciens Perses, & de quelques peuples leurs voisins.

PENDANT que les Perses, avant Alexandre, défendoient l'entrée de leur pays du côté de la mer, par ces cataractes dont j'ai parlé, ils ne laissoient pas d'exercer quelque sorte de trafic par terre. Les marchandises qu'on ne pouvoit transporter au dedans du pays par le Tigre & l'Euphrate, s'y voituroient par terre. Ils avoient préparé un port à l'embouchure de l'Euphrate, pour y recevoir les marchandises étrangeres, & principalement celles des Arabes. Les Arméniens se servoient de ces rivieres pour trafiquer avec les Perses. Ils alloient à Babylone le long de l'Euphrate, dans des bateaux de cuir ronds & légers. Les bords de cette riviere & ceux du Tigre présentoient aux Marchands plusieurs entrepôts commodes & riches, où ils pouvoient débiter leurs denrées. Les Parthes,

gens belliqueux, se servoient de leurs chevaux pour leur trafic, comme pour toutes les autres affaires publiques & particulieres, suivant la coutume des Scythes, desquels ils étoient descendus : coutume qu'ont retenu les Tartares, gens de la même origine. Ce ne pouvoit être que de cette sorte que l'ancienne ville d'Arsacie, capitale de leur Empire, qui a été le siege de quelques Rois de Perse, connue présentement sous le nom de Caswin, entretenoit ce grand commerce qui la rendit si fameuse & si puissante. Il s'y exerce encore aujourd'hui, par le débit qui s'y fait de plusieurs sortes de pierreries, des ouvrages de damasquinure qui s'y fabriquent, & par la manufacture de ses beaux draps d'or & de soie. Le concours de Marchands qui se fit dans la suite à Girofta, ville de la Carmanie, est une preuve du trafic qui se faisoit dans les parties de la Perse qui en étoient proches. La mer Caspienne & le Pont-Euxin fournissoient aux Arméniens les marchandises qu'ils débitoient aux Perses ; & aux Hyrcaniens, leur principale subsistance. Par-là non seulement le trafic du Nord se faisoit en Perse, mais

encore celui des Indes & de la Chine, dont les marchandises descendoient dans la mer Caspienne par la riviere d'Oxus, & de cette mer, en remontant le fleuve Cyrus, s'approchoient du Pont-Euxin, d'où elles se répandoient dans toute l'Europe. Paul Centurion, Genois, voulut rouvrir ce chemin, du temps du Pape Leon X; & il proposa au Czar Basile de faire venir les marchandises des Indes à Astracan, pour leur faire remonter le Volga, les transporter à Moscou, & ensuite à Riga, par les rivieres de Mosca & de Duna, & de Riga dans l'Europe par la mer Baltique: mais il ne fut pas écouté. Frederic Duc de Holstein, Prince plein de vertu, qui m'a autrefois honoré de sa bienveillance, ne fut pas plus heureux lorsqu'il tenta de faire réussir ce même projet pour le commerce des soies, depuis la Perse jusques dans le Holstein, par cette ambassade dont l'histoire a été écrite avec tant de candeur & de bon sens par Adam Olearius, avec qui j'ai entretenu une liaison assez étroite. Ce Prince ne fit que suivre en cela un pareil dessein qui avoit été conçu en France dès l'année 1626.

CHAPITRE XIII.

Commerce des anciens Arabes.

AVANT que les Egyptiens trafiquassent en Orient, leur principal & presque unique commerce étoit en Arabie. Les Indiens de leur côté y portoient aussi leurs marchandises. De sorte que l'Arabie se trouvoit remplie des biens des plus riches contrées du monde. Le lieu de leur abord étoit principalement au port nommé autrefois *Arabie heureuse*, qui, selon les apparences, est le même qui fut depuis nommé *le Port Romain*, à cause du grand trafic que les Romains y établirent, & que nous appellons *Aden*, terme d'origine Hébraïque, qui signifie *délices*, & exprime ce surnom d'*heureuse*. C'est le port le plus célebre & le plus fréquenté de toute l'Arabie. Elle en présentoit encore d'autres fort commodes sur les côtes de cette même mer, où est Aden ; sur celle du golfe Arabique, & sur celle du golfe Persique. Ce nom d'*Arabie heureuse*,

qui a été donné à un de ces ports, a été aussi donné avec bien plus de justice à une de ces principales provinces, pour son opulence & la valeur de ses denrées. Moyse, en décrivant les délices du Paradis terrestre, vante uniquement les précieuses productions de l'Arabie, son excellent or, ses perles, & ses pierreries. A quoi il faut ajouter son encens, sa myrrhe, & ses autres aromates; sans omettre l'aloë que rend son isle Zocotora, célébrée par les Anciens sous le nom de *Dioscurias*, comme si elle avoit été consacrée aux Dioscores, c'est-à-dire, à Castor & à Pollux: les Grecs, qui donnoient volontiers aux noms étrangers l'inflexion de leur langue, ayant corrompu ceux de *diu Zocotora*, c'est-à-dire, *isle de Zocotora*, & en ayant formé celui de *Dioscurias*. D'autres l'ont appellée, par une semblable erreur, l'*isle de Dioscoride*. Ce furent ces avantages qui firent venir à Alexandre la pensée d'établir dans l'Arabie le siege de l'Empire qu'il méditoit, quand il auroit mis fin à ses conquêtes. Et ce fut la réputation de cette même contrée qui obligea Auguste d'envoyer Ælius Gallus pour

la subjuguer. Cette opulence naturelle fut beaucoup augmentée par le trafic que les Arabes exerçoient, non seulement par mer avec l'Egypte, l'Ethiopie, la Perse & les Indes, mais encore par terre avec la Phénicie, la Syrie, la Mesopotamie, & tout le reste de l'Asie, jusqu'aux côtes du Pont-Euxin. Car autant qu'ils étoient autrefois mous & foibles dans la guerre, autant ils étoient actifs & adroits dans le trafic. Je parlerai dans un autre endroit d'un moyen bien différent que les Arabes employoient encore pour augmenter leurs richesses, & qu'ils ont pratiqué jusqu'à nos jours, volant de tous côtés, & pillant indifféremment amis & ennemis, & faisant de cet usage leur principal & presque unique emploi.



CHAPITRE XIV.

Commerce des anciens Ethiopiens.

LE détroit de Babel-Mandel, qui ſépare l'Arabie de l'Ethiopie, n'étoit pas un obſtacle qui pût empêcher le commerce de ces deux contrées. Il le facilitoit au contraire, en leur approchant & leur préſentant les denrées qui venoient du golfe Arabique d'un côté, & de la grande mer du midi de l'autre. On trouvoit auſſi dans les côtes voiſines de ce détroit pluſieurs ports commodes ; & cela y fit établir pluſieurs lieux d'un grand commerce. Par cette mer méridionale les Ethiopiens trafiquoient avec les Arabes orientaux, avec les Perſes, & avec les Indiens ; & par ce golfe ils trafiquoient avec les Egyptiens, les Arabes occidentaux, & les Syriens ; & par ces peuples avec toute l'Europe. Le Nil leur étoit encore d'un grand ſecours, pour voiturer leurs marchandiſes vers le Nord & en Egypte. Ils ſe ſervoient pour cet uſage de petits navires

légers, les uns d'une ſeule piece de bois, les autres de joncs tiſſus ou couſus enſemble, ſans fer ni goudron. C'eſt de cette manufacture que l'on prétend que Rhapta, ville d'Azanie, province d'Ethiopie, voiſine de la mer, & le *cap Rhaptun*, ont pris leurs noms, d'un mot Grec qui ſignifie *coudre*. Ces bateaux étoient pliants, & changeoient de figure, & les Ethiopiens les tranſportoient aiſément, lorſqu'ils étoient remontés juſqu'aux cataractes du Nil : car le principal débit de leurs marchandiſes ſe faiſoit à la ville de Coptos. Les Egyptiens leurs voiſins étoient trop induſtrieux pour négliger l'uſage de cette ſorte de bateaux, ſi commode & de ſi peu de dépenſe. On en fabrique encore tous les ans au Caire pluſieurs de cette ſorte, & on les porte ſur des chameaux juſqu'à la mer Rouge.

Rien n'a rendu plus célebre le commerce d'Ethiopie, que les navigations de Salomon & des Tyriens. J'ai déjà marqué ci-deſſus que l'Ophir de l'Ecriture n'eſt autre choſe que la côte orientale d'Afrique, & la province de Sophala en particulier ; & que Tharſis eſt la côte occidentale d'Afrique & d'Eſpagne, &

la Bétique en particulier. Les marchandiſes que les flottes de Salomon en rapportoient, étoient l'or, l'argent, l'ivoire, le bois d'algummim, & quelques pierreries : mais toutes ces marchandiſes précieuſes ne s'y trouvent pas préſentement en ſi grande abondance, ſoit par la négligence & le peu d'induſtrie des habitants, ſoit que les mines de cette terre ſoient épuiſées, ou que ſa fécondité ſoit diminuée.

L'or eſt encore aujourd'hui la principale marchandiſe d'Ethiopie. Je comprends ſous le nom d'Ethiopie tout ce grand continent qui s'étend depuis le tropique du Cancre juſqu'à l'Océan. On trouve l'or principalement en approchant du midi, & le plus grand trafic s'en fait à Sophala. Ce trafic ne s'y fait, ni par meſure, ni par poids, ni par monnoie, mais ſeulement à la vue, & par une eſtimation des yeux, qui ne peut être que fort incertaine, & qui quelquefois eſt fort lucrative pour les Marchands étrangers. Cette pratique eſt ancienne parmi ce peuple, & étoit fort générale ; car s'ils forgeoient quelques pieces de monnoie, c'étoit plutôt pour l'uſage des externes qui trafi-

quoient parmi eux, que pour le leur. Ils ont encore d'autres métaux ; mais ils n'ont pas l'art de les tirer de la terre, & ils sont contraints d'en faire venir d'Europe pour leur usage. Monsieur Bochart soutient qu'encore qu'il se trouve des métaux en Afrique, néanmoins les Anciens ne les ont pas connus. Pour garant de cette opinion, il cite le Poëte Lucain, qui dit que la Libye ne fournit ni or ni argent, & que sa terre est de la terre pure. Il pouvoit ajouter l'autorité de Strabon, qui dit qu'on ne trouve ni or ni argent dans l'Ethiopie, mais seulement de l'ivoire. Si on lit attentivement ce qui précede ce passage de Lucain, on verra qu'il ne parle que d'une partie de l'Afrique, située vers l'Occident : & en lisant ce qui suit ce passage de Strabon, on verra qu'il ne parle que de la partie d'Ethiopie qui confinoit à la haute Egypte. Mais quand ces passages signifieroient ce que Monsieur Bochart a prétendu, on pourroit leur opposer l'autorité de Diodore, qui dit que Sesostris, Roi d'Egypte, ayant subjugué les Ethiopiens, leur imposa un tribut annuel d'or, d'ivoire, & d'ébene : & celle de Théodoret, qui assure que l'argent d'Afrique

Bochart. præf. Phal. & lib. 3, cap. 7.

Lucan. lib. 9, v. 424.

Strab. lib. 2.

Diodor. lib. 1.

Theodor. in Jerem. 10.

d'Afrique étoit si estimé, que de son temps ceux qui s'appliquoient à déterrer & à amasser de l'or & de l'argent, cherchoient des Africains pour ce ministere. Outre qu'il n'est pas croyable que l'Ethiopie méridionale étant aussi abondante en or qu'elle l'a toujours été, les peuples voisins, & ceux avec qui elle trafiquoit, l'eussent pu ignorer. L'Ethiopie fournit aussi l'ivoire en abondance, l'écaille de tortue, les plumes d'autruche, & quelques aromates : non pas toutefois la canelle, que toute l'Europe venoit prendre autrefois en Egypte, & que l'on croyoit venir d'Ethiopie, quoiqu'il n'y en naisse point, & qu'elle y fût apportée de l'isle de Ceylan. Quoi qu'il en soit, cette nation a été puissante, & a autrefois étendu sa domination jusque sur la Syrie. Ils attirerent dans leur pays les armes de Semiramis. Sesostris la parcourut toute par ses victoires, & de tous les Rois d'Egypte il est le seul qui ait eu la gloire de l'avoir soumise à sa patrie; laquelle les Ethiopiens prétendent, sans aucune apparence, être une de leurs colonies, & contre laquelle ils ont soutenu de grandes guerres. Personne n'ignore la fable de

Memnon, qui vint au fecours de Troye. On le fait Roi d'Ethiopie, par une ancienne erreur, qui a fait confondre cette région avec la Sufiane, qu'on appelle aujourd'hui Chufiftan, fituée à l'orient de l'embouchure de l'Euphrate, & qui fut gouvernée par Tithon, & par Memnon fon fils. La fource de cette erreur vient de l'ambiguité du nom de Chus, qui dans les Livres facrés fe donne quelquefois à la Sufiane, & quelquefois aux pays qui font fitués des deux côtés du golfe Arabique, & font une partie de l'Arabie, & une partie de l'Ethiopie. Cambyfe ayant enfuite entrepris de domter les Ethiopiens, y perdit fon armée. Augufte leur fit refpecter fon empire, envoyànt contre eux fes légions fous la conduite de Petronius, Gouverneur d'Egypte, qui pouffa fes conquêtes bien loin par delà la ville de Syene. Et Neron enfin conçut quelque deffein de l'attaquer, mais ce deffein ne fut fuivi d'aucun effet.

CHAPITRE XV.

1. Commerce des Carthaginois avant Alexandre. 2. Leur puissance & leurs colonies. 3. Isle Fortunée découverte par eux dans l'Océan. 4. Relations d'Hannon & d'Himilcon.

1. CARTHAGE fut une fille de Tyr, & un fruit du trafic des Tyriens. Justin, abréviateur de Trogus, remarque que ce fut par le trafic que Didon eut entrée dans cette contrée, & y fut si bien reçue, que tout le voisinage portant avec empressement ses denrées à ces nouveaux hôtes, ce concours forma en peu de temps la grande & fameuse ville de Carthage. *Justin. lib. 18, cap. 5.*

2. Le trafic lui avoit donné la naissance, le trafic lui donna l'accroissement, & la rendit si puissante, qu'elle disputa long-temps à Rome l'empire du monde. Sa situation étoit bien plus avantageuse que celle de Tyr. Elle

étoit en égale diſtance de toutes les extrêmités de la mer Méditerranée ; & l'Afrique où elle étoit ſituée, région vaſte & fertile, lui fourniſſoit aiſément les bleds néceſſaires pour ſa ſubſiſtance. Avec ces avantages ſes habitants avoient acquis une ſi grande ſcience de la mer, qu'en cela, ſelon le témoignage de Polybe, nulle autre nation ne l'égaloit. Pline ſemble aſſurer qu'ils furent les inventeurs du Commerce : mais on l'entend mal, & ce n'eſt pas ſa penſée, comme je l'ai déjà remarqué ci-deſſus. Car lorſqu'il attribue cette invention aux peuples qu'il nomme *Pœni*, il faut entendre les Phéniciens, & non pas les Carthaginois. Cela paroît clairement par un paſſage du Géographe Dionyſius, où il fait les Phéniciens inventeurs du trafic. Le nom de *Pœnus* eſt le même que celui de *Phœnix*. Ciceron donne aux Phéniciens le nom de *Pœnuli* ; & c'eſt ainſi qu'il faut entendre l'*uterque Pœnus* d'Horace : car ſoit que l'on entende les Tyriens & les Carthaginois, ou les Carthaginois & les habitants de Cadix, que nous trouvons avoir auſſi été appellés *Pœni* par Ciceron, il eſt certain que *Pœnus* ſe doit prendre là pour

Polyb. lib. 6.
Plin. lib. 7, cap. 56.
Dionyſ. Perieg. v. 908.
Cicer. de Finib. lib. 4.
Horat. Carmin. lib. 2, od. 2.
Cicer. pro Balb.

les Phéniciens, puiſque Cadix étoit une de leurs colonies. Les Phéniciens avoient tranſmis aux Carthaginois la ſubtilité de leur eſprit, leur adreſſe dans le commerce, & leur induſtrie dans les Arts. Comme l'Ecriture ſainte nous apprend que Salomon, en bâtiſſant le Temple, eut recours aux Tyriens pour les ouvrages de charpente & de menuiſerie dans leſquels ils excelloient, les travaux de boiſerie qui venoient de Carthage étoient fort eſtimés à Rome. Ils ne furent pas moins habiles dans cet art de préparer les cuirs, qui s'eſt conſervé en Afrique juſqu'à nos jours, d'où nous viennent ces beaux marroquins, qui nous ſont d'un ſi grand uſage. A tous ces moyens de s'enrichir ils joignirent une grande parcimonie. Les Romains s'en moquoient, & les appelloient *Mangeurs de bouillie*; eux qui faiſoient autrefois leur principale nourriture de la bouillie. Mais ce que les Romains avoient fait par pauvreté & par groſſiéreté, les Carthaginois le faiſoient par épargne. Par ces voies ils parvinrent à une grande puiſſance. Au commencement de la troiſieme guerre qu'ils eurent contre les Romains, & qui cauſa leur ruine

3. *Reg.* 5, 6.

entiere, Carthage avoit sept cents mille habitants, & trois cents villes de leur dépendance dans le seul continent d'Afrique. Ils étoient maîtres, non seulement de toute cette lisiere qui s'étend depuis la grande Syrie jusqu'aux Colonnes d'Hercule, ce qui fait une étendue de plus de mille lieues Françoises, mais encore de celle qui s'étend depuis ces mêmes Colonnes vers le midi, où Hannon Carthaginois bâtit tant de villes, & établit tant de colonies. En Espagne, qu'ils avoient presque toute conquise, Asdrubal qui y vint commander après Barca, pere d'Annibal, y fonda la célebre ville de Carthagene, dont Polybe nous a laissé une si magnifique description.

Polyb. lib. 2, 3 & 10.

3. On peut ajouter à ces colonies cette grande isle découverte & habitée par les Carthaginois dans l'Océan, bien loin au delà du détroit de Cadix, & dont l'auteur du livre des Merveilles, attribué à Aristote, & Diodore, font une telle description, que plusieurs ont cru qu'elle ne pouvoit être autre que l'Amérique. Monsieur Bochart ne le croyoit pas ainsi, & étoit persuadé que ce trajet n'auroit pu se faire sans le secours de la boussole.

Diod. lib. 5.

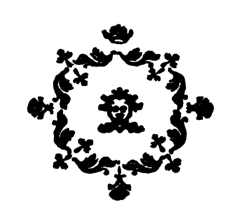
Boc. Geogr. sacr. par. 2, lib. 1, cap. 35 & 38.

Mais il faut faire attention, sur ce que dit Diodore, que ceux qui découvrirent cette isle, y furent jetés par la tempête : & comme le vent d'orient regne presque continuellement dans la zone torride, il put bien arriver que quelques vaisseaux Carthaginois surpris de ce vent, furent portés malgré eux vers ces isles occidentales, comme je le ferai voir dans ma Démonstration évangélique. Du reste il ne faut pas prendre pour une fable tout ce que les Anciens ont dit de cette isle Fortunée. Les Grecs purent bien exagérer ce qu'ils en avoient appris, mais toutes les circonstances qu'on en rapporte ne peuvent pas avoir été controuvées. On dit que le Sénat de Carthage appréhendant que cet agréable séjour n'attirât son peuple, & ne rendît leur ville déserte, lui défendirent par une ordonnance expresse de s'y établir. On dit de plus qu'ils firent un grand mystere de cette découverte à toutes les autres nations, & qu'ils en empêcherent l'abord aux Tyrrhéniens, se la réservant pour leur servir de retraite en cas de besoin, comme s'ils avoient eu un pressentiment de leur décadence.

4. La poſtérité auroit tiré de grandes lumieres des deux monuments illuſtres des navigations de ce peuple, dans les relations des voyages d'Hannon, qui eſt qualifié Roi des Carthaginois, & d'Himilcon, ſi le temps les avoit conſervés. Le premier avoit décrit les voyages qu'il avoit faits dans l'Océan, hors des Colonnes d'Hercule, le long de la côte occidentale d'Afrique; & le ſecond, ceux qu'il avoit faits le long de la côte occidentale de l'Europe; l'un & l'autre par l'ordre du Sénat de Carthage. Mais le temps a conſumé ces écrits : car quelque ſoin qu'aient pris des grands hommes de ces derniers temps de juſtifier de tout ſoupçon de ſuppoſition le Periple que nous liſons ſous le nom d'Hannon, nous ne pouvons le recevoir ſans ſcrupule. Mais nous en aurions encore davantage, de ſoutenir que cette ancienne relation d'Hannon, qui eſt citée par Ariſtote, par Mela, & par Pline; & celle d'Himilcon, qui eſt citée par Feſtus Avienus, étoient des ouvrages ſuppoſés. Il faudroit les avoir vues pour en pouvoir faire un jugement ſi affirmatif. Car encore qu'Ariſtide & quelques autres

Auteurs anciens aient accusé de fausseté la relation d'Hannon ; nous ne savons pas si cette relation, qui portoit le nom d'Hannon, étoit celle qui nous reste, ou si c'en étoit une autre plus ancienne.

Jamais Carthage n'avoit été plus puissante sur la mer, que lorsqu'Alexandre assiégea Tyr sa métropole. Sa fortune commença dès-lors à décliner, & les guerres qu'elle eut ensuite contre les Romains, acheverent sa désolation.



CHAPITRE XVI.

1. Commerce des Grecs avant Alexandre. 2. Flotte des Grecs envoyée contre Troye. 3. Commerce des Corinthiens, 4. des Ioniens, 5. des Phocéens, 6. des Athéniens, 7. & des Lacédémoniens. 8. Les Grecs ont contribué à la perfection, mais non à l'invention de la Navigation. 9. Expédition des Argonautes. 10. Fondation & commerce de Troye. 11. Sentiment des anciens Grecs sur les avantages du Commerce. 12. Empire de la mer : de ceux qui l'ont possédé, des Lydiens, des Pelasges, des Tyrrhéniens, des Spinetes, des Rhodiens, des Phocéens, & des Massiliens. Polycrate, Tyran de Samos. 13. Empire de la mer disputé entre les Athéniens & les Lacédémoniens ; affecté par Philippe, Roi de Macédoine. 14. Commerce & alliance des Grecs avec les Egyptiens.

1. PENDANT que le Commerce florissoit chez tous ces peuples, les Grecs ne le négligeoient pas. Je comprends sous le nom

de Grecs, non ſeulement les habitants de la Grece, mais auſſi ceux des iſles de la mer Méditerranée, & des côtes de l'Aſie mineure, où les Grecs ont envoyé des colonies, ſans en exclure même les Siciliens, & une grande partie des peuples d'Italie, venus autrefois du Peloponneſe, ni les Tyrrhéniens, que la plupart des anciens Auteurs ont cru Lydiens d'origine. Thucydide, en rapportant, dès l'entrée de ſon ouvrage, l'état & les mœurs des premiers habitants de la Grece, les repréſente fort ſauvages, n'ayant aucune ſociété ni aucun commerce entre eux, ni avec les étrangers, ni par mer ni par terre. Ils ſe pilloient les uns les autres, & ceux qui étoient proches de la mer exerçoient la piraterie. Ils faiſoient librement des deſcentes dans les terres étrangeres; ils ravageoient les villes, preſque toutes ouvertes alors & ſans défenſe; & ils ſe faiſoient un titre d'honneur de ce brigandage. Les Cariens étoient dans la même pratique, & les Phéniciens, ces anciens Navigateurs, leur en avoient donné l'exemple. Ces pilleries ſe commettoient dans le milieu des terres comme ſur la mer. Minos, Roi de Crete, le

plus ancien de ceux dont nous ayions connoissance, fut le premier qui tâcha de réprimer ce désordre. Il dressa une flotte, & il se rendit maître de l'Archipel, de ses isles, & des mers voisines. Il en chassa les corsaires, & établit ses enfants Gouverneurs des terres qu'il avoit subjuguées. Quand les Grecs se furent familiarisés à la mer, ils commencerent à bâtir des villes sur les côtes en vue du Commerce, & principalement dans les isthmes, comme lieux d'un plus grand abord.

Thucydid. lib. I. 2. Thucydide ne demeure pourtant pas d'accord avec les Poëtes, de ce grand nombre de vaisseaux qu'ils prétendent avoir été envoyés contre Troye. Il fait aussi cette remarque particuliere sur les vaisseaux qui faisoient une partie de cette flotte, que les mêmes hommes y faisoient la fonction de rameurs & de soldats ; ce qui devint dans la suite d'un usage presque ordinaire : & il ajoute que ces vaisseaux n'étoient pas tous couverts, mais que la plupart étoient sans tillac, comme ceux des pirates. Mais après la guerre de Troye, la Grece, comme il l'assure, commença à s'appliquer tout de bon à la marine.

3. Il donne aux Corinthiens la gloire d'avoir les premiers fabriqué des galeres à trois rangs de rames ; d'avoir toujours entretenu le commerce chez eux, dès le temps même qu'il ne s'exerçoit que par terre, étant par leur situation à l'entrée du Péloponnese, comme un entrepôt pour ceux qui y alloient, & qui en venoient : & s'étant mis depuis à la pratique de la mer, ayant bâti des vaisseaux, & écarté les pirates, leur ville devint le lieu du plus florissant commerce de la Grece.

4. Après les Corinthiens il donne l'empire de la mer aux Ioniens, qui s'y maintinrent malgré Cyrus, & son fils Cambyse.

5. Il ajoute qu'en ce même temps Policrate, Tyran de Samos, s'étant rendu puissant sur la mer, s'assujettit plusieurs isles de l'Archipel ; que les Phocéens, fondateurs de Marseille, y acquirent d'assez grandes forces navales pour vaincre les Carthaginois ; que ces flottes, toutes nombreuses & formidables qu'elles étoient, avoient pourtant peu de galeres à trois rangs, mais beaucoup plus de navires à l'ancienne mode, à un rang de cinquante rameurs, & des vaisseaux longs ; que du temps

ſoit l'agriculture, ſoit le trafic de mer & de terre, ſoit d'autres métiers, Lycurgue avoit défendu à Sparte que ceux qui étoient de condition libre s'appliquaſſent à aucun de tous ces moyens qui ſervent à l'augmentation des richeſſes. Si nous en croyons Philoſtrate, il reſtoit encore parmi ce peuple, du temps d'Apollonius, qui vécut ſous Domitien, des traces de cet eſprit élevé & déſintéreſſé que Lycurgue lui avoit inſpiré. Car on voit un jeune Lacédémonien appellé en Jugement, & prêt à être condamné par les Ephores, pour avoir préféré le trafic & le négoce de la mer aux emplois du gouvernement de l'Etat, & au ſervice de la République. L'Auteur fait dire de plus à Apollonius, que tant que Sparte s'eſt ſeulement appliquée aux affaires de la terre, elle a été floriſſante & glorieuſe; mais que depuis qu'elle ſe fut miſe dans le train de la mer, elle s'eſt ruinée, & ſur la mer, & ſur la terre.

Philoſt. vit. Apol. lib. 4, cap. 10.

8. Pluſieurs de ces peuples de la Grece ſe diſputoient l'invention de diverſes ſortes de navires. Je crois bien, qu'adroits & ingénieux comme ils étoient, ils ont perfectionné chez

eux

eux la fabrique des vaiſſeaux, & quelque partie de la ſcience de la mer : mais comment peuvent-ils s'en attribuer l'invention, eux qui voyoient ſi ſouvent ſur leurs côtes les vaiſſeaux de Phénicie & d'Egypte ? Leurs Auteurs même demeurent d'accord qu'ils ont appris la navigation des Egyptiens, & qu'ils ont appris des Sidoniens les ſciences néceſſaires à la bien pratiquer, l'Aſtronomie & l'Arithmétique. Leur coutume de conduire leurs vaiſſeaux ſuivant le cours de la grande Ourſe, ſi différente de celle des Phéniciens, à qui le mouvement de la petite Ourſe ſervoit de guide, ne marque-t-elle pas dans ceux-ci une bien plus grande pratique, & une bien plus grande ſubtilité dans leurs obſervations ? Outre que les voyages des Grecs étoient preſque bornés à la mer Méditerranée, & qu'ils n'entrerent point dans l'Océan avant Colœus de Samos, qui y entra véritablement environ ſix cents ans après l'expédition des Argonautes, mais qui ne paſſa pas la ville de Tarteſſus, ſituée à l'embouchure du Boetis, aſſez proche du détroit de Gibraltar. Car pour le golfe Arabique & le golfe Perſique, & toute

la mer Rouge, ils n'y naviguerent point avant Alexandre.

9. Environ cinquante ans après le regne de Minos, les Argonautes allerent en Colchide, pour la conquête de la Toison d'or. Quoique la Fable ait donné à cette entreprise l'air d'une expédition militaire, il y a pourtant beaucoup d'apparence qu'elle se fit moitié guerre, moitié marchandise. Cette Toison d'or est un mystere que les Anciens expliquent diversement; les uns prétendant qu'elle signifie le profit qui revenoit du trafic des laines de la Colchide; les autres, qu'elle signifie l'or qu'on y ramasse avec des toisons dans les rivieres. On dit qu'il y avoit une ancienne loi parmi les Grecs, qui défendoit de mettre en mer aucune galere qui portât plus de cinq hommes, & que Jason fut le premier qui contrevint à cette défense. On veut aussi que le navire Argo ait été le premier du genre de ceux qu'on appelloit vaisseaux longs. C'étoient des vaisseaux de guerre beaucoup plus grands & mieux équipés que ceux dont on se servoit alors, & qui n'alloient guere qu'à la rame. Mais deux cents ans avant les Argonautes

on fait venir Danaüs d'Egypte à Argos dans un vaisseau à cinquante rames. Ceux qui ont dit que le navire Argo fut le premier qui passa au travers des Cyanées, pour entrer dans le Pont-Euxin, se sont expliqués fort improprement. Ils devoient dire que ce fut le premier vaisseau long qui franchit ce passage, estimé alors si dangereux : car Phryxus & Hellé, en portant la Toison d'or dans la Colchide, avoient nécessairement tenu la même route que Jason, mais dans une autre sorte de vaisseau. Il faut dire la même chose de ce vaisseau de Crete qui enleva Europe, & de la flotte de Minos dont j'ai parlé, & de tant d'autres vaisseaux plus anciens qu'Argo, dont l'Histoire & la Fable font mention. On dispute même à Jason l'honneur de s'être le premier servi d'un vaisseau long : on nomme Paralus, Semiramis, Ægæon, qui le lui contestent. Mais quoi que l'on nous dise de ce navire Argo, il est aisé de juger que c'étoit fort peu de chose, en comparaison des vaisseaux dont on se sert aujourd'hui, par le transport qu'on dit que firent les Argonautes de ce navire sur leurs épaules, du Danube

dans la mer Adriatique. Les autres qui leur font remonter le Tanaïs, & traîner ensuite leur navire par terre, jusques dans une autre riviere qui tombe dans l'Océan, d'où ils disent qu'ils rentrerent dans la mer Méditerranée par le détroit de Gibraltar, ne leur font pas faire une bien moindre besogne. Eratosthene a bien renchéri par dessus ce que les Poëtes nous ont dit du voyage de Jason. Il prétend qu'après qu'il fut arrivé dans la Colchide, il en partit prenant son chemin par terre, & alla dans l'Arménie & dans la Médie.

10. La côte Asiatique de l'Hellespont étoit un poste avantageux pour la guerre, pour le commerce de mer, & pour imposer & lever des péages sur les marchandises qui passoient par ce détroit. Quelques années après Minos, Scamandre, Prince de Crete, & son fils Teucer, vinrent s'y établir. Ils y trouverent Dardanus, qui étoit venu d'Italie, & y avoit déjà bâti Ilion. Ils s'allierent, & fonderent le royaume de Troye, qui par sa situation parvint bientôt à une grande opulence. Il ne subsista pourtant guere plus de cent quarante ans, & fut ruiné par les Grecs, qui se réu-

nirent pour venir à bout de cette guerre, & menerent contre les Troyens mille ou douze cents voiles, ramaſſées de toutes les côtes & de toutes les iſles de la Grece.

11. C'eſt ici qu'il faut rapporter le plus illuſtre témoignage qui nous reſte de l'antiquité en faveur du Commerce, & de ceux qui le pratiquent. Il eſt de Plutarque, dans la vie de Solon. De peur d'en rien dérober au lecteur, & de l'affoiblir en l'abrégeant, j'en donnerai ici une traduction littérale. Après avoir dit que Solon ayant trouvé ſa maiſon ruinée par les exceſſives libéralités de ſon pere, il s'adonna au trafic pour la rétablir, voici ce qu'il ajoute : *En ce temps-là, ſelon le rapport d'Héſiode, aucun travail n'étoit honteux, & les Arts ne mettoient point de différence entre les hommes. Le trafic étoit auſſi en honneur, apportant dans le pays des commodités du dehors, établiſſant des alliances avec les Rois, & donnant la connoiſſance de beaucoup de choſes. Quelques Marchands ont même fondé de grandes villes, comme celui qui bâtit Marſeille, & fut ſi bien reçu des Gaulois. On dit que Thales exerça auſſi le négoce, ainſi*

qu'Hyppocrate le Mathématicien, & que Platon, qui n'entreprit le voyage d'Egypte que pour y débiter son huile. Les avantages du Commerce, qui sont ici décrits sommairement, sont agréablement exprimés dans une inscription Latine, composée autrefois par un savant & ingénieux Professeur de l'Université de Caen, qu'on voit gravée sur la porte d'une maison bâtie au bord de la mer, sur la côte de la basse Normandie, qui mérite d'avoir ici sa place.

Queis opus est, affert tumefactâ Venilia secum,
Et mox quæ superant revoluta Solatia tollit:
Quipotè damnosum vicinum Nerea dicas?

12. Castor, Rhodien, qui vécut du temps d'Auguste, avoit fait une histoire exacte de tous les peuples qui avoient eu l'empire de la mer Méditerranée, depuis Minos jusqu'aux Eginetes, c'est-à-dire, jusques vers la soixante-huitieme Olympiade, pendant le cours d'environ neuf cents ans. C'est de ce Castor qu'Eusebe a pris le dénombrement de ces peuples, qu'il a rapporté dans sa Chronique; & les gens

ſavants ont pris ſoin de l'éclaircir dans leurs ouvrages. La ſuite de mon deſſein ne me permet pas de m'y arrêter en détail, mais elle ne me permét pas auſſi d'omettre quelques remarques particulieres qui y ont rapport. Il eſt néceſſaire, avant toutes choſes, d'expliquer en quoi conſiſtoit cet empire de la mer. Il ne faut pas s'imaginer que ce fût aucun droit de ſupériorité & de domination dans la pratique de la mer, qui fût déféré ſur les autres peuples par leur conſentement. Cet empire conſiſtoit ſeulement dans le nombre & la force des vaiſſeaux, & dans le grand uſage de la navigation. Il ne s'étendoit proprement que depuis les iſles de Crete & de Rhodes juſqu'aux iſles Cyanées ; & du côté de l'Occident, il n'alloit guere au delà de la mer Ionienne ; & il ne le faut entendre que par rapport aux nations Grecques.

Les Lydiens, qui tiennent le premier rang dans cette liſte après les peuples de Crete, ont été les premiers, ſelon le témoignage d'Herodote, qui ont monnoyé l'or & l'argent, & qui ont fait le métier de revendeurs & de regrattiers, achetant en gros & revendant en détail.

Herod. lib. 1, cap. 94.

Euseb. Chron. lib. 2. Eusebe ayant placé dans cette liste les Pélasges immédiatement après les Lydiens, & les faisant contemporains de Salomon, nous fait assez entendre que cet empire n'avoit pas de bornes plus étendues que celles que j'ai marquées; car il est hors de doute que les Phéniciens étoient alors bien plus puissants sur la mer que les Grecs. La nation des Pélasges étoit très-ancienne dans la Grece. Leur vie errante en est une preuve; car dans les premiers temps les Grecs n'avoient point de demeure arrêtée, comme Thucydide l'a remarqué. *Thucyd. lib.* I. Mais lorsque la plupart des peuples de la Grece se fixerent dans leurs demeures, les Pélasges furent toujours vagabonds par mer & par terre. Ce genre de vie leur rendit la navigation nécessaire, & le fréquent usage qu'ils en firent les y rendit puissants.

Si, selon l'opinion commune, les Lydiens & les Pélasges, si grands Navigateurs, avoient donné l'origine aux Tyrrhéniens, il ne faudroit pas s'étonner qu'ils leur eussent aussi communiqué leur inclination pour la mer. *Dionys. Halic. lib.* I. Mais Denys d'Halicarnasse croit les Tyrrhéniens une très-ancienne nation, originaire

d'Italie. La fable de ces Nautonniers Tyrrhéniens changés par Bacchus en monſtres marins, & rapportée par Ovide, confirme cette antiquité ; & elle montre auſſi qu'ils ſe ſont appliqués dès les premiers temps à la navigation, avant même que les Pélaſges ſe fuſſent établis en Italie dans le voiſinage des Tyrrhéniens, & qu'ils euſſent fait preſque une même nation avec eux. Les Tyrrhéniens acquirent à leur tour la domination de la mer, & en établirent le principal ſiege dans leur port de Lune : quoique, ſelon mon avis, cette domination ne s'étendit pas juſques aux parties orientales de la mer Méditerranée. Denys d'Halicarnaſſe eſt même perſuadé que le commerce des Tyrrhéniens a perfectionné les Pélaſges dans la ſcience navale. Ils en auroient joui long-temps, s'ils n'avoient pas été contraints de la céder aux Carthaginois.

Ovid. Met. l. I.

Dionyſ. Halic. lib. I.

Ces mêmes Pélaſges étant entrés dans une des embouchures du Pô, y bâtirent la ville de Spina, qui tint auſſi à ſon tour l'empire de la mer pendant pluſieurs années, & fut enfin ruinée par les Barbares de ſon voiſinage. Je crois toutefois qu'il faut reſtreindre cet empire à la mer Adriatique.

Les Rhodiens, qui tiennent le cinquieme rang entre les dominateurs de la mer, peuvent être nommés avec justice les législateurs de la mer, par l'estime qu'ont acquis leurs loix navales, les plus anciennes de toutes les autres loix qui concernent la Navigation. Les Romains les ont adoptées & autorisées, & ont voulu qu'elles fissent la décision de tous les différents qui surviendroient entre les gens de mer, si quelques loix plus récentes n'y avoient dérogé.

Tout le monde sait que les Phocéens, que l'on met au nombre de ceux qui ont été maîtres de la mer, ont fondé & bâti la ville de Marseille. Cette ville étoit autrefois fournie de beaucoup de vaisseaux, d'arsenaux, de magasins, & de toutes sortes d'engins & de machines pour la guerre de mer & de terre, & la plupart de l'invention de ses habitants. Elle n'a jamais prétendu à l'empire de la mer; mais elle s'est toujours fortement opposée à ceux qui ont voulu se l'attribuer, & elle étoit ornée des dépouilles qu'elle avoit souvent remportées sur ces usurpateurs. On lui attribue aussi la gloire d'avoir vaincu les

Carthaginois ſur la mer. De plus, comme les Phocéens ont été les premiers des Grecs qui ont entrepris des voyages de long cours, ſi l'on en croit Herodote, les Maſſiliens, à leur imitation, ont envoyé leurs vaiſſeaux dans l'Océan, le long des côtes d'Afrique, bien avant vers le midi, ſous la conduite d'Euthymene, & le long des côtes de l'Europe, bien avant vers le nord, ſous la conduite de Pytheas, l'un & l'autre de Marſeille.

Herod. l. 1, c. 163.

13. Il y a ſujet de s'étonner qu'Euſebe n'ait point mis dans la liſte des dominateurs de la mer Polycrate, Tyran de Samos, qui avoit cent galeres, chacune de cinquante rames, & à qui Herodote rend témoignage d'avoir été le premier des Grecs, après Minos, qui s'eſt rendu maître de la mer. Mais il faut remarquer dans ce paſſage d'Herodote, qu'il ne reçoit pas pour un fait indubitable, que Minos ſe ſoit mis le premier en poſſeſſion de cet empire.

Herod. l. 3, c. 39, & 122.

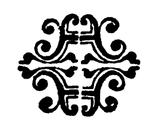
14. Environ cent ans avant Alexandre, les Athéniens & les Lacédémoniens ſe diſputoient les uns aux autres la ſouveraineté de la mer avec beaucoup de chaleur, & des ſuccès fort

différents, dont les hiſtoires anciennes ſont remplies. Philippe, Roi de Macédoine, pere d'Alexandre, Prince habile & ambitieux, mettant tout en uſage pour accroître ſon pouvoir, & apportant à l'exécution de ſes deſſeins beaucoup de valeur, & encore plus d'adreſſe & d'artifice, ne négligea rien pour ſe rendre maître de la mer. Les prétextes ne lui manquoient pas : celui des Pirates, qui infeſtoient le commerce, fut un des plus ſpécieux ; quoiqu'il eut recours lui-même à cet infame métier, lorſqu'il ſe trouva ſans argent au ſiege de Bizance. Les Grecs voyoient aſſez clair dans ſes intentions ; mais ils manquoient quelquefois de vigilance pour en prévenir les effets, ou de pouvoir pour les éluder.

Il ne faut pas ſe perſuader que ce Prince, & tous ces peuples dont j'ai parlé, n'affectaſſent ſi ardemment cette domination que par le ſeul motif d'ambition ; le commerce étoit leur principal objet : ils ſavoient que leur puiſſance & leurs richeſſes en dépendoient ; & ils n'étoient pas moins perſuadés que Themiſtocle l'avoit été, & que Pompée le fut en-

ſuite, de cette grande maxime, que qui eſt maître de la mer, eſt maître de tout.

15. En traitant du commerce des Grecs, je ne dois pas omettre qu'il n'y avoit point de peuple avec qui ils priſſent ſoin de toute antiquité d'entretenir une plus étroite correſpondance, qu'avec les Egyptiens; ſe ſouvenant de leurs anciennes alliances, & des colonies qui étoient autrefois venues d'Egypte en Grece, & comme les reconnoiſſant pour leurs maîtres en la ſcience de la mer. Amaſis, Roi d'Egypte, les affectionnoit: & pour faciliter ce commerce, il leur avoit aſſigné la ville de Neucratis pour le débit de leurs marchandiſes, & même pour s'y habituer; outre les autres lieux où ils n'avoient la liberté que de trafiquer.



CHAPITRE XVII.

1. Changement causé dans le Commerce par les conquêtes d'Alexandre. 2. Alexandre ruine Tyr, 3. fonde Alexandrie, 4. dispose les mers des Indes au commerce. 5. Il se prépare à faire la guerre aux Arabes. 6. Il forme de vastes desseins pour une Monarchie universelle.

1. LEs choses étoient en cet état, lorsqu'Alexandre attaqua l'Empire des Perses; & par la conquête qu'il en fit, changea, pour ainsi dire, la face du monde, & fit une grande révolution dans les affaires du Commerce. Il faut donc regarder cette conquête, & principalement la prise de Tyr, & la fondation d'Alexandrie, comme une nouvelle époque du Commerce. Ce changement arrivé dans le gouvernement des Etats, & dans les intérêts des peuples, ayant ouvert de nouveaux ports

& de nouveaux passages, fit prendre un nouveau tour à la conduite du trafic. Nous avons vu que quand Alexandre fit la guerre à Darius, les vaisseaux Phéniciens couroient toutes les mers, depuis les Indes & l'Ethiopie jusqu'à l'Océan occidental, & que jamais les Carthaginois n'avoient été si puissants sur la mer, qu'ils l'étoient alors. Cette domination que les Grecs affectoient dans la mer Méditerranée, & qui ne s'étendoit guere au delà de la mer Ionienne, n'avoit guere de rapport qu'à ceux de leur nation & de leur langue : & encore que le commerce fût leur principal objet, néanmoins l'ambition & la politique n'y avoient guere moins de part. C'étoit dans ces vues que Philippe, pere d'Alexandre, avoit employé son adresse, pour se rendre maître de la mer, jusqu'à faire sans honte le métier de Corsaire, comme je l'ai dit, lorsque l'argent lui manquoit. Quand son fils lui succéda, ses forces de mer n'égaloient pas, à beaucoup près, celles des Perses, qui étoient, sans contredit, maîtres de la navigation par leurs nombreuses flottes, quoique ramassées pour la plupart des peuples situés sur les côtes

de la partie la plus orientale de la mer Méditerranée. Les Auteurs ne conviennent pas du nombre de vaiſſeaux dont la flotte d'Alexandre étoit compoſée, lorſqu'il fit paſſer ſon armée en Aſie. Diodore ne lui donne que ſoixante vaiſſeaux longs. Arrien augmente ce nombre juſqu'à cent ſoixante, dont les Athéniens en avoient fourni vingt, ſans y comprendre les bâtiments de tranſport. Mais tous conviennent qu'il eſt étonnant qu'il ait oſé attaquer l'Aſie avec une flotte ſi peu comparable à celle des Perſes, qui ſe trouvoit fortifiée alors des vaiſſeaux de Chypre & de Phénicie, & qui n'étoit pas de moins de trois cents voiles, ſelon Diodore, ou de quatre cents, ſelon Arrien. Ce fut ce qui obligea Alexandre, après la bataille du Granique, de mettre en délibération s'il ne devoit pas augmenter ſes forces de mer, & exercer les Macédoniens dans la marine, avant que d'aller chercher Darius pour le combattre. Ce fut auſſi ce qui l'empêcha de ſuivre le conſeil que lui donnoit Parmenion, de haſarder un combat naval. Et ce fut enfin ce qui l'obligea, après la priſe de Milet, de rompre ſa flotte,

Diodor. lib. 17. *Arrian. Exped. lib.* 1.

&

& à céder par conséquent aux Perses l'empire de la mer, plutôt que de s'exposer au péril d'une bataille. Outre que dans l'état où étoient ses affaires, il étoit bien aise d'épargner cette dépense; & de rendre ses soldats plus déterminés, en leur ôtant l'espérance de ce refuge. Il espéroit d'ailleurs, étant maître des villes maritimes de l'Asie, de réduire les Perses à rompre aussi leurs flottes, lorsque ces retraites viendroient à leur manquer, & ne leur fourniroient plus de matelots, ni de provisions. Il ne se réserva donc que les vaisseaux nécessaires pour porter ses machines de guerre, du nombre desquels étoient les vingt que les Athéniens lui avoient prêtés.

2. La bataille d'Issus ayant achevé de le rendre maître de la Phénicie & de l'Égypte; & Tyr, qui étoit le centre de leur commerce & de leurs forces navales, après un siege de sept mois, étant tombée sous son pouvoir; il conquit, pour ainsi dire, par cette victoire, toute la mer Méditerranée. Les Carthaginois sentirent la ruine de Tyr, à qui ils devoient leur origine. Tyr avoit réclamé leur secours. Ils s'étoient intéressés au siege qu'elle avoit

ſoutenu, ils l'ayoient déchargée de ſes bouches inutiles; & ils l'auroient ſecourue plus efficacement, s'ils ne s'étoient pas trouvés eux-mêmes engagés alors dans une guerre dangereuſe contre les Syracuſains. Dès ce jour Alexandre les regarda comme ſes ennemis, & il ſe promit bien de tirer raiſon, ſi-tôt qu'il auroit mis ordre aux affaires d'Orient, de toutes les offenſes qu'il croyoit en avoir reçues, par l'intérêt particulier qu'ils avoient pris à la fortune des Tyriens, & par les ſecours qu'ils leur avoient offerts. Il le déclara même à leurs députés, qu'il trouva dans Tyr lors de ſa priſe. Les Carthaginois effrayés de ſes menaces, eurent une grande attention ſur ſes démarches. Ils chargerent Hamilcar, un de leurs citoyens, homme aviſé, de prendre quelque emploi dans ſes troupes comme transfuge, d'obſerver ſa conduite, & de leur faire ſavoir par des lettres ſecretes ce qu'il remarqueroit de contraire à leurs intérêts. Il s'acquitta de ſa commiſſion avec adreſſe & fidélité: & pour récompenſe, ſes compatriotes, à ſon retour, ſur de fauſſes apparences, après la mort d'Alexandre, le firent mourir,

comme traître à sa patrie. Telle étoit la férocité de ce peuple.

3. Mais cependant Alexandre imagina un autre moyen bien plus sûr pour lui, & bien plus utile pour son siecle, & pour les siecles suivants, de se venger en même temps de Tyr & de Carthage, dont toute la force consistoit dans le commerce. Ce fut la fondation d'Alexandrie, grand & heureux dessein, de quelque côté qu'on le regarde, & qui en son genre n'a jamais eu d'égal. Car il faut premiérement considérer la situation merveilleuse de l'Egypte, qui a d'un autre côté une libre communication de l'Asie, & de tout l'Orient, par la mer Rouge; de l'Ethiopie & du midi, par la même mer, & par le Nil; du Septentrion, de l'Europe, & de l'Afrique, par la mer Méditerranée. L'Egypte étoit par elle-même une des plus fertiles contrées du monde, & regorgeoit de toutes sortes de biens. Alexandre considérant tous ces avantages, & roulant dans sa tête de vastes desseins pour une Monarchie universelle, jugea à propos d'y établir le siege principal du Commerce, & d'y choisir un

lieu qui fût comme le nœud de toutes les parties du monde, & qui étant situé entre Tyr & Carthage, pût s'attirer en même temps le commerce de l'une & de l'autre. Comme l'abondance de l'Egypte avoit fait mépriser à ses habitants, sous leurs premiers Rois, le commerce du dehors, ils n'avoient point de ports considérables, & ils avoient négligé les moyens d'en avoir. Le lieu où l'on bâtit depuis Alexandrie, & qu'on nommoit alors Rhacotis, leur ayant paru commode pour l'abord des étrangers, dont ils appréhendoient les visites; ils le munirent, & y mirent une garnison, pour les repousser, & leur en empêcher l'entrée. Ils abandonnerent même les environs, pour servir d'habitation aux pâtres, qui étoient une espece de milice, gens d'exécution, vivant bien plus de rapine & de brigandage que de leur industrie, assez connus par le roman d'Heliodore. Ce lieu avoit en face l'isle de Pharos, & il avoit à revers le lac Maréotide, que le Nil couvroit de ses inondations, par le moyen des canaux que les anciens Rois avoient pratiqués. Alexandre jugea cette place propre à en faire une des

plus belles villes, & un des plus beaux ports du monde. Car l'isle de Pharos, qui n'étoit pas encore jointe alors au continent, lui en fournissoit un magnifique après sa jonction, ayant deux entrées ; & le lac Maréotide lui en fournissoit un autre plus riche que le précédent : sans que le voisinage de ce lac infectât l'air pendant les chaleurs, les eaux saines du Nil venant alors à le couvrir. Ce fut même pour favoriser le commerce de sa nouvelle ville, qu'Alexandre prit soin de repeupler Tyr de gens soumis à ses volontés ; & non pas seulement pour lui servir dans le cours de la guerre qu'il faisoit aux Perses : car il auroit eu sujet de craindre que les Marchands accoutumés si long-temps au trafic de Phénicie, & les Phéniciens même, ne se servissent du lieu & du débris de Tyr, pour y rétablir quelque sorte de commerce. Carthage fut alarmée de la fondation d'Alexandrie, comme elle l'avoit été de la prise de Tyr, sa métropole, prévoyant delà une grande diminution dans son commerce.

4. Alexandre après avoir défait Porus, & domté les Indiens, s'appliqua à la connois-

fance des mers de l'Orient. Plufieurs Phéniciens, entendus au fait de la marchandife, fuivoient fon armée. Ils fe chargerent de beaucoup d'aromates précieux, qui naiffent dans les Indes. Alexandre fit bâtir des ports vers l'embouchure de l'Indus : & il entra lui-même par ce fleuve dans l'Océan. A fon retour des Indes, il y entra encore par l'Eulée; fleuve qui traverfe la Sufiane, & rentra par l'Euphrate. Ce fut alors qu'il fit détruire toutes ces cataractes que les Perfes, peu intelligents dans la marine; avoient conftruites à l'embouchure & le long de l'Euphrate, pour empêcher l'abord des étrangers dans leur pays. Avant que de partir des Indes, il avoit envoyé fes flottes, fous la conduite de Nearque & d'Onefícrite, pour reconnoître l'Orient, & parcourir les rivages de l'Afie. Elles étoient forties de l'Indus, & elles rentrerent dans l'Euphrate.

5. Indigné de n'avoir reçu des Arabes aucune marque de refpect, lui devant qui tout genou fléchiffoit, il prépara contre eux une armée navale. Il envoya plufieurs vaiffeaux reconnoître les côtes de leur pays, & il en-

treprit lui-même une nouvelle navigation dans l'Océan, vers les rivages de l'Arabie, ſortant par le Pallacopas, qui eſt une branche de l'Euphrate. Il ſe propoſoit auſſi d'envoyer des colonies ſur les côtes & dans les iſles du golfe Perſique, & d'établir enfin la demeure capitale du vaſte Empire qu'il s'étoit propoſé pour but de ſes conquêtes, dans l'Arabie, dont il entendoit vanter la félicité.

6. L'Hiſtoire marque d'autres deſſeins bien plus vaſtes, qu'il avoit conçus pour la navigation, & qui furent renverſés par ſa mort : mais ils ſont rapportés diverſement. Quelques-uns ont écrit qu'il ne prétendoit pas ſeulement porter ſes conquêtes dans l'Arabie, ſortant par le golfe Perſique, & rentrant par le golfe Arabique, mais encore s'embarquer ſur la côte de Syrie, pour tourner ſes armes contre l'Afrique, ſe venger de Carthage, s'aſſujettir la Numidie & la Mauritanie, ſortir par le détroit de Cadix, pour aller prendre l'Eſpagne à revers, & après l'avoir ſoumiſe, franchir les Alpes, domter l'Italie, & repaſſer dans la Grece. D'autres pouſſent bien plus loin ſes projets ; & comme ſuppoſant qu'il

n'ignoroit pas que l'Afrique est une péninsule, environnée de tous côtés de la mer, hormis à l'isthme de Damiete, ils donnent à entendre qu'il disposoit les choses pour faire doubler à ses vaisseaux le cap méridional de l'Afrique, qu'on appelle aujourd'hui de Bonne-Espérance, & les faire rentrer dans la mer Méditerranée par les Colonnes d'Hercule. Ce fut dans de semblables vues qu'il ramassa une grande quantité de vaisseaux, qu'il fit bâtir de nouvelles flottes, qu'il fit lever un grand nombre de matelots, & qu'il fit faire un port magnifique dans les embouchures de l'Euphrate, qui pouvoit contenir mille vaisseaux. Mais il y a une observation importante à faire sur toutes ces navigations, & sur la plupart de celles qui se firent dans la suite ; c'est qu'elles se faisoient sans perdre la terre de vue : ce qui fait connoître combien on étoit alors éloigné de la science de la mer, que l'on a acquise dans ces derniers siecles. Mais quoique la mort d'Alexandre prévint la plupart de ces desseins, il n'avoit pas laissé pendant les deux dernieres années de sa vie de rouvrir le chemin au négoce des Indes, & au rétablis-

ſement de leur ancienne correſpondance avec l'Egypte, que la fondation d'Alexandrie devoit réchauffer, & rendre bien plus utile & bien plus étendue, en la faiſant paſſer juſqu'aux extrêmités de l'Occident. On a dit auſſi qu'il eut quelque penſée d'entrer dans le Pont-Euxin, & d'aller viſiter la Scythie & les Palus Méotides. D'autres veulent que la valeur des Romains commença à lui faire ombrage, & qu'il ſe propoſa d'aborder en Sicile & en Italie. Il eſt certain qu'il fit préparer des matériaux dans les forêts d'Hyrcanie, pour dreſſer une flotte, & entrer dans la mer Caſpienne. Il eſt conſtant auſſi qu'il lui vint vers ce temps-là des députés de l'Afrique, & même de Carthage, d'Eſpagne, des Gaules, d'Italie, & des Scythes de l'Europe, pour le féliciter ſur ſes conquêtes, & lui demander ſon amitié. Ce qui put bien flatter ſon extrême ambition, en lui faiſant accroire qu'il étoit ſouhaité pour Seigneur de ces peuples, par qui il étoit recherché, & lui faire venir le deſir de ſe voir maître de tous ces pays, c'eſt-à-dire, du reſte du monde.

CHAPITRE XVIII.

1. Commerce ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre, & principalement ſous Ptolemée Philadelphe. 2. Diſpoſitions particulieres des Indes pour le commerce ſous Seleucus. 3. Relations des Indes, de Patrocle, de Dionyſius, de Megaſthene, & de Daimachus. 4. Seleucus & Antigonus s'appliquent à la marine. Rétabliſſement de Tyr. 5. Erreur des Anciens ſur la mer Caſpienne. Alexandre & ſes Capitaines changerent les noms des pays qu'ils conquirent. 6. Flotte prodigieuſe de Demetrius Poliorcete. Vaiſſeau énorme de Ptolemée Philopator.

1. SI la vie d'Alexandre apporta un ſi grand changement dans les affaires du monde, ſa mort en apporta un plus grand encore, lorſque de la ruine du grand Empire des

Perſes on vit naître tant d'Etats particuliers. Mais tous ſes ſucceſſeurs, ſi diviſés d'intérêts, ne varierent point ſur le fait du Commerce, & ſuivirent les traces qu'Alexandre leur avoit marquées. Les Ptolemées, à qui l'Egypte échut en partage, & principalement Philadelphe, ouvrirent une route depuis Alexandrie juſqu'aux Indes, en diſpoſant des étapes commodes par les canaux du Nil, juſqu'à la mer Rouge. Ce Prince dans un corps infirme avoit un génie fort élevé, curieux & deſireux d'apprendre. Il ſe rendit puiſſant ſur la mer par ſes nombreuſes flottes, dont Athénée a fait en détail une deſcription & un dénombrement qu'on ne peut lire ſans étonnement. Outre plus de ſix vingts vaiſſeaux à rames, de grandeur extraordinaire, il lui attribue plus de quatre mille autres navires, qui étoient employés au ſervice de ſon Etat : car il poſſédoit un grand Empire, qu'il avoit formé en étendant les bornes de l'Egypte dans l'Afrique, dans l'Ethiopie, dans la Syrie, & au delà de la mer, s'étant rendu maître de la Cilicie, de la Pamphylie, de la Lycie, de la Carie, & des Cyclades, & poſſédant dans ſes Etats près

de quatre mille villes ; ce qui eſt ſans aucun exemple. Pour mettre le comble au bonheur de ces provinces, il voulut y attirer par le commerce les richeſſes & les commodités de l'Orient.

2. Alexandre avoit déjà jeté les fondements de cette correſpondance, par les colonies des Grecs qu'il avoit établies dans les Indes, & par les villes qu'il avoit bâties. On en avoit donné le gouvernement à Pithon, après la mort d'Alexandre. Porus & Taxile gardoient la foi qu'ils avoient promiſe aux Grecs leurs vainqueurs, & commandoient à leurs Etats, plutôt comme Gouverneurs, que comme Rois. Mais Sandrocottus, qui par ſon adreſſe s'étoit fait une royauté dans le même pays, après s'être ſoulevé contre les Grecs, avoit exterminé ceux à qui Alexandre en avoit confié le gouvernement. Seleucus, qui avoit revendiqué la ſouveraineté des Indes, & l'avoit même pouſſée plus loin qu'Alexandre, ayant mis ce rebelle à la raiſon, termina ſes différents avec lui par un traité qui lui laiſſoit les terres ſituées le long de l'Indus, & les villes qu'Alexandre y avoit bâties.

3. Seleucus cependant laissa l'administration de cette contrée, ainsi que de la Babylonie, à Patrocle son Lieutenant, homme d'une capacité & d'une fidélité reconnue, & qui en laissa des mémoires, qui auroient été très-utiles à la postérité, si le temps les avoit conservés. Ptolemée de son côté voulant être plus particuliérement assuré de l'état des Indes par un homme de confiance, y envoya Dionysius, savant Mathématicien. Megasthene fut aussi dépêché vers le Roi Sandrocottus : il eut de grandes conférences avec lui, & avec d'autres Princes Indiens, & en dressa des relations, dont quelques-uns des siecles suivants ont profité. Daimachus dressa aussi les siennes, ayant été envoyé vers Altitrochade, fils de Sandrocottus. Ce commerce si bien établi par Ptolemée Philadelphe entre les Indes & l'Egypte, & par l'Egypte entre les Indes & l'Occident, étoit d'un trop grand rapport, pour être négligé par ses successeurs. Ils l'entretinrent soigneusement, tant que leur race regna en Egypte.

4. Des successeurs d'Alexandre, Seleucus & Antigonus furent ceux qui s'appliquerent

le plus à la marine. Le voisinage des Indes invitoit au trafic de mer & de terre Seleucus, qui se trouvoit Souverain de la Babylonie, qui avoit parcouru les Indes, & qui y entretenoit un Lieutenant. Dans les guerres qu'il eut contre Antigonus, ils couvrirent l'un & l'autre de leurs flottes la mer Méditerranée. Ce dernier se trouvant d'abord dépourvu de vaisseaux, & ayant en tête Ptolemée, Lysimaque, & Cassander, qui étoient maîtres de la mer, il fit travailler à une grande flotte sur les côtes de Phénicie. Et lorsque Seleucus vint se présenter à lui avec cent voiles, & porta l'épouvante dans son armée, il la rassura par la promesse qu'il lui fit de mettre en mer cinq cents vaisseaux avant la fin de l'été. Et en effet il eut bientôt une flotte qui approchoit de ce nombre, & il ôta l'empire de la mer à ses ennemis. Il se rendit aussi maître de la ville de Tyr, qui après le dégât qu'Alexandre y avoit fait en la prenant, s'étoit assez puissamment rétablie pour pouvoir soutenir, comme elle fit, un siege de quinze mois.

Plin. lib. 2, cap. 67. 5. Ce que Pline dit des navigations que Seleucus & Antigonus firent dans la mer des

Indes, vers la mer Caſpienne, eſt fort embrouillé, & eſt une ſuite de l'erreur dans laquelle il eſt tombé après pluſieurs autres, qui ont cru que la mer Caſpienne étoit un golfe de la mer Scythique. Alexandre & ſes ſucceſſeurs jeterent une grande confuſion dans la Géographie & dans l'Hiſtoire, quand, par une vanité ridicule, ils changerent les noms des pays qu'ils avoient ſubjugués, pour leur en donner de plus illuſtres. Patrocle, l'un des Amiraux des Macédoniens, fut celui qui donna lieu à cette erreur touchant la mer Caſpienne, en ſe vantant fauſſement d'y être entré par la mer de Scythie. Pline ne s'explique pas plus clairement dans ce qu'il ajoute des Palus Méotides, & de l'Océan ſeptentrional. Les Princes deſcendus de tous ces ſucceſſeurs d'Alexandre n'abandonnerent pas le ſoin de la mer, mais ils ne cultiverent pas tous cette pratique avec le même ſuccès, juſqu'à ce qu'enfin ils furent ſubjugués par les armes Romaines.

Plin. lib. 2, cap. 77.

6. Mais nous ne devons pas oublier de parler ici de cette prodigieuſe flotte que fit conſtruire Demetrius Poliorcete, fils d'Antigonus,

pour se rendre maître de l'Asie. Plutarque dit qu'elle étoit de cinq cents voiles ; qu'on admira non seulement le nombre, mais encore la grandeur des vaisseaux, personne n'ayant vû jusqu'alors des vaisseaux de 15 & de 16 rangs de rameurs ; qu'il est vrai que Ptolemée Philopator, Roi d'Egypte, fit faire quelques années après un navire de quarante rangs, long de deux cents quatre-vingts coudées, & portant sa pouppe à quarante-huit coudées de hauteur, chargé de quatre mille rameurs, de quatre cents matelots, & de trois mille soldats ; mais que cette vaste machine sembloit n'être faite que pour l'ostentation, & n'étoit d'aucun usage, pour l'énormité de sa masse, ressemblant plutôt à une grande maison fixe & sans mouvement : mais que les vaisseaux de Demetrius avoient, nonobstant leur grandeur surprenante, toute l'agilité nécessaire pour servir aux usages auxquels ils étoient destinés. Mais quoique tous ces vaisseaux ne fussent faits que pour la guerre, & n'eussent aucun rapport à la marchandise, ils nous font néanmoins concevoir jusqu'à quel point on avoit porté alors l'étude de la Navigation, & des affaires de la mer.

CHAPITRE

CHAPITRE XIX.

1. Commerce des Rhodiens après Alexandre.

I. CE fut dans la suite de cette guerre d'Antigonus contre Seleucus & ses alliés, que la vertu, la valeur & les forces maritimes des Rhodiens se déployerent davantage. Alexandre les avoit toujours traités avec beaucoup de marques de distinction. Ils éviterent soigneusement de prendre aucun parti dans les guerres de ses successeurs. La faveur de ces Princes, une longue paix, & un commerce assidu, les avoient rendu assez puissants pour entreprendre seuls, & sans aucun secours étranger, de nettoyer la mer de Pirates. Mais comme leur situation leur rendoit le trafic d'Egypte, non seulement commode & utile, mais encore nécessaire, & qu'ils en tiroient leur principale subsistance, ils avoient toujours entretenu une liaison plus étroite avec Ptolemée, qui en étoit Roi. Ainsi quand

Antigonus les voulut obliger à entrer dans son parti, & à l'aider des commodités de leur isle contre Ptolemée, ils le refuserent généreusement, & se résolurent à souffrir plutôt les dernieres extrêmités, que de manquer de foi à leur allié. Ils soutinrent pendant un an un rude siege contre son fils Demetrius, qui n'avoit point son pareil dans l'art d'assiéger & de prendre les villes, & qui n'étoit pas moins formidable par ses forces de mer, qui alloient au delà de quatre cents voiles ; & ils firent enfin la paix à des conditions assez avantageuses avec un si redoutable adversaire. Ils garderent dans la suite avec les Romains la même politique qu'ils avoient gardée avec les successeurs d'Alexandre, & prirent grand soin de se conserver leur amitié : & cela les brouilla avec Philippe, Roi de Macédoine, & avec Mithridate, qui n'y trouva pas son avantage.



CHAPITRE XX.

1. Commerce des Carthaginois après Alexandre, 2. en Sicile, 3. en Sardaigne, 4. & en Espagne.

1. CEPENDANT les Carthaginois augmentoient leurs forces; & en travaillant à augmenter leur domination, leur commerce en devenoit plus florissant. Ils n'avoient pas trouvé d'abord grande résistance dans le continent d'Afrique. Ils porterent leurs vues plus loin, & ils songerent à s'établir dans la Sicile, dans la Sardaigne, & dans l'Espagne.

2. Le voisinage de la Sicile & sa fertilité les attiroient à sa conquête. Ils la tenterent dès le temps de Cyrus; mais ils y trouverent une grande résistance, & ils essuyerent de grands revers: & la peste traversa quelquefois les avantages qu'ils avoient obtenus par la guerre. Ils en remporterent néanmoins de grandes dépouilles, & ils en conquirent une partie;

mais ils ne jouirent jamais paiſiblement de ces conquêtes. Les Siciliens fatigués de leur acharnement opiniâtre, eurent quelquefois recours aux étrangers. Mais leur plus ſûre défenſe leur vint d'eux-mêmes. Gelon, qui s'étoit fait leur Tyran, tailla en pieces les Carthaginois ſur les bords de l'Himere, lorſqu'ils déférerent trop aveuglément au conſeil que leur avoit donné Xerxès d'attaquer la Sicile. Gelon uſa modérément de ſa victoire, & leur donna la paix. Après la mort de Gelon, ſes freres ne purent empêcher que la Sicile ne retombât dans l'état démocratique. Alors les Carthaginois rentrerent dans les affaires de cette iſle, & prirent des meſures pour ſe l'aſſujettir toute entiere : mais les deux Denys s'y oppoſerent, ayant uſurpé la tyrannie de la Sicile, & s'y étant maintenus pendant cinquante ans, avec cinq cents gros vaiſſeaux, cent mille hommes de pied, & dix mille chevaux. Denys le pere commença ſon uſurpation par l'avantage qu'il remporta ſur les Carthaginois, en les chaſſant de l'iſle. Mais la ſuite ne répondit pas à ces commencements : & après divers événements, il périt enfin par

une mort malheureuse. Le commerce reçut un grand déchet sous son gouvernement, lorsqu'il permit au peuple de Syracuse, & de toute la Sicile, de piller les magasins des Carthaginois qui s'étoient établis chez eux, & y possédoient de grandes richesses ; sans épargner même leurs vaisseaux, qui se trouvoient en grand nombre dans leurs ports. Il s'étoit néanmoins fort appliqué à la navigation. Il renchérit par dessus les Corinthiens, qui étoient inventeurs de la fabrique des galeres à trois rangs ; & il fut le premier qui fit faire des galeres à cinq rangs. Il leur fit bâtir des loges autour du port de Syracuse. Son fils, qui lui étoit fort inférieur en toutes choses, mit en mer jusqu'à quatre cents galeres. Mais tous ces grands armements se faisoient bien plus pour la guerre que pour le trafic. Timoleon, qui vint ensuite, ne résista pas moins aux entreprises des Carthaginois. Il les fit de nouveau repasser en Afrique, & abandonner la possession de la Sicile, dont ils avoient joui long-temps, quoiqu'ils lui opposassent une flotte de deux cents galeres, & de plus de mille vaisseaux de charge ; & il rétablit l'isle

en une pleine liberté. Mais ces avantages n'étoient que passagers : car ce peuple inquiet, ambitieux, & intéressé, ne pouvoit se priver de tous les biens qui lui revenoient de cette isle ; & il étoit choqué de la grandeur de Syracuse, qui étoit la rivale de Carthage, dans l'espérance de la domination de la Sicile. La fortune lui suscita encore un dangereux adversaire en la personne d'Agathocles, qui occupa la tyrannie de la Sicile peu de temps après le jeune Denys ; quoique la bassesse de sa naissance & l'obscurité de sa jeunesse ne lui promissent pas une si grande élévation, ayant même exercé la piraterie contre sa propre patrie. Les histoires sont remplies des revers que la fortune lui fit éprouver dans les guerres qu'il soutint contre les Carthaginois ; & des exploits d'une valeur & d'une capacité singuliere, par lesquels il les repoussa. Il alla les attaquer en Afrique, les assiégea dans leur capitale, & il rétablit les Siciliens dans l'empire de la mer. Il prit alors un soin particulier de leur trafic, & protégea leurs Marchands, quoiqu'il traversât ailleurs les affaires du commerce, & que pour son profit particulier il

retînt toujours ſon eſprit de Pirate, & qu'il s'aſſociât aux Corſaires d'Italie. Après une tyrannie de vingt-huit années, il mourut empoiſonné par ſon petit-fils.

La mort d'Agathocles fit rentrer les Carthaginois dans leurs prétentions ſur la Sicile. Ils crurent avoir une occaſion favorable de l'envahir toute entiere. Ils y paſſerent avec de grandes forces. Les Siciliens réclamerent le ſecours de Pyrrhus, Roi d'Epire, qui avoit été gendre d'Agathocles, & avoit un fils de ce mariage. Il paſſa auſſi-tôt en Sicile avec pluſieurs vaiſſeaux, qui joints à ceux que fournirent les Syracuſains, faiſoient une flotte de plus de deux cents voiles. Il maltraita celle des Carthaginois, quoiqu'ils fuſſent alors maîtres de la mer. Il fit de grandes conquêtes dans l'iſle, & s'en qualifia Roi. Mais les Romains prenant en Italie ſur ſes alliés les mêmes avantages qu'il prenoit en Sicile ſur les Carthaginois pour ſes alliés, il fut obligé d'abandonner la Sicile, & enſuite l'Italie.

3. Lorſque les Carthaginois ſe crurent maîtres de la Sicile, ils voulurent appuyer cette conquête de celle de la Sardaigne ; mais ils

n'y réussirent pas : ils y perdirent une grande bataille, & la meilleure partie de leur armée. Ils y firent une seconde tentative, quelque temps après, avec aussi peu de succès ; & Asdrubal, l'un des Généraux, qui avoit été chargé de cette expédition, y reçut une blessure, qui lui ôta la vie. Mais ils furent enfin contraints de la céder aux Romains. Ce qui ne fut pas une des moindres causes de la seconde guerre Punique, pendant laquelle les Carthaginois ne négligerent rien pour s'en mettre en possession.

4. Quoique l'exemple des Tyriens, qui s'étoient faits de si grands établissements en Espagne, ait bien pu y attirer les Carthaginois, qui étoient sortis d'eux, néanmoins ces établissements, qui regardoient seulement le commerce, ne furent pas tant ce qui les y attira, qu'une occasion fortuite, plutôt qu'un dessein prémédité, qui les fit penser à étendre leur domination en Espagne. Car les habitants de Cadix, sortis comme eux des Tyriens, ayant imploré leur assistance contre les Espagnols leurs voisins, qui les harceloient incessamment, les Carthaginois ne leur refuserent

pas un secours qu'ils leur pouvoient donner aisément par mer, sur laquelle ils s'étoient rendus puissants ; & par terre, où ils avoient poussé leur domination jusqu'au détroit de Cadix. Ils ne se contenterent pas d'avoir repoussé les Espagnols, ils passerent dans leur terre, & se rendirent maîtres d'une partie de l'Espagne. Carthage voulut conserver une si belle conquête ; elle y envoya des chefs entendus dans la guerre, qui par divers succès y étendirent leur domaine. Mais nul n'égala le mérite d'Annibal, qui leur succéda, & qui se rendit maître de toute l'Espagne qui est au delà de l'Ebre ; & ils n'en furent dépouillés que par la valeur des Romains, qui après les en avoir chassés, eurent encore de grandes guerres à soutenir contre les Espagnols même, jusqu'au temps d'Auguste, qui domta enfin ce peuple féroce, & réduisit l'Espagne en forme de province.



CHAPITRE XXI.

1. Commerce des Romains avant la premiere guerre Punique. 2. Ils sont excités au commerce par l'exemple de leurs voisins. 3. Polybe assure que quoiqu'avant ce temps-là ils n'eussent point pensé à la mer, ils entrerent néanmoins dans les affaires de la mer par la Sicile, avec une vigueur étonnante. 4. Polybe semble se contredire, & est expliqué. 5. Faute grossiere d'Isidore. 6. Flotte des Romains attaquée par les Tarentins. 7. Charge de Duumvir naval. 8. Les Romains s'appliquerent à la mer dès le temps de leurs Rois.

1. LE Commerce ne fut pas la principale vue des Romains dans les guerres qu'ils entreprirent, comme il le fut dans la plupart de celles des Carthaginois. Ils songerent à éten-

dre leur domination, & à faire des conquêtes; & ils y réussirent. Mais des gens d'une si profonde sagesse n'ignoroient pas combien les richesses étoient nécessaires à leurs desseins, & qu'ils n'avoient point de moyen plus sûr pour les acquérir, que le Commerce.

2. L'exemple des peuples de leur voisinage les y sollicitoit. D'un côté les Tyrrhéniens, qui avoient dominé dans une grande partie de la mer Méditerranée, & y avoient exercé de grandes pirateries, par la commodité que leur donnoit le port de Lune; desquels les Carthaginois, les Siciliens, & principalement Agathocles leur Tyran, avoient abaissé la puissance maritime: de l'autre côté les villes maritimes, qui étoient leurs proches, & ces peuples originaires de la Grece, qui habitoient l'extrêmité de l'Italie, les invitoient au trafic par celui qu'ils pratiquoient. La nécessité même les y contraignoit, le pays qu'ils habitoient n'étant pas assez fertile pour les nourrir; & quoiqu'ils fissent profession d'une grande frugalité, & du mépris des richesses, ils étoient pourtant contraints par toutes les regles de la prudence & de la politique, de se précautionner contre l'indigence.

Polyb. lib. 1.

3. Cependant Polybe, Auteur grave & intelligent, qui a eu part aux affaires, & est d'une sincérité irréprochable, dit fort affirmativement, qu'avant la premiere guerre Punique, les Romains n'avoient point pensé à la mer ; que la Sicile fut la premiere terre hors de l'Italie où ils aborderent, & que quand ils y passerent pour secourir les Mamertins, ils se servirent de vaisseaux qu'ils avoient empruntés des Tarentins, des Locriens, & des Napolitains ; & qu'ayant pris une galere couverte, du nombre de celles que les Carthaginois, qui tenoient sans contredit depuis long-temps l'empire de la mer, employoient contre eux, elle leur servit de modele pour bâtir en soixante jours une flotte de cent galeres à cinq rangs, & de vingt galeres à trois rangs, qui vainquit ensuite celle des Carthaginois. Polybe admire avec raison cette vigueur & cette hardiesse nompareille des Romains, & déclare que cela seul lui a fait naître l'envie d'écrire la premiere guerre Punique. L'on marque la 493e. année de Rome comme celle où les Romains entrerent en mer pour la premiere fois. On juge bien que ces vaisseaux étoient

fort grossiérement construits : les Historiens l'assurent, & ils assurent même que dans la guerre que les Romains eurent contre Antiochus, l'an 563 de Rome, ils étoient encore fort mal-adroits dans cette fabrique.

4. Mais quoiqu'il semble que Polybe, disant que les Romains n'étoient jamais entré en mer avant la premiere guerre Punique, ait entendu parler des expéditions navales entreprises pour la guerre, & qu'il paroisse même s'en expliquer assez clairement en quelques endroits, néanmoins il est difficile de le concilier avec lui-même, lorsqu'il rapporte dans son troisieme livre les anciens traités faits entre les Romains & les Carthaginois. Par le premier, dont nul autre que lui n'a fait mention, & qui fut fait l'an 245 de Rome, sous les premiers Consuls, après la déposition de Tarquin, c'est-à-dire, environ 250 ans avant la premiere guerre Punique, les Romains s'engagerent pour eux & pour leurs alliés, de ne point naviger au delà du cap qui couvre Carthage du côté du nord, & qu'on appelle le Beau Promontoire, s'ils n'y étoient contraints par nécessité. Les voyages entrepris par eux

rangues fut ornée d'éperons pris des navires des Carthaginois, dans la guerre Punique; confondant les éperons pris des navires des Antiates, dont on para la tribune aux harangues, avec ceux que Duillius fit attacher à la colonne qu'il érigea dans la place publique, après la victoire navale qu'il remporta sur les Carthaginois.

6. Nous lisons de plus que les Romains avoient en mer une flotte de dix vaisseaux couverts & armés avant la guerre contre les Tarentins, c'est-à-dire, environ dix-huit ans avant la premiere guerre Punique. Ce fut cette flotte qui donna occasion à la guerre contre Tarente, par la fierté brutale de ses habitants, qui l'attaquerent, lorsque passant paisiblement, elle s'approcha de leur port, comme d'une ville amie, pour s'y rafraîchir, coulerent à fond quatre vaisseaux de cette flotte, & tuerent Valerius qui la commandoit, que d'autres nomment Cornelius, & tous les autres chefs & soldats qui tomberent entre leurs mains, vendirent les gens de mer, & prirent un de ces vaisseaux. Et pour comble d'injustice & d'emportement, ils traiterent outrageusement

outrageusement les Ambassadeurs des Romains, lorsqu'ils vinrent leur demander raison de ces insultes. Ils avoient déjà donné des marques assez éclatantes de leur mauvaise volonté contre le nom Romain, lorsqu'ils prirent contr'eux le parti des Napolitains & des Palépolitans, en fomentant leur résistance, en leur promettant leur secours, & en les blâmant ouvertement lorsqu'ils se soumirent aux Romains. Ils avoient eu même de secretes alliances avec les Gaulois, avec les Tyrrhéniens, avec les Samnites, & avec d'autres ennemis de Rome. Les Tarentins, qui se reprochoient tant d'offenses, voyant approcher la flotte Romaine de leur port, & ne croyant pas qu'elle y vînt dans un esprit de paix, crurent agir selon les regles de la prudence & de la guerre, de les prévenir.

7. Ce Valerius, qui commandoit la flotte, exerçoit, selon le témoignage de Tite-Live, *Tit. Liv. Epit. lib. 12.* la charge de Duumvir naval, dont l'office étoit d'équiper, de réparer, & d'entretenir les flottes. Et en cela même il paroît évidemment que les Romains ne commencerent pas à se mêler des affaires de la mer, lorsqu'ils passerent pour la premiere fois en Sicile,

avant la premiere guerre Punique, puiſque ces charges de Duumvir de la mer furent créées l'an de Rome 443, c'eſt-à-dire, environ cinquante ans avant le temps où Polybe prétend que les Romains commencerent à s'appliquer à la mer. Avant même cette action barbare des Tarentins, il y avoit un traité entr'eux & les Romains, par lequel ces derniers ne pouvoient naviger au delà du promontoire Lacinium, qui eſt proche du golfe de Tarente.

8. Il eſt donc conſtant que les Romains s'appliquoient à la mer dès le temps de leurs Rois, premiérement pour le négoce, & enſuite beaucoup plus pour la guerre; mais que les ennemis qui environnoient leur Etat dans l'Italie, leur donnerent de ſi importantes & ſi continuelles occupations, qu'ils furent contraints de ſe relâcher dans le ſoin de la marine, juſqu'au temps de la premiere guerre Punique. Car alors ils le reprirent avec tant d'ardeur, & un ſi prodigieux ſuccès, que tout ce qu'ils y avoient fait auparavant ne mérita pas en comparaiſon d'être compté pour rien. Et c'eſt en ce ſens qu'il faut entendre & expliquer Polybe.

CHAPITRE XXII.

1. Commerce & navigations des Romains & des Carthaginois, depuis la premiere guerre Punique, jusqu'à la seconde. 2. Les fréquents naufrages affoibliſſent la puiſſance maritime des Romains.

1. LEs Carthaginois avoient été maîtres de la mer jusqu'à la premiere guerre Punique. Cette domination leur avoit acquis une partie de l'Afrique, de l'Eſpagne, & de la Sicile, toute la Sardaigne, & toutes les iſles adjacentes. Ils infeſtoient impunément les côtes d'Italie, quand il s'en préſentoit quelque prétexte, & perſonne ne leur diſputoit le commerce de la mer Méditerranée, qu'ils partageoient paiſiblement avec les Tyriens, leurs conſanguins & leurs alliés. Ils faiſoient de ce commerce leur principal intérêt. Cela paroît aſſez clairement par le diſcours que leur fit le

Consul Marcius dans la troisieme guerre Punique, lorsqu'il leur déclara l'ordre que le Sénat avoit donné de détruire Carthage. » C'est la » mer, leur dit-il, & les grandes richesses » que vous en retirez, qui sont cause de votre » malheur : c'est la mer qui vous a invités à » l'invasion de la Sicile, & ensuite à celle de » l'Espagne : en temps de paix même vous » pilliez nos Marchands ; & pour ôter la con- » noissance de votre crime, vous les noyiez » dans la mer : mais enfin votre méchanceté » étant découverte, il vous en coûta la Sar- » daigne. « C'étoit le souvenir de cette grande puissance qui faisoit dire à leurs députés dans le Sénat de Rome, après la seconde guerre Punique, » qu'à peine leur restoit-il la ville » de Carthage avec ses murs, après s'être vus » maîtres presque de toute la terre. « Ce fut donc par une précaution sage, & presque nécessaire, que les Romains entreprirent la premiere guerre Punique. J'ai déjà dit que, pour la soutenir, les Romains en l'espace de soixante jours, à compter du jour que les arbres furent coupés dans la forêt, bâtirent une flotte de cent galeres à cinq rangs, & de vingt

galeres à trois rangs, sur le modele d'une galere des ennemis, dont le hasard les avoit rendu maîtres. Quelques-uns la font monter à cent soixante voiles. Et il ne faut pas s'imaginer que ces vaisseaux fussent quelques petits bateaux, fort inférieurs à la grandeur de ceux d'aujourd'hui, puisque Polybe nous témoigne que dans la bataille navale des Consuls Attilius & Manlius, qui fut donnée contre les Carthaginois cinq ans après celle de Duillius, chaque navire portoit trois cents rameurs & six-vingts soldats. Personne n'ignore que cette flotte de nouvelle fabrique, conduite par des Pilotes sans art, & commandée par le Consul Duillius, vainquit celle des Carthaginois. Je ne sais quelle foi il faut ajouter à ce que rapporte Pline, sur le témoignage de l'Historien Pison, que les Romains dresserent en quarante-cinq jours une flotte de deux cents vingt voiles contre Hieron, Roi de Syracuse, qui s'étoit déclaré d'abord pour les Carthaginois, & qui se réconcilia peu après avec eux : car cela ne s'accommode nullement avec le récit que nous fait Polybe du démêlé qu'eut ce Prince avec les Romains. Cinq ans après la

Polyb. lib. 1.

Plin. lib. 16, *cap.* 39.

Polyb. lib. 1.

ciennes prétentions. Le droit des Carthaginois étoit le plus apparent, comme fondé sur une plus longue jouiſſance ; quoique les Romains la leur euſſent diſputée, & que plus de vingt ans auparavant le Conſul Lucius Scipion eût défait les habitants de Corſe & de Sardaigne dans leurs iſles, bien que défendus par une armée des Carthaginois. Peu après le dernier traité de paix, les Romains s'en mirent en poſſeſſion, & déclarerent la guerre aux Carthaginois, qui faiſoient mine de s'y vouloir oppoſer, ſans faire réflexion où les avoit réduit la derniere guerre. Ils furent donc forcés de ſouffrir l'entrepriſe des Romains, & de conſentir à une nouvelle clauſe touchant la ceſſion de la Sardaigne, qui fut ajoutée au dernier traité. Ces iſles firent quelques tentatives, dans les années ſuivantes, pour ſecouer le joug des Romains ; mais leurs efforts ne ſervirent qu'à fournir la matiere à quelques triomphes des Conſuls Romains.

CHAPITRE XXIII.

1. Pirateries des Illyriens réprimées. 2. Et en particulier celles des Istriens.

1. DIx ou douze ans après ce quatrieme traité entre Rome & Carthage, les Romains se trouverent engagés dans une nouvelle guerre contre les Illyriens, pour la conservation de leur commerce, & pour la protection de leurs Marchands. Ce peuple, qui habitoit la côte orientale du golfe Adriatique, & principalement les Istriens & les Liburniens, qui en faisoient la meilleure partie, étoient fort décriés pour leurs pirateries, plus de trente ans avant la premiere guerre Punique. Les Liburniens s'étoient signalés entr'eux par la légéreté de leurs vaisseaux, qui étoient les meilleurs voiliers de tous les vaisseaux de la mer. Ces brigandages ne s'exerçoient point à la dérobée par les Illyriens. Teuta, leur Reine, les y autorisoit, & leur avoit permis de piller indistinctement

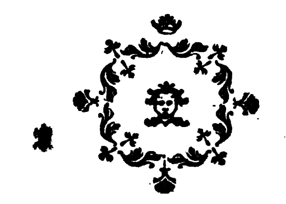
CHAPITRE XXIV.

1. Commerce & navigations des Romains & des Carthaginois, pendant & après la seconde guerre Punique.

1. J'AI dit ci-dessus qu'une des principales causes de la seconde guerre Punique, fut la possession de la Sardaigne. A quoi il faut ajouter le paiement d'une grosse somme que les Romains exigerent des Carthaginois, dans le désordre de leurs affaires. Annibal, qui s'étoit engagé par serment dès son enfance à être ennemi irréconciliable des Romains, passant l'Ebre, & assiégeant Sagunte, ville alliée des Romains, contre les clauses du traité qui avoit été passé avec Asdrubal, donna commencement à la seconde guerre Punique. Je sortirois de mon dessein, si j'entreprenois d'en faire le récit, après tant d'Auteurs anciens & modernes qui l'ont écrite. Je n'en dirai que ce qui a quelque rapport au Commerce & à la Navigation. Lorsque, pour faire diversion à

la sanglante guerre qu'Annibal entretenoit en Italie depuis si long-temps, & qu'il avoit portée jusques sous les murs de Rome, Scipion fut chargé de passer en Sicile, & delà en Afrique, il usa de telle diligence pour rétablir la flotte qu'il devoit mener en Sicile, qu'en moins de quarante-cinq jours, à compter du jour que les arbres avoient été coupés, il fit construire vingt galeres à cinq rangs, & trente à quatre rangs; les arma & les équipa, pour joindre à la flotte qui devoit passer de Sicile en Afrique; & il employa à cela du bois verd, faute d'autre. La victoire que Scipion remporta en Afrique sur Annibal, termina cette guerre, & força les Carthaginois à demander la paix. Ils l'obtinrent, mais à de fâcheuses conditions. Entre autres chefs du traité, il fut arrêté qu'à l'avenir ils ne pourroient avoir plus de dix galeres, que le surplus seroit livré aux Romains, & qu'ils leur restitueroient les vaisseaux qu'ils leur avoient pris pendant les treves. On régla même la grandeur des bateaux dont ils se serviroient à l'avenir pour la pêche, & pour les voitures qu'ils feroient dans les côtes voisines. Scipion fit brûler devant leurs yeux cinq cents

vaisseaux à rames de toutes grandeurs : ce qui ne les toucha pas moins que s'ils avoient vu brûler Carthage. Telle fut la fin de cette guerre, qui avoit duré dix-sept ans, après une paix de vingt-trois ans. Les Romains se trouverent alors sans contredit souverains de la mer, sur laquelle ils tinrent cette année cent galeres. Leur commerce devint florissant ; & l'abondance fut si grande à Rome, que les Marchands payoient les Nautonniers en bled, pour le prix de leurs voitures.



CHAPITRE XXV.

1. Affaires de la mer dans la guerre entre les Romains & Philippe, Roi de Macédoine. 2. Confédération de Philippe avec Annibal. 3. Philippe est contraint de brûler une partie de sa flotte ; son pays est attaqué par celles des Romains, d'Attalus, & des Rhodiens. 4. Pristes, sorte de vaisseaux. 5. Philippe vaincu par les Romains, est dépouillé de ses forces de mer.

1. CETTE paix entre les Romains & les Carthaginois, après la seconde guerre Punique, fut suivie de la guerre contre Philippe, Roi de Macédoine. Depuis long-temps la grandeur des Romains faisoit ombrage à ce Prince. Avant que d'entreprendre rien contre eux, il s'appliqua tout de bon à la marine, dans la guerre qu'il fit aux Etoliens. Il exerça

aux fonctions de la marine ses Macédoniens, que le voisinage de la mer y rendoit naturellement assez disposés. Ce fut peu après ce temps-là que les Romains commencerent à prendre part aux affaires de la Grece : & c'est ce qui obligea Philippe à redoubler ses soins pour la mer. Non pas qu'il osât opposer ses flottes à celles des Romains, pour les combattre ; mais cherchant seulement les moyens de transporter plus aisément ses soldats dans les lieux où il jugeoit à propos de les attaquer. Il crut les vaisseaux construits à la maniere des Illyriens, plus propres à cet usage. Dans le dessein où il étoit de passer en Italie, il fut le premier des Rois de Macédoine qui mit en mer cent brigantins.

2. La funeste bataille de Cannes, qui mit un si grand désordre dans les affaires des Romains, détermina Philippe à faire un traité de confédération avec Annibal, dont les principales conditions furent, que Philippe passeroit promptement en Italie avec deux cents voiles, comme il paroissoit être en pouvoir de le faire, qu'il en ravageroit les côtes orientales, & que les isles voisines de la Macédoine, qui pourroient être

être conquises, lui demeureroient pour son partage.

3. L'an de Rome 540 le Préteur Lævinus, commandant la flotte qui gardoit la côte de Brindes & de la Calabre, fit embarquer ses soldats sur ses galeres, & sur ses vaisseaux de charge, pour secourir les villes d'Oricum & d'Apollonie, situées sur les côtes, l'une d'Epire, & l'autre de Macédoine, assiégées par Philippe, qui se servoit à ces sieges de six-vingts brigantins à deux rangs. Lævinus le força dans son camp, & l'obligea de se retirer par terre en Macédoine, après avoir été contraint de brûler lui-même une partie de sa flotte. Dans cette même année les villes d'Eubée furent attaquées de trois puissantes flottes ; de celle des Romains ; de celle d'Attalus, Roi de Pergame, qui étoit de vingt-quatre galeres à cinq rangs ; & de celle des Rhodiens, qui étoit de vingt vaisseaux couverts. Douze ans après, Philippe se trouva engagé à un nouveau combat naval près de l'isle de Chio, contre ce même Attalus, & les Rhodiens, dont les flottes étoient de soixante-cinq galeres couvertes, sans celles de Byzance, & quelques autres

encore. Celle de Philippe étoit de cinquante-trois galeres couvertes, sans celles qui étoient découvertes, & cent cinquante, tant galiotes que pristes.

4. Ces pristes étoient de petits vaisseaux, tirant leur nom de la figure d'une espece de baleine qui étoit posée à la proue du vaisseau, ou pour lui servir d'enseigne, & le faire reconnoître, ou pour marquer sa légéreté & sa vîtesse, pareille à celle de cette sorte de baleine, qui étoit nommée priste, parce qu'elle avoit le bout du museau fait en forme de scie. Je rapporte ce détail, pour faire connoître quelle étoit alors la navigation de ces peuples : d'où il est aisé de juger qu'ils ne négligeoient pas d'employer ces commodités à l'usage du commerce.

5. L'an 556 de Rome, Philippe, Roi de Macédoine, ayant été vaincu par les Romains, sous la conduite du Consul Quintius Flamininus, il leur demanda la paix, & elle lui fut accordée. Une des conditions du traité fut, qu'il livreroit aux Romains toutes ses galeres couvertes, & ne se réserveroit que quelques brigantins, avec cette étonnante galere qui

étoit à ſeize rangs de rameurs, & qui étoit preſque inutile, pour ſa prodigieuſe grandeur ; & qui ſervit pourtant long-temps après à porter à Rome le Conſul Paul Emile, après qu'il eut vaincu Perſée, fils de Philippe.



CHAPITRE XXVI.

1. Antiochus entreprend la guèrre contre les Romains, à l'instigation des Etoliens & d'Annibal, & est défait aux Thermopyles. 2. Affaires de la mer dans cette guerre. Antiochus vaincu par terre & par mer, est dépouillé de ses forces maritimes, & d'une partie de son Etat.

1. L'EXEMPLE de Philippe devoit faire respecter les Romains par Antiochus, Roi de Syrie, qui fut surnommé le Grand, & qui enflé de ce titre, & de quelques succès, s'attira, à son grand dommage, les armes des Romains, & perdit l'empire de la mer, & une partie de son Etat. La grandeur des Romains, qui prenoit de jour en jour de nouveaux accroissements, lui donnoit de la jalousie; & il n'en donnoit pas moins de son côté aux Romains. Il fut enfin entiérement déterminé

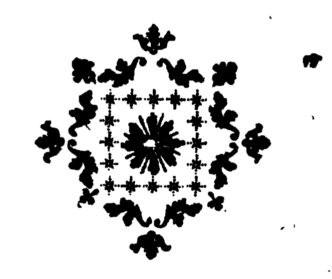
à leur faire la guerre, par l'inſtigation des Etoliens, & de Thoas leur Prince, qui s'étoit chargé de cette députation ; & bien plus encore par Annibal, fugitif de ſon pays, & portant en tous lieux ſa haine implacable contre les Romains. Le ſuccès ne répondit pas aux eſpérances qu'on avoit données à Antiochus. Sa défiance, ſon irréſolution, & ſon incapacité, l'empêcherent de tirer tout l'avantage qu'il eût pu des conſeils & du ſervice d'un auſſi grand homme qu'étoit Annibal. Il fut battu & défait aux Thermopyles par le Conſul Acilius Glabrio.

2. Dans la même année, qui fut l'an *563* de Rome, le Préteur Livius, chargé du commandement de la flotte des Romains, eut ordre de paſſer inceſſamment en Grece, avec trente navires bien équipés, & de les joindre à la flotte que lui devoit remettre le Conſul Attilius. La flotte d'Antiochus reçut cependant quelques échecs de celle des Romains, qui dès-lors n'étoient pas moins puiſſants ſur la mer que ſur la terre. Après que Livius eut ſuccédé à Attilius, dans le commandement de la flotte Romaine, il en compoſa une de 81

navires armés, & de plusieurs moindres, tant de ceux des Romains, que de ceux de leurs alliés. Antiochus lui opposa cent vaisseaux sous la conduite de Polyxénidas, Capitaine expérimenté. Ces vaisseaux étoient inférieurs en grandeur & en force à ceux des Romains, mais ils les surpassoient en légéreté : car jusqu'alors les Romains n'entendoient guere la marine. Cette légéreté servit à sauver une partie de la flotte d'Antiochus, après la bataille qu'il perdit contre les Romains sur la côte d'Ionie. Antiochus, pour réparer cette perte, envoya Annibal en Syrie, pour lui amener des vaisseaux de Sicile & de Phénicie. Pendant qu'il exécutoit cet ordre, les Rhodiens l'attaquerent à son retour ; & après lui avoir pris quelques vaisseaux, ils tâcherent de tomber sur le reste, & de s'en emparer, lorsqu'il quitteroit la côte de Pamphylie, sur laquelle ils l'avoient poussé. Mais Polyxénidas, Amiral d'Antiochus, ne tarda pas à le venger des Rhodiens. Il surprit devant l'isle de Samos leur flotte jointe à une partie de celle des Romains. A peine sept vaisseaux purent-ils échapper, & vingt furent pris & conduits à

Ephese. Emilius Regillus succéda à Livius dans le commandement de la mer, & opposa une flotte de 80 vaisseaux à celle d'Antiochus, qui étoit de près de cent galeres couvertes, sous le commandement d'Annibal & de Polyxénidas, & la défit sur la côte de l'Ionie, près de Myonnesus, faisant sentir à ce superbe Roi qu'il devoit désormais céder aux Romains la supériorité de ces mers, qu'il s'étoit attribuée jusqu'alors. Les Romains prirent treize de ces vaisseaux, & brûlerent le reste, ou le coulerent à fond. Mais la défaite de son armée de terre, près du mont Sipylus, par l'armée Romaine, conduite par Domitius, sous le commandement des deux Scipions; freres, acheva de lui ôter toute espérance de se rétablir sur la mer: car il ne put obtenir la paix, qu'à condition d'abandonner toute la partie de l'Asie qui est entre la mer & le mont Taurus, & de se contenter de la Syrie; qu'il livreroit aux Romains ses vaisseaux de guerre, & ne pourroit retenir que dix brigantins de moyenne grandeur, pour contenir ses sujets dans l'obéissance; & qu'il ne pourroit les envoyer au delà des deux promontoires de

Cilicie, qui feroient les bornes de fon Empire. En exécution de ce traité, le Conful Romain fit détruire cinquante galeres couvertes, qui faifoient la force de la flotte Royale. Et fon fils Antiochus Eupator s'étant voulu difpenfer de la rigueur de cette claufe, & augmenter fes forces de mer, le Sénat Romain envoya brûler les vaiffeaux furnuméraires.



CHAPITRE XXVII.

1. *Affaires de la mer ſous Pruſias, Roi de Bithynie.*

LA déroute d'Antiochus fit appréhender à Annibal que ce Prince, chez qui il s'étoit réfugié, ne fût obligé de le livrer aux Romains : il paſſa donc au ſervice de Pruſias, Roi de Bithynie, qui faiſoit alors la guerre à Eumene, Roi de Pergame, allié des Romains, & à qui cette alliance donnoit de grands avantages ſur Pruſias. Leurs flottes étoient prêtes à combattre. Celle de Pruſias ſe trouvant fort inférieure, Annibal, qui la commandoit, y ſuppléa par ſon adreſſe. Il fit ramaſſer un grand nombre de ſerpents ; il en remplit des bouteilles de terre, qu'il fit jeter dans les vaiſſeaux ennemis au fort du combat. Les ſoldats d'Eumene troublés par une attaque ſi extraordinaire & ſi imprévue, furent mis en déſordre, & prirent la fuite. Ce fut ce même

Prusias, qui s'étant joint aux Rhodiens, fit la guerre aux Byzantins, & les empêcha de lever les péages qu'ils avoient coutume d'exiger des vaisseaux qui navigeoient vers le Pont-Euxin.



CHAPITRE XXVIII.

1. Affaires de la mer, dans la guerre des Romains contre les Etoliens, 2. & contre les Istriens, 3. & contre Nabis, Tyran de Sparte.

LES Etoliens éprouverent à leur tour les armes Romaines. Ils se les attirerent par leur fierté, & par les sollicitations qu'ils firent faire à Antiochus par Thoas leur député, pour l'irriter contre les Romains, & l'engager à leur faire la guerre. Ce peuple ne se contentoit pas d'affecter la supériorité sur ses voisins, il exerçoit encore ses brigandages sur la mer : car leurs forces maritimes n'étoient pas méprisables ; & dès le temps qu'ils avoient fait alliance avec les Romains contre Philippe, Roi de Macédoine, ils s'étoient engagés volontiers à l'attaquer par mer. Ils faisoient paroître une si grande ardeur pour accroître leur domination & leurs richesses, qu'ils avoient donné de la terreur aux peuples qui leur

étoient voiſins, & de la haine à tous les autres. Leur audace les porta juſqu'à concevoir du mépris pour les Romains, à le rendre public, & même à le leur déclarer. Après quelques alliances entr'eux, aſſez mal entretenues, ils en vinrent enfin à une rupture ouverte. La guerre qu'Antiochus avoit entrepriſe contre les Romains ſur leurs preſſantes inſtances, lui ayant été funeſte, leur ruine ſuivit de près celle d'Antiochus. Le Conſul Fulvius prit la ville d'Ambracie, leur capitale, & les réduiſit à lui demander la paix, qu'ils obtinrent par l'entremiſe des Athéniens & des Rhodiens. Cette conquête entraîna celle de toutes les iſles qui ſe trouvent depuis la côte d'Epire juſqu'au cap de Malée.

2. Les Iſtriens, qui avoient pris part à la querelle des Etoliens, eurent part auſſi à leur déroute. Claudius Pulcher les ſubjugua : & par-là les Romains ſe rendirent maîtres de toute la partie occidentale de la mer Méditerranée, & ſe mirent en pouvoir d'y exercer un libre & riche commerce, lorſque les affaires de la guerre le leur permettoient.

3. Ils étendirent encore leur puiſſance ma-

ritime au delà du cap de Malée, en se mettant en possession des places que Nabis occupoit sur les côtes voisines de Sparte, dont il avoit envahi la souveraineté ; & de Gythium entr'autres, qui étoit le havre de Sparte. Ce Tyran exerçoit une violente piraterie sur les côtes du Péloponnese. Les Romains avoient d'anciens traités d'alliance avec les Lacédémoniens. Nabis les avoit renouvellés : mais les ayant depuis violés par beaucoup d'infractions, le Consul Romain fut obligé de mettre en mer contre lui une flotte de quarante vaisseaux, soutenue de dix-huit galeres couvertes de Rhodes, & de dix autres du Roi Eumene, jointes à trente de ses brigantins. Il le réduisit à faire un traité, par lequel il fut contraint de livrer sa flotte aux Romains, pour rendre aux villes voisines les vaisseaux qu'il leur avoit enlevés, & de ne se réserver que deux brigantins. Il ne laissa pas dans la suite de préparer une autre flotte, petite à la vérité, mais suffisante pour le maintenir dans les villes qu'il tenoit sur la côte, contre celle que les Achéens envoyoient pour lui opposer, sans attendre celle des Romains. Philo-

pœmen, grand Capitaine dans la guerre de terre, mais fort peu entendu dans les affaires de la mer, non plus que tous les Arcadiens ses compatriotes, peuple méditerranée, suivant son courage plus que sa raison, monta sur cette flotte, & se fit battre par Nabis: qui profitant de cet avantage, fit une treve avec les Romains. Mais avant qu'elle fût expirée, il fut tué par les Etoliens. Cet événement, les soins de Philopœmen, & l'abord d'une flotte Romaine de vingt-quatre grandes galeres à cinq rangs de rameurs au havre de Gythium, sous le commandement d'Attilius, firent rentrer Sparte dans l'alliance des Achéens.



CHAPITRE XXIX.

1. *Démêlé des Romains avec les Rhodiens.*

LORSQU'EN l'an de Rome 585 les Romains résolurent la guerre contre Persée, Roi de Macédoine; les Rhodiens, par une singuliere audace, s'étoient voulu constituer arbitres de cette guerre, & avoient fait remontrer avec hauteur aux Romains par leurs Ambassadeurs, dans le Sénat, & dans leur armée, devant le Consul Paul Emile, les incommodités que leur isle en souffroit depuis trois ans, leurs provisions ne venant plus à l'ordinaire, & les péages que la mer leur fournissoit étant arrêtés. Mais après la déroute de Persée, ils changerent bien de ton; & à Rhodes & à Rome, ils donnerent des marques publiques de leur repentir, & tâcherent de faire tomber sur quelques particuliers le reproche de la faute publique. Les Romains eurent de la peine à

recevoir leurs satisfactions : à la fin néanmoins ils renouvellerent avec eux l'ancienne société, mais après les avoir dépouillés de la Carie & de la Lycie.



CHAPITRE

CHAPITRE XXX.

1. Affaires de la mer dans la guerre des Romains contre Persée, Roi de Macédoine. 2. Affaires de la mer dans la guerre des Romains contre Gentius, Roi des Illyriens. 3. Le commerce & la navigation fort négligés alors par les Romains. 4. Forces de mer d'Attalus, Roi de Pergame.

1. DANS les préparatifs que fit Persée pour soutenir la guerre contre les Romains, ceux de la mer ne furent pas négligés : car après avoir inutilement sollicité les Rois de Pergame, de Syrie, & d'Egypte, & les peuples de la Grece, d'entrer dans ses intérêts, il envoya des députés à Carthage pour réveiller la haine de ce peuple contre les Romains. Les Carthaginois, après leur avoir donné une audience secrete, envoyerent de leur côté leurs

Ambassadeurs à Persée. Il avoit un grand nombre de vaisseaux ; & dans ce nombre, il s'en trouvoit quelques-uns d'une grandeur merveilleuse. Ses brigantins couroient le bon bord, & ses gens pilloient ou couloient à fond tous les navires qu'ils rencontroient.

Les Romains cependant se précautionnoient du côté de la mer. Le Préteur Licinius avoit auparavant préparé, par ordre du Sénat, cinquante galeres à cinq rangs, tirées de l'arcenal de Rome, & de ceux de Sicile, & les avoit fait conduire à Brindes. Après quoi le Préteur Lucretius, chargé du soin de la flotte, ayant joint aux vaisseaux des Romains ceux qui avoient été fournis par les alliés, il les avoit conduits à l'isle de Cephalonie, près de la côte d'Epire, & les avoit envoyés à l'isle d'Eubée, où se rendirent plusieurs autres vaisseaux des alliés. Mais le Préteur les leur renvoya, n'y ayant point de guerre maritime, où il pût les occuper. La conduite de cette guerre étant échue ensuite à Paul Emile, vaillant & sage Capitaine, il prit grand soin de faire reconnoître les forces maritimes de Persée. Cneius Octavius fut fait Général de la flotte

que les Romains lui opposerent. Cette flotte se trouvoit en mauvais état, par le peu de soin que l'on en avoit pris. La plupart des Matelots étoient morts ou absents; ceux qui restoient avoient été mal payés & mal entretenus : marque certaine du peu d'application que Rome avoit alors au trafic. On travailla avec ardeur à la rétablir. Ces préparatifs épouvanterent Persée, qui craignant pour la sûreté de ses côtes, prit toutes les précautions imaginables pour leur défense: mais tous ses soins furent inutiles. Son armée de terre ayant été défaite par le Consul dans la Macédoine, près de la ville de Pydna, il se réfugia dans l'isle de Samothrace, sous la protection des Dieux que l'on y sert; qui n'empêcherent pas le Préteur Octavius d'y aborder avec sa flotte, & de l'aller enlever de cette isle, après qu'il se fut rendu à lui, pour le livrer au Consul; qui l'emmena à Rome, le destinant à être le principal ornement de son triomphe, & y être traîné chargé de chaînes. Paul Emile étant de retour à Rome, remonta le Tibre dans un vaisseau royal de Persée, d'une prodigieuse grandeur, conduit par seize rangs de rameurs;

& orné des dépouilles de ce Prince. Ce vaisseau étoit sans doute le même dont Philippe, pere de Persée, s'étoit servi dans la guerre contre les Romains ; & qui, suivant le traité de paix, lui fut laissé par le Consul Flamininus. Plusieurs autres vaisseaux de ce Roi, d'énorme grandeur, furent menés à Rome, & retirés dans le Champ de Mars. D'où l'on peut juger combien ce Roi infortuné étoit puissant sur la mer.

2. Gentius, Roi des Illyriens, qui avoit suivi sa fortune, ne fut pas plus heureux que lui. Persée avoit recherché & obtenu son alliance, pour se fortifier contre les Romains. Il le sollicita principalement de grossir ses forces de mer, sachant que les Romains n'étoient guere alors en état de les soutenir. Gentius s'y prépara soigneusement, mais sans négliger son armée de terre. Il y avoit déjà long-temps que les vaisseaux des Illyriens désoloient par ses ordres, avec leurs brigantins, les côtes d'Italie qui leur étoient opposées. Dès l'an de Rome 585 le Préteur Duranius, qui étoit chargé du gouvernement de la Pouille, & du soin des affaires d'Istrie, s'en étoit plaint au Sénat, & avoit

remontré qu'ayant envoyé ses députés à Gentius, pour en demander raison, il leur avoit refusé son audience, & en avoit même arrêté quelques-uns, les traitant non comme députés, mais comme espions. S'étant outre cela ligué avec Persée, les Romains ne purent dissimuler tant d'offenses, ni différer plus long-temps à attaquer l'un & l'autre par mer & par terre. Anitius Préteur fut chargé de la guerre d'Illyrie, & il la termina en trente jours. Il la commença par attaquer la flotte Illyrienne, quoiqu'avec circonspection : car il en connoissoit la force. Il l'affoiblit seulement de quelques vaisseaux. Il fit ensuite sa descente dans l'Illyrie, & poussa le Roi avec tant de vigueur, qu'il le força de se rendre à sa discrétion, lui, son frere, sa femme, & ses enfants, avec les plus grands Seigneurs de son Etat, avant même que Persée eût été vaincu par Emile. On fut surpris à Rome de les y voir amener prisonniers, & d'apprendre les nouvelles de la fin de cette guerre avant que d'en avoir su le commencement. Le Sénat envoya des députés à Paul Emile & à Anitius, pour régler avec eux les affaires de l'Illyrie &

de la Macédoine, qui fut réduite en province: & les Préteurs Anitius & Octavius ramenerent en Italie leurs flottes victorieuses. Ces avantages furent suivis des triomphes qui leur étoient dûs. Les Historiens ont célébré avec affectation la magnificence du triomphe de Paul Emile, traînant par les rues de Rome le malheureux Persée, avec ses trois fils, tristes restes de la grandeur Macédonienne, qui avoit subjugué l'Orient. Et comme si un triomphe n'eût pas suffi pour rendre la misere de Persée assez publique, le triomphe naval du Préteur Octavius vint après celui du Consul; & ce triomphe fut suivi d'un donatif, que le Préteur fit aux gens de mer qui avoient servi sous lui. Le triomphe d'Anitius parut ensuite. On voyoit marcher devant le Roi Gentius, sa femme, son frere, ses enfants, & tous ces Seigneurs Illyriens qui avoient été pris avec lui; & la largesse du Préteur s'étendit sur les gens de mer, comme sur ceux de terre.

3. Mais ce qui fait en ceci principalement à notre sujet, c'est que deux cents vingt brigantins de la flotte de Gentius, qui avoient été pris par Anitius, furent donnés par les Romains

aux habitants de Corfou, d'Apollonie, & de Dyrrachium. Ce qui fait assez connoître que les Romains ne se mêloient guere alors des affaires de la mer, que par rapport à la guerre, & peu au commerce, puisqu'ils prenoient soin de fournir, même à ces peuples, les moyens d'entretenir & d'augmenter le leur. En effet, Polybe atteste que dès le temps de Philippe, Roi de Macédoine, jusqu'à un assez long temps après la défaite de Persée, les Romains avoient absolument négligé la côte de l'Illyrie.

Polyb. Excerpt. Legat. cap. 125.

4. Cependant les autres petits Rois d'Asie ne laissoient pas de se tenir armés sur la mer. Peu d'années avant la troisieme guerre Punique, Athenée, frere d'Attalus, Roi de Pergame, mena contre Ariarathe une flotte de quatre-vingts vaisseaux de combat. Cet armement étoit composé de cinq galeres des Rhodiens, de vingt des Cyzicéniens, & de vingt-sept d'Attalus. Le reste avoit été fourni par les alliés.



CHAPITRE XXXI.

1. Affaires de la mer dans la troisieme guerre Punique. 2. Prise & destruction de Carthage. 3. Puissance de Carthage avant sa destruction. 4. Rétablissement de Carthage.

1. DURANT la guerre que les Romains firent en Macédoine, les Carthaginois portant impatiemment le joug qu'ils leur avoient imposé, se préparerent secrétement à le secouer. Mais toutes leurs précautions n'empêcherent pas qu'on ne sût à Rome qu'ils amassoient une grande quantité de bois pour rétablir leur flotte, & qu'ils faisoient des préparatifs qui ne sembloient tendre qu'à la guerre : & la fierté de leur courage étoit si peu domtée, que lorsque les Romains, pour s'en éclaircir, envoyerent des députés à Carthage, sous prétexte de terminer les différents des

Carthaginois avec Massinissa, le peuple pensa les déchirer : & ils revinrent à Rome, convaincus par leurs propres yeux que l'on y dressoit une flotte, contre la disposition des traités. Rome pensa donc alors sérieusement à leur déclarer la guerre ; & ils la leur déclarerent l'an de Rome 605. Le Consul Marcius eut le commandement de l'armée navale, qui consistoit en cinquante galeres à cinq rangs, en cent flûtes, & en un grand nombre d'autres vaisseaux. L'autre Consul, Manilius, commanda l'armée de terre. Les Carthaginois se trouverent surpris par ce grand & prompt appareil. Les habitants d'Utique se soumirent aux Romains sans aucune réserve, & donnerent aux Carthaginois l'exemple de faire de même. Ils le firent donc, ne prévoyant pas l'extrême malheur qui devoit leur en arriver.

2. Les Romains commencerent à exécuter cette convention par l'incendie de leur flotte. Ils prirent d'eux ensuite un grand nombre d'ôtages ; & après les avoir réduits à cet état, ils leur déclarerent enfin que la résolution étoit prise de détruire leur ville, &

d'établir leur demeure dans le continent, à cinq lieues loin de la mer. La fureur les saisit, entendant cet ordre, & ils se résolurent à souffrir les dernieres extrêmités, plutôt que de subir une si cruelle condition. Il fallut donc les assiéger dans les formes, par mer & par terre. Lorsque Scipion leur eut ôté l'usage de leur port, ils en creuserent aussi-tôt un nouveau dans un autre quartier de la ville, d'où l'on vit incontinent sortir une flotte de six-vingts navires armés, qu'ils avoient bâtis dans l'espace de deux mois. Ils attaquerent hardiment celle des Romains, & en brûlerent une partie. Mais malgré tant d'efforts, Carthage fut enfin prise par Scipion, sept cents ans après sa fondation, l'an de Rome 608 : cette troisieme guerre Punique n'ayant pas duré cinq ans. Les Romains brûlerent les restes de cette nouvelle flotte des Carthaginois : preuve assurée du peu d'attachement qu'ils avoient alors à la mer. Dans le triomphe de Scipion, l'on vit paroître à Rome les dépouilles de cette superbe ville, amassées pendant tant d'années, par tant de travaux, & par tant de victoires.

3. Pour bien juger de la grandeur de cette victoire des Romains, il faut se souvenir de la puissance qui restoit encore à Carthage avant cette troisieme guerre, quoique déjà fort affoiblie par les deux précédentes. Elle avoit encore sept cents mille habitants; elle étoit maîtresse de trois cents villes dans l'Afrique, & d'une étendue de pays de plus de mille lieues. Son pouvoir ne parut jamais davantage, que dans les derniers efforts qu'elle fit contre les Romains, dans cette prodigieuse quantité d'armes, & dans cette grande flotte, qu'ils fabriquerent comme à la dérobée pendant le siege de leur ville, lorsqu'ils sembloient manquer de toutes choses.

4. Le temps néanmoins fit connoître aux Romains combien Carthage leur pouvoit être utile pour leur subsistance. Dans les temps séditieux des Gracques, le plus jeune étant Tribun du peuple, se fit députer pour y conduire une colonie de six mille habitants, & l'établir sur les ruines de l'ancienne ville, vingt-deux ans après sa destruction, l'an de Rome 631. Mais quelques prodiges ayant traversé cet établissement, il

fut enfin consommé par Auguste, qui suivant les desseins & les mémoires de Jules César, fit rebâtir Carthage, & la peupla de Romains & d'Africains, cent deux ans après sa ruine.



CHAPITRE XXXII.

Commencement du commerce des Romains en Afrique.

CE ne fut qu'après la destruction de Carthage, que Rome commença à avoir un commerce réglé avec l'Afrique : car il n'y en avoit aucun auparavant, comme l'assure Suetone en termes exprès dans la vie de Terence. Ce commerce consistoit principalement dans la vente des Esclaves, dont le nombre s'accrut fort par la ruine de Carthage, & par celle de Corinthe, qui arriva bientôt après : & ce trafic se faisoit principalement dans l'isle de Delos.



CHAPITRE XXXIII.

1. Commerce de Corinthe. 2. Corinthiens réformateurs de la construction des navires. 3. Heureuse situation de Corinthe pour le commerce. 4. Son orgueil cause de sa ruine.

1. LA ruine de Corinthe suivit de près celle de Carthage, & arriva dans la même année. Sa situation entre deux mers, à l'entrée du Péloponnese, & au milieu de la Grece, lui avoit attiré un si grand commerce, qu'elle passoit pour une des plus marchandes & des plus riches villes de la Grece. Les jeux Isthmiques, qui se célébroient à sa porte, contribuoient encore à l'ennoblir & à l'enrichir. Thucydide lui rend le témoignage d'avoir toujours été une ville de commerce, dès le temps même que les Grecs s'adonnoient beaucoup plus au trafic de terre qu'à celui de mer. Et lorsqu'ils s'appliquerent à la mer, Corinthe se

Thucyd. lib. 1.

trouva si heureusement placée, qu'elle ne tira pas de moindres avantages de ce commerce, qu'elle en avoit tiré auparavant de celui de terre.

2. Les Corinthiens réformerent la construction des navires; & on leur attribue la premiere invention des galeres à trois rangs de rameurs. Quelques-uns même prétendent que la fabrique du navire Argo, qui étoit un vaisseau long, leur est due: mais elle vient de plus loin, & doit être rapportée aux Phéniciens. Eusebe s'est lourdement abusé, quand au lieu de dire que la premiere galere à trois rangs avoit été faite à Corinthe, il a dit que la premiere galere à trois rangs avoit navigé d'Athenes à Corinthe. L'Histoire rend témoignage que la premiere guerre navale dont les Grecs aient eu l'expérience, a été entre les Corinthiens & les habitants de Corfou. Ce fut longtemps après ce temps-là que les Ioniens prévalurent sur la mer, dans la guerre navale qu'ils soutinrent vigoureusement contre Cyrus. Ce ne fut que sur l'instruction des Corinthiens touchant la fabrique des vaisseaux, que les Samiens mirent en mer ces puissantes flottes

Euseb. Chron. lib. 2.

dont l'Hiſtoire fait mention : avant que les Corinthiens euſſent inventé la fabrique des galeres à trois rangs, on ne connoiſſoit preſque d'autres navires que ceux qu'on appelloit longs, & qui étoient menés par cinquante rameurs rangés ſur une même ligne. Quelques Grecs inſulaires ſe pourvurent de galeres à trois rangs, vers le temps de Darius. Et lorſque Xerxès ſon fils vint en Grece, Themiſtocle eut beaucoup de peine à perſuader aux Athéniens de préparer une flotte capable de lui réſiſter : & les vaiſſeaux de cette flotte n'étoient pas entiérement couverts. Les Grecs reconnurent par l'événement l'utilité de ce conſeil : & ceux qui le pratiquerent depuis, devinrent ſupérieurs aux autres par leur force & par leurs richeſſes.

3. La ville de Corinthe, qui pour le commerce de terre, ſe trouvoit par ſa ſituation être un entrepôt ſi néceſſaire à la Grece, (dont elle tiroit de grands péages) qu'elle fut appellée par Philippe la chaîne de la Grece, étoit, comme j'ai dit, encore mieux ſituée pour le commerce de la mer. Elle avoit deux ports ſur les deux mers voiſines. L'un étoit le

port

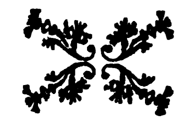
port de Cenchrées, sur la mer Egée, qui lui ouvroit le commerce de toute la partie orientale de la mer Méditerranée : & l'autre étoit le port de Lequée sur la mer Ionienne, du côté de l'occident. Il faut voir ce que l'Orateur Aristide a écrit avec profusion à l'honneur de cette ville. La communication de ces deux ports, si voisins l'un de l'autre, épargnoit aux Corinthiens une longue navigation autour du Péloponnese, & le périlleux passage autour du cap de Malée. Enfin Corinthe étoit regardée comme le marché commun, & comme la foire, non seulement de toute la Grece, mais même de l'Europe & de l'Asie. Il ne faut point de meilleure preuve de son grand trafic, que l'invention des poids & des mesures, qui lui est attribuée ; & toutes sortes de Beaux Arts, qui y fleurissoient ; & les excellents Ouvriers, & les ouvrages exquis, qui se trouvoient à Corinthe.

Aristid. Orat. Isthmic. in Neptun.

4. Mais à mesure que son commerce l'enrichit, ses richesses l'enorgueillirent. Elle eut l'audace de violer le droit des gens avec les Romains, & de traiter indignement leurs députés. Rome fut sensible à cet affront. Mum-

mius, qui avoit été Conſul l'an de Rome 607, fut chargé l'année ſuivante du ſoin de la vengeance ; & il en prit une fort ſanglante : car après avoir défait leur armée ſous leurs murailles, cette belle ville fut pillée, brûlée, & détruite de fond en comble. Rome s'embellit des dépouilles de Corinthe, dont la ruine entraîna l'abaiſſement du reſte de la Grece. Mummius fut le premier des Romains qui triompha des Grecs, ſelon le témoignage d'Appien : car il ne faut pas confondre la Macédoine avec le reſte de la Grece. Corinthe demeura dans cette déſolation juſqu'en l'année de Rome 710, qu'elle fut rétablie par Jules Céſar, & devint une colonie Romaine.

Appian. Libyc.



CHAPITRE XXXIV.

1. Commerce de l'isle de Delos.

1. L'Isle de Delos étoit comme le centre de la mer Egée ; & lorsque les flottes ennemies s'y rencontroient, le respect de ce lieu, qui leur étoit sacré, suspendoit les hostilités, & elles y demeuroient tranquilles. Par-là cette ville devint un lieu d'un si grand & riche trafic, & principalement d'Esclaves, que vers le temps de Persée, au rapport de Strabon, il y en entroit & en sortoit dix mille dans un jour. Elle profita de la ruine de Corinthe ; car ses Marchands s'y transportèrent, invités par l'immunité de son temple, & par sa situation commode pour les navigations qui se faisoient d'Europe en Asie, & d'Asie en Europe. Mais aucune nation ne la fréquenta plus que les Romains : & avant même que les Macédoniens se fussent attiré les armes Romaines, l'abord des Marchands n'étoit si grand à proportion en aucun autre lieu. Après le réta-

Strab. lib. 14.

bliſſement de Corinthe, les Athéniens, qui poſſédoient Delos, prirent grand ſoin d'y entretenir le commerce. Mais les guerres de Mithridate le lui firent perdre, & elle demeura preſque déſerte dans les années ſuivantes.



CHAPITRE XXXV.

1. Affaires de la mer, après la ruine de Carthage & de Corinthe : 2. & particuliérement pendant la guerre des Romains contre Mithridate.

1. LA ruine de Carthage & de Corinthe fit changer de face aux affaires de la mer. Utique devint la capitale d'Afrique, mais avec peu de pouvoir sur la terre, & moins encore sur la mer, dont les Romains se trouvoient les maîtres. Mais comme la guerre les occupoit principalement, le soin du commerce fut fort négligé. Dans cette disposition, les Pirates coururent les mers impunément, & les rendirent presque impraticables aux Marchands. Qui auroit cru qu'un peuple aussi méprisable que les habitants des isles Baléares, eût osé attaquer & piller avec de foibles vaisseaux, & presque informes, ceux qui se pré-

sentoient devant eux, & soutenir le choc de la flotte du Consul Metellus ? Ils furent néanmoins repoussés ; & ils auroient appris à se contenir dans leurs rochers, si l'exemple des Pirates de Cilicie ne les avoit rappellés à leurs premieres voleries. Les Romains ne vinrent pas si aisément à bout de ces derniers. Le Préteur Antonius, surnommé l'Orateur, les poursuivit jusques dans leurs retraites. Son fils, qui fut pere de Marc Antoine le Triumvir, étant chargé dans sa préture du commandement de toutes les côtes maritimes, attaqua l'isle de Cretes, qui étoit un autre nid de Pirates. La liaison qu'elle avoit entretenue avec Mithridate, fut le prétexte de cette entreprise. Les Romains étoient alors engagés dans une dangereuse guerre contre ce Roi, qui étoit puissant sur la mer, & qui, pour l'être encore davantage, s'étoit ménagé le secours des Corsaires ; mais qui l'étoit beaucoup plus sur la terre. Comme il s'étoit attiré presque toute leur application, & qu'il occupoit leurs principales forces, le nombre des Corsaires, dont l'audace n'étoit point réprimée, s'accrut excessivement. La trop grande confiance avec laquelle

Antonius attaqua les navires de Crete, ruina son entreprise. Il perdit contr'eux beaucoup d'hommes & de vaisseaux ; & leur victoire les ayant rendu insolents, ils le traiterent avec mépris. Cet affront lui fut si sensible, qu'il mourut de douleur en Crete. Mais Q. Metellus Proconsul répara cette perte, & effaça la honte de cette défaite, subjuguant toute l'isle, donnant des loix à ce peuple, qui jusqu'alors avoit été libre sous celles de Minos. Et cette glorieuse conquête lui mérita le triomphe, & le surnom de Crétique ; comme la défaite des Isauriens avoit mérité le même honneur, & le surnom d'Isaurique à P. Servilius Proconsul. Les Pirates de cette province, de la Cilicie, de la Pamphylie, & de la Lycie, qui en étoient proches, étendoient leurs courses jusqu'aux environs de la Grece, & de Crete, & jusqu'en Afrique, & ruinoient le commerce. Ils espérerent repousser avec leurs brigantins le choc de la flotte Romaine. Le combat fut sanglant : ils furent défaits, & poursuivis jusqu'en terre ; & les places qu'ils avoient fortifiées sur la côte pour leur sûreté, furent détruites.

2. Cependant la guerre que les Romains faisoient à Mithridate, ne contribuoit pas seulement au soulévement des Pirates, par la diversion qu'elle faisoit des forces Romaines ; mais encore par les sollicitations & les secours de ce Prince. D'ailleurs les victoires des Romains, en les rendant formidables, les avoient rendu si odieux à toute l'Asie, à l'Egypte, à la Grece, & à la plupart des isles voisines, que le nom & les ordres de Mithridate étoient respectés comme ceux d'un libérateur. Ses flottes, sous le commandement d'Archelaüs, dominoient sur la mer, & se faisoient voir près des côtes d'Italie. Mais les Rhodiens, gens puissants dans la marine, garderent leur foi aux Romains. Leur isle servit de retraite à ceux qui purent échapper de la cruelle boucherie que ce Prince sanguinaire fit exercer contr'eux. Il attaqua les Rhodiens avec une flotte fort supérieure en nombre de vaisseaux, mais dont tous les efforts furent rendus inutiles par l'adresse des Rhodiens. Il étoit cependant maître de la mer, ou par ses flottes, ou par les Corsaires, qui obéissoient à ses ordres. Après que Sylla, qui lui avoit été opposé par les Romains,

eut pris Athenes, il envoya Lucullus en Afrique & en Egypte, pour lui ramasser une flotte dont il pût se servir contre de si puissants ennemis. Le Roi Ptolemée n'eut pas le courage de se déclarer pour les Romains. Mais nonobstant son refus, & la perte d'un grand nombre de vaisseaux, que les Pirates lui enleverent, & quoiqu'il n'eût voulu employer aucun navire de Corsaire, il ne laissa pas de composer une forte escadre, qu'il grossit des vaisseaux des Rhodiens. Ce fut alors que Mithridate s'étant enfermé dans Pitane, ville de la Troade, & se voyant assiégé par Fimbria du côté de la terre, il appella toutes ses escadres à son secours, pour échapper par mer. Fimbria en donna avis à Lucullus, & l'exhorta de le prévenir, en lui fermant par sa flotte le chemin de la mer, pour prendre & avoir en leur pouvoir ce dangereux ennemi du nom Romain. Lucullus ne voulut entrer dans aucune association avec un aussi méchant homme que Fimbria. Il se contenta de deux victoires qu'il remporta sur la flotte de Mithridate, près des côtes de la Troade. Il ne fut pas moins heureux contre les troupes des Mityléneens, qui s'étoient

déclarés pour le Roi. Contre un si redoutable ennemi, on joignit aux efforts de la guerre l'adresse des négociations. Archelaüs, Amiral de Mithridate, par les inductions de Sylla, & par les secretes sollicitations de Lucullus & de Muræna, livra une partie de sa flotte aux Romains, & engagea Mithridate à y consentir; & enfin il quitta son service, & passa à celui de ses ennemis. De deux cents navires bien fournis, qu'avoit Mithridate sur les côtes de la Troade, on en livra soixante & dix à Sylla. Peu d'années après la mort de Sylla, Lucullus & Cotta étant Consuls, ce dernier fut envoyé avec une flotte dans la Propontide, pour défendre la Bithynie contre les entreprises de Mithridate; pendant que Lucullus étoit chargé du soin principal de toute cette guerre. Cotta le voyant arrêté dans l'Asie par divers obstacles, voulut le prévenir, & effleurer du moins la gloire de vaincre Mithridate: mais il fut battu par mer & par terre. Il perdit soixante navires, & se vit incontinent assiégé dans Chalcedoine. Lucullus s'étant avancé pour le secourir, Mithridate leva le siege, pour l'aller mettre devant Cyzique, ville de Mysie, située

sur les bords de la Propontide, qui avoit été affoiblie par la défaite de Cotta, où elle avoit perdu dix vaisseaux, & une partie de ses troupes. Mais il se vit bientôt assiégé lui-même dans son camp par Lucullus, & contraint par la faim de lever encore ce siege. Il prit le chemin de la mer, comme le plus sûr : mais voulant passer à Byzance, une violente tempête lui fit perdre plus de soixante vaisseaux armés, & l'auroit fait périr lui-même, sans le secours d'un Corsaire, qui le reçut dans son brigantin, & le porta sûrement dans son royaume. Lucullus de son côté poursuivant les restes de l'armée de Mithridate, commandée par ses Généraux, coula à fond trente-deux vaisseaux de guerre, & plusieurs vaisseaux de charge, sur les côtes de la Troade, & sur celles de l'isle de Lemnos. Le Sénat Romain crut devoir seconder tant d'heureux succès, & ordonna trois mille talents à Lucullus, pour réparer & augmenter sa flotte. Il n'accepta point cette offre, & répondit qu'avec le secours des vaisseaux des alliés du Peuple Romain, il croyoit pouvoir se rendre maître de la mer, & en chasser Mithridate : & il exécuta en effet ce

qu'il avoit promis. Il en fit voir des marques bien éclatantes à Rome, lorſqu'il triompha de Mithridate, & que dans ſon triomphe il fit paroître entre autres dépouilles cent & dix galeres armées d'éperons.



CHAPITRE XXXVI.

1. Affaires de la mer pendant la guerre des Romains contre les Pirates.

1. TANT que les Romains eurent en tête un si puissant ennemi, les Pirates se multiplierent à l'infini. Les Carthaginois & les Corinthiens, après la destruction de leurs villes, n'ayant plus de retraite, ni de moyens de subsister, les chercherent uniquement dans la mer; & firent leur capital de la piraterie; d'autant plus que Mithridate les y encourageoit. Ceux d'entre eux qui osoient s'en mêler auparavant, ne la faisoient que dans la belle saison : mais la nécessité les contraignit alors de la continuer dans tous les temps de l'année, & ils le faisoient sans crainte & sans péril. Quelques gens de qualité, quoique riches, se servirent de cette occasion pour le devenir davantage. Il n'est pas croyable à quelle puissance cette dangereuse société s'éleva, & avec quelle audace elle l'exerça. Le commerce fut

interrompu. Rome fut privée des provisions ordinaires & nécessaires que la mer lui fournissoit, & que ses convois réglés lui apportoient : ses citoyens, & même ses Magistrats, qui se servoient de la commodité de la mer, étoient enlevés. Ils infesterent les côtes de l'Italie : & comme s'ils eussent voulu assiéger & affamer Rome, leurs voiles parurent à l'embouchure du Tibre. Les temples & les villes même voisines de la mer étoient saccagées, & ils destinerent plus de quatre cents de ces villes pour leur servir de retraite : les autres étoient forcées de se racheter à beaux deniers comptants. Ces scélérats, quoique dispersés par toute la mer Méditerranée, formerent néanmoins entre eux une espece de République. Ils élurent des chefs aguerris. Ils avoient plus de mille vaisseaux de toutes grandeurs, dont ils formerent des flottes réglées. Ils avoient leurs ports, leurs phares, leurs arsenaux, & leurs magasins. Mais la Cilicie étoit comme leur citadelle, & c'étoit de là qu'ils fournissoient les secours nécessaires à leurs diverses escadres, & à leurs associés. Un mal si pressant, qui portoit la famine dans Rome, demandoit

un prompt & extraordinaire remede. On ne crut pas le pouvoir attendre avec plus de confiance, que de la valeur & de la conduite de Pompée. On lui donna le commandement de toute la mer Méditerranée, depuis le détroit de Cadix jusqu'au bosphore de Thrace, & des côtes qui l'environnent, jusqu'à l'étendue de cinquante milles dans les terres ; & on lui fournit tout l'argent, les munitions, & les troupes nécessaires pour mettre en mer cinq cents vaisseaux, tant des flottes Romaines, que de celles de leurs alliés, & principalement des Rhodiens. Une si formidable puissance, confiée à un seul homme dans une République libre, ne manqua pas de produire beaucoup de jalousie & de contradiction : quoique deux ans auparavant on eût vu sans murmure un pareil commandement attribué à Antonius : mais la différence des personnes faisoit la différence des sentiments. Pompée surpassa les espérances qu'on avoit conçues de lui. En moins de trois mois il purgea la mer, par lui ou par ses Lieutenants, de ces ennemis du genre humain. Il défit leur flotte sur les côtes de Cilicie, & il les poursuivit jusques dans les forteresses

qu'ils s'étoient préparées dans les rochers du mont Taurus. La plupart d'eux se rendirent à sa discrétion. Il leur prit plus de cent galeres armées, & une infinité d'autres vaisseaux, & n'en perdit pas un. Les Corsaires même de Crete, dont la poursuite avoit été recommandée à Metellus, aimerent mieux se rendre à Pompée, dont ils entendoient vanter la modération, que de souffrir plus long-temps la cruauté de Metellus. Pompée voulant couper le mal par la racine, & ôter aux Pirates l'occasion de retourner à leurs brigandages accoutumés, leur interdit l'usage de la mer. Il leur donna des demeures fixes dans le continent, & des terres à cultiver. Pompeiopolis, ville de Cilicie, où il en établit une partie, tira delà son nom. Ce peuple farouche après avoir été soumis par la valeur des Romains, le fut encore davantage par leur indulgence ; & aucune autre nation ne leur fut plus fidelle & plus affectionnée dans la suite.

CHAPITRE XXXVII.

1. Affaires de la mer pendant la guerre des Romains contre les peuples de Vannes, 2. & pendant les premieres guerres des Romains contre l'Angleterre.

1. APRÈS la défaite des Pirates, la mer Méditerranée étant libre, le commerce put se rétablir entre les peuples qui habitoient sur ses côtes : mais les Romains furent ceux qui en profiterent le moins. Ils cherchoient bien plus à s'agrandir par la guerre, que par les richesses qu'apporte le commerce. Et quand ils auroient voulu s'accroître par cette voie, les guerres civiles qui survinrent, & qui apporterent un si grand changement dans leur Etat, auroient traversé ce dessein. Outre que les anciens Auteurs, appliqués principalement à conserver la mémoire des grands événements, ont fort né-

gligé cette partie de l'Hiſtoire. Depuis la guerre des Pirates, qui fut terminée l'an de Rome 687, juſqu'à la guerre que Céſar fit dans les Gaules, l'Hiſtoire ne nous en apprend rien. Lorſque Céſar domta les Belges, ceux de Vannes, que Strabon mit au nombre des Belges, furent obligés, comme les autres, de lui donner des ôtages. Les peuples de la Grande-Bretagne s'étoient fort intéreſſés à cette guerre des Belges, à cauſe de leur voiſinage, & du trafic qu'ils faiſoient enſemble. Ceux de Vannes particuliérement avoient avec eux un grand commerce : & comme ils prévoyoient que Céſar ne tarderoit pas à attaquer les Anglois ; pour les en détourner, ils concerterent de lui faire des affaires dans les Gaules. Ils arrêterent donc les Chevaliers Romains qui commandoient les troupes qu'on avoit envoyées chez eux. Ce peuple étoit le plus puiſſant de ces quartiers, & par la quantité, & par la force des vaiſſeaux qu'ils entretenoient, principalement pour leur trafic d'Angleterre ; par l'habileté & l'expérience de leurs gens de mer ; par tous les ports de cette côte, qui, bien qu'en petit nombre,

étoient tous en leur pouvoir ; & par les tributs qu'ils tiroient de tous ceux qui navigeoient dans cette mer. César averti de ce soulévement, donna ordre qu'on bâtît des galeres dans la Loire, & dans les rivieres qui y tombent ; & il les fit faire propres pour cette mer, fort différentes de celles dont les Romains avoient coutume de se servir dans la mer Méditerranée. Ils les firent semblables aux vaisseaux de Vannes, qui étoient plus larges & plus plats de fond, & plus hauts de proue & de pouppe, plus solides de matiere, portant des voiles de cuir, pour mieux résister à la force du vent, & des ancres attachées à des chaînes de fer, & calfeutrées d'algue, pour contenir les planches, & les empêcher de se déjeter par la sécheresse. Les Anglois leurs alliés envoyerent des vaisseaux à leur secours, & ils se trouverent en état d'opposer à César une flotte de deux cents vingt voiles, bien munis de toutes sortes de provisions de guerre & de bouche. César avoit donné ordre qu'on assemblât tout ce qu'on pourroit trouver de Pilotes experts, & il avoit fait lever & dresser un grand nombre de

rameurs dans la province. Il fit venir des navires des côtes de Xaintonge & de Poitou, & des côtes méridionales des Gaules, qui n'avoient point pris de part à ce soulévement, & même de la mer Méditerranée. Mais tout cet appareil de César parut méprisable à ses ennemis, en comparaison de la force & de la grandeur de leurs vaisseaux ; & il auroit été de peu d'effet, sans les faux tranchantes dont les Romains s'aviserent de se servir pour couper les cordes qui soutenoient leurs antennes & leurs voiles. Par-là leurs vaisseaux demeurerent inutiles, & furent envahis par les Romains. Ce combat mit fin à cette guerre : car comme ceux de Vannes avoient réuni en ce lieu toutes leurs forces, ayant perdu une bonne partie de leur flotte dans le combat, le reste ayant été brûlé, & ce qu'ils avoient de meilleurs hommes ayant été tués, il ne leur resta aucune ressource.

2. Cet obstacle, qui empêchoit César de passer en Angleterre, étant levé, il s'y prépara sans différer. Il s'y crut obligé par les secours que cette isle avoit fournis aux Gaulois contre lui dans toutes les guerres précé-

dentes ; outre que la gloire d'avoir été le premier des Romains qui eût osé tenter cette mer occidentale avec une flotte, & d'avoir abordé une contrée jusqu'alors inconnue, l'invitoit assez à cette entreprise. Car tant s'en faut que les Romains connussent alors l'Angleterre, qu'à peine étoit-elle connue des Gaulois. Ils n'en connoissoient que les côtes qui leur étoient opposées, & ils ne les connoissoient que sur le rapport de leurs Marchands, qui y passoient de temps en temps pour l'entretien de leur commerce. Ce fut à eux que César s'adressa pour s'instruire de l'état de l'isle ; & il n'en tira pas un grand éclaircissement : & ce fut par eux que les Anglois furent incontinent avertis des desseins & des préparatifs de César. Ils surent qu'il avoit ramassé de toutes les côtes voisines tout ce qui s'y étoit trouvé de vaisseaux, & qu'il y avoit joint la flotte qu'il avoit employée l'été précédent contre ceux de Vannes. Il composa une flotte de quatre-vingts vaisseaux de charge, sur lesquels il mit deux légions, & ses Officiers sur ce qu'il avoit de galeres ; & il destina dixhuit autres vaisseaux de charge pour trans-

porter sa cavalerie. César, qui a laissé dans ses Commentaires un récit exact de cette expédition, remarque que la figure & l'usage des galeres parurent nouveaux à ces Barbares. Les tempêtes qui survinrent mirent la flotte de César en grand désordre, & l'empêcherent de tirer tout l'avantage qu'il auroit pu se promettre de sa victoire.

Mais étant mieux informé par cette premiere tentative de l'état des choses, il se résolut à un second voyage, & à un plus grand effort. Il avoit fait préparer six cents vaisseaux allants à voiles & à rames : il les avoit fait faire plus plats & plus légers qu'à l'ordinaire, pour la facilité de la charge & de la décharge, & pour les pouvoir mettre plus commodément à sec : & il avoit fait venir d'Espagne tout ce qui étoit nécessaire pour les agrêts. Il avoit de plus vingt-huit galeres ; & joignant à cela plusieurs navires de charge, & un bon nombre des vaisseaux que quelques particuliers avoient fait construire pour leur usage, il s'embarqua avec cinq légions & deux mille chevaux, & aborda en Angleterre avec plus de huit cents voiles : sans y comprendre soi-

xante navires que Labienus, l'un de ses Lieutenants, avoit fait bâtir pour les lui envoyer, & que le vent contraire empêcha d'aborder. Quelques-uns font monter cette armée navale à mille vaisseaux. Les orages qui survinrent endommagerent encore la flotte de César. Mais nonobstant ces inconvénients, il ne laissa pas de mettre ce peuple sauvage à la raison, & de les assujettir à payer les impôts & les tributs au Peuple Romain.



CHAPITRE XXXVIII.

1. Commerce d'Angleterre au temps de César. 2. Cassitérides, & le commerce qui s'y faisoit de plomb & d'étain. 3. Trafic d'Irlande & de Cornouailles. 4. Marchandises que fournissoit l'Angleterre. 5. Cuivre, étain & plomb d'Angleterre. 6. Chiens d'Angleterre. 7. Marchandises que l'on portoit en Angleterre. 8. Bateaux d'Angleterre, construits de bois pliant, & couverts de cuir. 9. Les guerres civiles des Romains leur font négliger l'Angleterre.

1. CES expéditions de César, & celles que les Romains avoient faites auparavant en Espagne, avancerent fort le commerce dans ces parties occidentales de l'Europe. Les Belges craignant que le luxe ne leur amollît le cou-

rage, ne donnoient pas volontiers entrée dans leur pays aux étrangers, pour y débiter leurs marchandises ; & entre eux, les Nerviens la leur défendoient entiérement. L'abord des côtes d'Angleterre n'étoit pas interdit de la même sorte aux Marchands étrangers. Ceux des Belges qui s'adonnoient au trafic, visitoient souvent les côtes d'Angleterre qui leur étoient les plus proches. Les Gaulois y entretenoient une étroite correspondance, & principalement les peuples de Vannes, comme je l'ai fait voir.

2. Les Espagnols & les Phéniciens, qui avoient de grands établissements en Espagne, faisoient de fréquentes courses dans la partie occidentale d'Anglèterre, & dans les autres isles Britanniques, que l'antiquité a toutes comprises sous le nom général de Cassitérides. Le commerce qu'ils y exerçoient étoit si lucratif, par le plomb & l'étain qu'ils en tiroient, qu'ils crurent en devoir faire un grand secret. Strabon rapporte qu'un Pilote Phénicien se voyant suivi dans ce voyage par un vaisseau des Romains, il aima mieux aller briser le sien dans des rochers, pour y faire périr après

Strab. lib. 3.

lui celui qui le suivoit, que de lui donner connoissance du droit chemin ; & que lui s'étant sauvé par son adresse, il fut dédommagé de sa perte par ceux de sa nation. Mais l'avidité des Romains ne céda point à celle des Phéniciens, & ils parvinrent enfin à découvrir cette route. Strabon ajoute que Publius Crassus fit ce voyage, & le rendit public. On pourroit croire qu'il entend parler de Crassus le pere, qui fut tué dans la guerre contre les Parthes ; car étant Proconsul, il fit la guerre contre les Portugais, & triompha de l'Espagne ; & il put être informé par les Phéniciens & les Carthaginois de Cadix du trafic des Cassitérides. Mais je vois plus d'apparence d'attribuer ce voyage au jeune Crassus, que les Parthes mirent à mort avec son pere. Car lorsqu'il étoit Lieutenant de César dans la guerre des Gaules, ce fut lui qui soumit les peuples de Vannes, & de toutes les côtes voisines, situées au couchant & au nord. Et dans le séjour qu'il fit parmi eux pendant son quartier d'hiver, il ne put ignorer le trafic qu'ils faisoient en Angleterre, & dans les autres isles Cassitérides. Un jeune homme courageux &

entreprenant comme lui put bien concevoir le dessein de visiter lui-même ces isles, pour s'assurer de la vérité des rapports qu'on lui en faisoit ; ou peut-être César lui en donna-t-il l'ordre, pour connoître par lui la partie occidentale d'Angleterre, comme il en donna un pareil à Volusenus, pour visiter les côtes du levant & du midi.

3. Comme Crassus étoit plus proche de l'Irlande que les autres Lieutenants de César, il apprit sans doute que cette isle avoit de bons ports, & que l'abord des Marchands y étoit grand. Du temps de Strabon, les vaisseaux qui alloient des Gaules vers le Septentrion ne passoient point l'Irlande : car on étoit persuadé que tout ce qui étoit au delà, vers le Septentrion, étoit inhabitable, par l'extrême rigueur du froid. Les ports de cette isle devinrent dans la suite plus connus & plus fréquentés que ceux d'Angleterre. C'est Tacite qui nous l'apprend ; & nous savons d'ailleurs par le témoignage de Diodore, que le commerce avoit rendu les habitants de Cornouailles beaucoup plus humains & moins farouches que le reste de la nation. Mais pour les par-

Tacit. vit. Agric. cap. 24. Diodor. lib. 4.

ties méditerranées & septentrionales d'Angleterre, & les isles voisines, habitées par les naturels du pays, il est probable que l'abord des étrangers ne leur avoit point fait perdre leur grossiéreté naturelle. Quant à ce que dit Solin, que les habitants des Cassitérides refusoient la monnoie dans leur commerce, & trafiquoient par l'échange des marchandises, il ne faut pas attribuer cela à leur barbarie, mais à la commodité du trafic; puisque les Anglois que César a connus, usoient de monnoie de cuivre, & de pieces de fer, & payoient aux Romains en monnoie les impôts & les autres droits auxquels on les avoit assujettis.

Solin. c. 22.

4. Strabon nous apprend que les marchandises que fournissoit l'Angleterre, étoient des bleds, du bétail, de l'or, de l'argent, du fer, des peaux, des cuirs, & des chiens de chasse: & en parlant des isles Cassitérides, qu'il faut considérer comme faisant une partie de l'Angleterre, il ajoute l'étain & le plomb. Tacite & d'autres anciens Auteurs y joignent encore les perles. César ne parle ni de l'or, ni de l'argent, ni des perles. Ce qui montre que ces métaux d'Angleterre ne furent connus des

Strab. lib. 4.

Strab. lib. 3.

Tacit. vit. Agric. c. 12.

Romains qu'après César. Cela paroît encore par les lettres de Ciceron, où il dit qu'il ne se trouvoit ni or ni argent en Angleterre ; & il le dit sur les avis qu'il en recevoit d'Angleterre même par les lettres de Quintus son frere, & par celles de César. On voit par-là que les Romains s'informerent dès les premiers abords des richesses de cette isle : mais il est bien croyable que les habitants les leur cacherent, de peur de les affriander à cette conquête, & les attirer chez eux. Et d'ailleurs, comme l'or & l'argent ne se trouvoient que dans les parties occidentales & septentrionales de leurs isles, où César ne pénétra point, il n'en put avoir qu'une connoissance fort incertaine. Mais les Romains ne tarderent pas à s'en instruire, comme il paroît par le témoignage de Strabon, qui vécut sous Auguste & sous Tibere.

Cicer. Epist. Fam. lib. 7 ad Trebat. Epist. ad Attic. lib. 4, Epist. 17, & 116.

5. Pour le cuivre, il est certain que les Anglois le faisoient venir de dehors. César l'assure, & Strabon le dit aussi des Cassitérides. D'où il s'ensuit, ou que le cuivre qui se trouve aujourd'hui parmi eux n'étoit pas encore découvert, ou qu'il ne leur suffisoit pas.

Cæs. lib. 5, cap. 12. de bell. Gall.

Strab. lib. 3.

C'étoit aussi des contrées occidentales d'Angleterre, & des isles adjacentes, que venoit l'étain & le plomb. Nulle autre marchandise du pays n'enrichit tant l'Angleterre, que cet étain. Delà vint à ces isles le nom de Cassitérides : & c'est ce qui attira principalement chez eux les étrangers, & y fit fleurir le commerce. Non pas que je croie que les Anciens n'aient point eu d'autre étain que celui des Cassitérides. Hérodote dit véritablement que les Grecs le tiroient de là ; mais Pline traite cela de fable ; & comme nous apprenons d'Homere qu'il étoit fort en usage dans le temps de la guerre de Troye, & que le plomb ne lui étoit pas inconnu, ces métaux auroient bien pu être apportés des Cassitérides en Grece par les Phéniciens, qui couroient les mers dès ce temps-là, selon le témoignage du même Homere. Mais nous savons d'ailleurs qu'il y avoit d'autres régions fertiles en plomb & en étain. Les Phéniciens trouvoient ces métaux dans l'Espagne, dans les Gaules, & en beaucoup d'autres endroits de l'Europe. Mais l'Asie n'en manquoit pas non plus. Aristote parle du plomb des Indes ; & la Chine

Herod. lib. 3, cap. 15.
Plin. lib. 34, cap. 16.

Arist. de mirab. ausc.

donne aujourd'hui de l'étain & du cuivre. Je dis du cuivre, pour convaincre Pline d'erreur, lorsqu'il nie que l'on trouve du cuivre & du plomb dans les Indes. On trouvoit de l'étain chez les Drangès, peuple Indien. Une isle des Indes a été nommée Cassitéra, de l'étain qu'elle rendoit, aussi-bien que les Cassitérides de l'Europe : & on ne me persuadera pas que cet étain & ce plomb que les Israëlites trouverent chez les Madianites, du temps de Moyse, leur fût venu par les Phéniciens. Les Egyptiens trafiquoient en Orient par la mer Rouge, avant que les Phéniciens trafiquassent en Occident par la mer Méditerranée ; quoique je ne nie pas que les Phéniciens n'aient aussi trafiqué en Orient par la mer Rouge. L'étain & le plomb d'Orient purent bien venir aux Grecs par cette voie, & même aussi par terre. Et c'est peut-être ce qui a fait attribuer à Midas, Roi de Phrygie, la premiere découverte de ces métaux : car la Phrygie, province de l'Asie Mineure, étoit orientale à la Grece. Il ne faut donc pas ajouter foi légérement aux paroles de Pline, ni de ceux qui après lui ont dit que le premier

Plin. lib. 34, cap. 17.

Plin. lib. 7, cap. 56.

plomb qui soit venu aux Grecs, leur a été apporté des Cassitérides.

6. Pour les chiens d'Angleterre, on en faisoit venir à Rome avant l'expédition de César en Angleterre; puisque Strabon, & le Poëte Gratius, qui est cité par Ovide, & dont le poëme de la chasse s'est conservé jusqu'à nos jours, font mention des chiens d'Angleterre, & de l'usage que les Gaulois en faisoient pour la guerre, & les Romains pour la chasse.

7. Les marchandises étrangeres que l'on apportoit en Angleterre, étoient du sel, de la poterie, & des ouvrages de cuivre, d'ivoire & d'ambre.

8. Pour avoir une juste idée du trafic que les Anglois faisoient par mer, du temps de César, il faut savoir qu'ils se servoient de petits bateaux construits de bois pliant & léger, & couverts de cuir: usage pratiqué anciennement chez plusieurs autres peuples, & principalement chez les Saxons, qui venoient exercer leurs brigandages dans l'Océan, aux environs des côtes de la Gaule & de l'Angleterre; & dans ces derniers temps encore chez les Groënlandois. César se servit de ces sortes de bateaux,

bateaux, lorſqu'il fit la guerre en Eſpagne contre Afranius. Mais il y a ſujet de douter ſi les Anglois n'avoient point d'autres vaiſſeaux que ces vaiſſeaux de cuir, qui ſemblent ne leur avoir ſervi que pour paſſer dans les iſles voiſines; comme Solin le donne à entendre, lorſqu'il dit que les Anglois ne ſe ſervoient de ces vaiſſeaux que dans la mer entre l'Angleterre & l'Irlande; ou ſi outre ces vaiſſeaux, qui étoient pour leur uſage journalier, ils n'en avoient point d'autres, de gros bois, & de matiere ſolide, comme Selden l'a cru, pour les voyages de long cours, & pour la guerre. Il eſt certain qu'on ne trouve aucun paſſage dans les livres des Anciens qui marque qu'ils euſſent de grands vaiſſeaux, bâtis de bois ſolide, ſelon la fabrique ordinaire. Et puiſque Pline écrit qu'ils faiſoient des navigations de ſix journées dans ces ſortes de navires, on peut conjecturer que leur induſtrie alla juſqu'à en fabriquer d'aſſez grands pour fournir à des voyages de long cours. De plus, le Poëte Avienus dit en propres termes qu'ils n'avoient point l'uſage des vaiſſeaux bâtis à la maniere ordinaire, de pin, & de ſapin, mais ſeulement des bateaux couverts de peaux; &

Solin. cap. 22.

Selden. Mar. clauſ. lib. 2, cap. 26.

Plin. lib. 4, cap. 16.

Eumen. Paneg. cap. 11. Eumenius dans son Panégyrique à Constantius, assure que lorsque l'Angleterre fut attaquée par César, elle n'avoit aucuns vaisseaux de guerre. Mais d'un autre côté, lorsqu'elle fournissoit des secours aux Gaulois, ce que César assure qu'elle faisoit souvent, & lorsqu'elle assista ceux de Vannes contre les Romains, peut-on s'imaginer qu'ils n'y vinssent qu'avec des canots de cuir, vaisseaux si peu propres pour la guerre? ou qu'ils ne leur fournissent que des hommes sans vaisseaux? Croira-t-on que voyant à tous moments les étrangers sur leurs côtes avec de bons vaisseaux, l'envie ne les prît pas de les imiter, pour en tirer les mêmes avantages? Dans cette incertitude, il est mal-aisé de se déterminer.

Cæs. de bell. Gall. lib. 3, *cap.* 9.

9. Le commerce d'Angleterre étoit en cet état, lorsque les guerres civiles entre César & Pompée firent oublier ce pays-là aux Romains. Auguste même, étant ensuite en pleine paix, & Tibere son successeur, crurent plus utile, pour l'intérêt de leur Empire, de l'abandonner. Mais l'Empereur Claude en jugea autrement, & reprit les desseins de César.

CHAPITRE XXXIX.

1. Commerce des Gaules, du temps de César. 2. Commerce de Marſeille, vers le temps de César. 3. Les Marſeillois n'ont point affecté le titre de maîtres de la mer. 4. Colonies des Marſeillois dans l'Océan; 5. & principalement celles d'Euthymenes & de Pytheas. 6. Caſtor Rhodien, fauſſement cru Marſeillois. 7. Décadence de Marſeille. 8. Commerce d'Arles, 9. de Narbonne, 10. de Montpellier, & d'autres villes des Gaulois. 11. Ports des Gaules ſur l'Océan, Bordeaux, Nantes, Corbilon, Vannes. 12. Commerce de Lyon & de Treves. 13. Tentatives pour joindre la mer Méditerranée à l'Océan. 14. Antiquité de Lyon. 15. Commerce de mer des Gaulois, dès le temps de Ceſar. 16. Commerce de mer, & conquêtes des Francs.

1. POUR les Gaulois, il ne faut point de plus ſûre preuve de leur application au commerce, que le culte qu'ils rendoient à

Mercure. Ce Dieu étoit reconnu & honoré non ſeulement par eux ſous le nom de Teutatès, mais encore par les Allemands, ſous le nom de Wodan, & de Godan, comme maître ſouverain du profit qui ſe fait par le trafic. Je pourrai montrer en quelque autre occaſion par où le culte de ce Dieu, & de la Déeſſe Iſis, a paſſé en Allemagne, & d'Allemagne vraiſemblablement dans les Gaules, & des Gaules en Eſpagne : car on trouve dans l'antiquité une trace bien évidente du culte rendu à Mercure par les Eſpagnols, ſur cette montagne voiſine de Carthagene qui portoit ſon nom. On en trouve auſſi quelques-unes du nom d'Hermès, que les Grecs donnoient à Mercure, dans le nom du mont Herminius, qui eſt en Portugal, & dans pluſieurs noms propres rapportés par Mariana dans ſon hiſtoire. Les Saxons avoient conſervé chez eux ce même nom à Mercure, preſque ſans déguiſement. Ils le nommoient *Irmin*, d'où vraiſemblablement s'eſt formé le nom de Germains, qui devint celui de toute la nation ; & celui des Hermondures, & des Hermions en particulier ; & celui du fameux Herminius, & du

Marian. de rep. Hiſpan. lib. 5, c. 2.

Roi Hermion, & de plusieurs autres. Que si les Gaulois avoient pris leur Religion des Anglois, comme César & Tacite l'assurent; on ne peut pas douter que le culte de Mercure, & par conséquent l'application au trafic, ne fussent aussi reçus parmi eux. Mais outre cette preuve, la situation des Gaules, ayant l'Océan au nord & au couchant, & la mer Méditerranée au midi, qui invitoit au trafic une nation populeuse & industrieuse, ne nous permet pas de douter qu'ils ne voulussent profiter des avantages que la mer sembloit leur offrir: & César assure que la connoissance des pays étrangers, & des marchandises qui en venoient, produisoit chez eux l'abondance. Et certainement on ne peut rapporter qu'au commerce cette grande puissance maritime de ceux de Vannes, & leurs navigations fréquentes en Angleterre.

Cæs. de bell. Gall. lib. 6, cap. 2. Tacit. de vit. Agric. cap. 11.

Cæs. de bell. Gall. cap. 24.

2. Mais le principal commerce des Gaules se faisoit alors à Marseille. Tout le monde sait que cette ville avoit été fondée par les Phocéens, peuple d'Asie, dès le temps de Tarquinius Priscus, Roi de Rome; ou, selon d'autres, sous Servius Tullius, son successeur.

Ce peuple avoit été contraint, par la petitesse de son Etat, & la stérilité de son terroir, de s'adonner à la mer. Le trafic, la pêche, & même la piraterie, qui étoit honorable dans ces mers en ce temps-là, l'avoient rendu si puissant, qu'il avoit été maître de la mer pendant quarante-quatre ans. Les vaisseaux dont ils se servoient n'étoient pas simplement fabriqués pour l'usage de la marchandise, mais encore pour la guerre. Les Marseillois retinrent les mœurs de leurs fondateurs, faisant leur capital de la pratique de la mer; & à l'imitation des Rhodiens, ils firent des loix nautiques, pour promouvoir le commerce & la navigation. Ils apprivoiserent & cultiverent l'humeur sauvage des Gaulois, qui les avoient reçus, & leur apprirent à vivre à la Grecque. Leur gloire & leurs richesses s'accrurent par leur trafic & par leur industrie. Leur port, leurs flottes, leur arcenal, leurs magasins pour l'usage du commerce & de la guerre de terre & de mer, la beauté de leurs bâtiments, & le bon ordre de leur gouvernement, tout cela leur attira l'envie de leurs voisins, des Liguriens, des Salyens, & des autres Gaulois:

mais il leur attira auſſi l'eſtime des autres nations, & principalement des Romains, qui rechercherent leur amitié, & les prévinrent par leurs bienfaits; & qui furent ſecourus par eux dans pluſieurs grandes occaſions. Le Proconſul Sextius, fondateur de la ville d'Aix, mit Marſeille dans une paiſible poſſeſſion des ports de ſon voiſinage, & de toute la côte tendante vers l'Italie, en écartant de la mer les Salyens, dont la proximité les importunoit, & les avoit ſouvent obligés d'avoir recours aux Romains pour leur défenſe; & attribua à Marſeille le territoire qu'il avoit ôté aux Salyens. Peu d'années après, Marius ayant creuſé un nouveau canal, pour recevoir la plus grande partie des eaux du Rhône, il en fit maîtres les Marſeillois, pour reconnoître le ſervice important qu'ils lui avoient rendu contre les Ambrons. Ce préſent les enrichit, par les impôts qu'ils leverent ſur les marchandiſes qui entroient ſur le Rhône, & qui en ſortoient; & ils ne négligerent rien depuis pour s'en conſerver la poſſeſſion. Pompée leur donna toutes les terres ſituées ſur la rive occidentale du Rhône, depuis la mer juſques dans le

les Grecs, nation très-fabuleuse, aient jugé des autres par eux-mêmes : car ils ne traiterent pas mieux les navigations d'Hannon, & celles des autres Carthaginois ses compatriotes. Mais Eratosthene a rendu justice à Pytheas, & le temps a confirmé la vérité de ses récits, & de ceux d'Euthymenes.

6. Ces deux illustres Marseillois avoient laissé des ouvrages géographiques : & on leur a joint mal-à-propos, comme compatriote, Castor gendre du Roi Déjotarus, qui entr'autres écrits, avoit composé, comme j'ai dit ci-dessus, une liste des peuples qui s'étoient rendus maîtres de la mer. Castor étoit Rhodien. Suidas marque expressément qu'on s'est trompé quand on l'a cru Marseillois ; & parce qu'il s'étoit établi dans la Galatie, on l'a appellé Galate : & c'est là, selon ma conjecture, la source de l'erreur ; car les Grecs donnant indifféremment le nom de Galates aux Gaulois & aux peuples de Galatie, on a cru Castor Gaulois, parce qu'il étoit appellé Galate. Vossius, tout clairvoyant qu'il est, dit qu'il étoit au commencement Orateur de Marseille. Suidas l'a trompé, lorsqu'il a écrit qu'on l'a cru fausse-

ment Marſeillois ; & puis ajoutant qu'il fut Orateur, ſans joindre le titre d'Orateur à celui de Marſeillois.

7. Quoique Demoſthene, dans ſon Exception contre Zénothemis, nous repréſente, & lui, & ſon patron Hégeſtrate, tous deux de Marſeille, comme deux hommes frauduleux & de mauvaiſe foi, il ne laiſſe pas de nous apprendre combien étoit alors floriſſant le commerce de cette ville. Mais elle fut dépouillée par Céſar d'une grande partie de ſes colonies, & des villes de ſa dépendance, pour avoir pris le parti de Pompée contre lui, après avoir perdu deux batailles navales contre ſa flotte, commandée par Decimus Brutus, & s'être rendue à lui-même, après un long ſiege, fort courageuſement ſoutenu.

8. Je me ſuis un peu étendu ſur les avantages de Marſeille, parce que nulle autre ville des Gaules ne l'égaloit alors en grandeur & en richeſſes, & qu'on ne peut mieux faire juger du commerce qui ſe faiſoit dans les Gaules. Pluſieurs autres néanmoins y fleuriſſoient dans le même temps par le trafic. Arles étoit de ce nombre: elle n'étoit pas éloignée de Marſeille ; & ce

fut là que César fit construire douze galeres en trente jours, à compter du jour que le bois fut abattu, pour s'en servir contre les Marseillois. D'où l'on peut connoître combien ceux d'Arles étoient entendus dans la pratique de la mer : ce qui augmenta encore davantage dans la suite du temps. Elle étoit en réputation pour ses manufactures ; & on faisoit cas principalement de ses broderies, & de ses ouvrages d'or & d'argent de rapport.

Strab. lib. 4. Diodor. lib. 4 & 5.

9. Elle cédoit pourtant à Narbonne, que Strabon & Diodore disent avoir été le lieu du plus grand trafic de toute cette contrée. Ce dernier remarque que l'étain d'Angleterre se voituroit sur des chevaux, au travers des Gaules, à Marseille, & à Narbonne ; & Ausone dit que les flottes d'Orient, d'Afrique, d'Espagne, de Sicile, & de tout le monde, abordoient au port de Narbonne : mais le cours de la riviere d'Aude, qui la traverse, & la disposition de la mer, étant changés, elle s'est trouvée privée de son port & de son commerce. La même chose est arrivée à Aigues-mortes, qui étoit autrefois un port considérable, & qui

Auson. de clar. urb.

ſe trouve préſentement éloignée de la mer, par les ſables que le Rhône y a amaſſés.

10. Montpellier profita de la décadence de Narbonne, & elle devint dans la ſuite un lieu de très-grand abord pour les vaiſſeaux de toutes les côtes de la mer Méditerranée. Je ne parle point des autres moindres ports de cette côte, d'Agde, de Toulon, d'Antibe; ni de Fréjus, où Auguſte retiroit ſes vaiſſeaux deſtinés à la garde de cette côte, dont les ſables ont depuis comblé le port de Nice, & même ceux de Monaco & de Genes, ſi nous entrons dans la Ligurie.

11. Les Gaules avoient auſſi leurs ports ſur l'Océan; & comme le temps en a rendu quelques-uns inutiles, il en a auſſi ouvert d'autres, qui ſont aujourd'hui d'un grand uſage. L'embouchure de la Garonne faiſoit un marais des eaux de la mer près de Bordeaux, & y formoit un bon port; qui mit cette ville dans l'état floriſſant qu'Auſone a pris plaiſir de décrire. Ce marais ne paroît plus aujourd'hui, & la ville n'a pas laiſſé de retenir ſa ſplendeur. Puiſque Céſar dans la guerre de Vannes fit venir des vaiſſeaux des

côtes de Xaintonge & de Poitou, & des autres provinces des Gaules qui n'avoient point pris de part à cette guerre ; il faut néceſſairement conclure qu'il y avoit des ports dans ces quartiers-là, comme il y en a encore aujourd'hui. Quoique Nantes ſoit bien avancée dans les terres, Céſar met néanmoins les Nantois au nombre des peuples maritimes. En effet, la Loire lui amenoit de l'Océan beaucoup de gros vaiſſeaux marchands. Strabon fait mention de Corbilon, ville de commerce ſur la Loire, qu'il fait aller de pair avec Marſeille & Narbonne. Le temps en a fait perdre la connoiſſance. Je ne ſaurois être de l'avis de Mr. Valois, qui écrit que c'eſt Coiron, proche de Nantes. Il n'eſt pas vraiſemblable que deux villes de commerce étant ſi voiſines, euſſent pu s'élever en même temps à une ſi grande puiſſance. Je ne puis pas croire non plus que Corbilon ait été Blois, comme d'autres ſe le ſont perſuadé. Peut-être Corbilon étoit-ce le premier nom de la ville de Nantes, qui depuis fut nommée *Condovicum* ; ces doubles noms attribués aux villes n'étant pas ſans exemple. Mais nul autre peuple Gaulois n'égaloit alors

Strab. lib. 4.

la puiſſance que ceux de Vannes s'étoient acquiſe ſur la mer. Il faut encore conſidérer l'embouchure de la Seine comme un des ports principaux que les Gaulois euſſent du côté du nord. C'eſt le jugement qu'en fit Céſar, lorſque ſe préparant à attaquer l'Angleterre, il y fit conſtruire ſes vaiſſeaux.

12. Le confluant du Rhône & de la Saône rendit Lyon, quoique ſitué au milieu des Gaules, une ville d'un très-grand commerce. Elle étendoit ſes bras, pour ainſi dire, de la mer Méditerranée à l'Océan : car la ſource de la Saône étoit ſi voiſine de celle de la Moſelle & de la Seine, qu'il étoit aiſé de voiturer par terre les marchandiſes qu'on avoit fait remonter ces rivieres. Le Rhône recevoit beaucoup de marchandiſes par les fleuves navigables qui s'y joignent, & il les communiquoit, non ſeulement à la Saône, mais encore à la Loire, par des chariots, qui les alloient enlever à quelque diſtance au deſſus de ſon embouchure, ſa rapidité le rendant difficile à remonter. La Saône, après avoir reçu le Doux, portoit ſes marchandiſes près de la Moſelle ; où ayant été voiturées, elles paſſoient à Treves,

qui étoit alors une fort puiſſante ville, & de là dans le Rhin, & enſuite dans l'Océan. C'eſt ce qui a donné lieu à la remarque qu'un ancien Géographe a faite de l'étroite correſpondance, & de l'heureux commerce, qui étoit entre Arles & Treves.

Vet. orb. deſcript. cap. 49.

13. Cela fit venir la penſée à Antiſtius Vétus, l'un des chefs de l'armée Romaine, qui étoit dans les Gaules l'an quatrieme de l'empire de Neron, de joindre par un canal la Saône à la Moſelle. Et ſur ces mêmes vues Henri IV conçut le deſſein de joindre la Saône à la Meuſe. D'un autre côté les marchandiſes de la Saône ayant été portées par charroi dans la Seine, elles paſſoient dans l'Océan, & de là en Angleterre. Le voiſinage des rivieres qui tombent dans l'Aude d'un côté, & dans la Garonne de l'autre, fourniſſoit encore un autre moyen de joindre l'Océan à la mer Méditerranée, & d'établir un commerce commode entre Narbonne & Toulouſe.

14. Pour revenir à Lyon, ceux qui la veulent faire plus ancienne que l'ordre donné par le Sénat de Rome à Munatius Plancus, l'an de Rome 710, de la bâtir, & que la colonie qu'il

qu'il y établit ensuite, disent que c'étoit un lieu de commerce, où s'assembloient des Négocians pour le débit des denrées qui venoient par le Rhône & par la Saône, de vins, d'huiles, & d'autres liqueurs, de bleds, de bestiaux, de draps, de toiles, & d'ouvrages de fer. On parle de soixante nations qui s'assembloient en ce lieu pour leur trafic. Une ancienne inscription de Lyon fait mention de Tauricius de Vannes, Intendant-général du commerce des Gaules, patron des Bateliers de la Saône & de la Loire, des Voituriers, & des Peseurs. D'autres inscriptions anciennes montrent que l'intendance des Bateliers du Rhône & de la Saône a été souvent confiée à des Chevaliers Romains. Lyon, quoique ville méditerranée, ne laissoit pas d'exercer son négoce sur la mer ; & de prendre part au commerce réglé que Marseille, Arles, & d'autres villes des Gaules, entretenoient en Egypte sous le regne des Soudans. Car puisqu'Arles étoit comme une succursale de Treves, selon cet ancien Géographe qui vivoit sous Constantius & Constans, ces deux villes ne pouvoient entretenir leur correspondance qu'en fai- *Vet. orb. descript. cap. 49.*

ſant ſervir Lyon d'entrepôt : & on ne peut pas douter que Lyon, ville fort marchande dès le temps de ſa fondation, en quelque temps qu'on la mette, négligeât une occaſion ſi favorable d'entretenir ſon trafic ſur la mer Méditerranée. Enfin, ſon pouvoir s'accrut à tel point, & elle devint ſi peuplée, que dès
Strab. lib. 4. le temps d'Auguſte, au rapport de Strabon, elle ne cédoit qu'à Narbonne.

15. Tout ce que j'ai dit montre aſſez que les Gaulois, ne ſe contentant pas de la fertilité & de la beauté de leurs terres, s'appliquerent auſſi à la mer avec ſuccès. Ce que Céſar reconnut ſi bien, qu'après les avoir domtés, il ſe ſervit très-utilement de leurs flottes dans les guerres civiles qu'il eut à ſoutenir. Les Romains tirerent de grands avantages de ces belles provinces des Gaules que Céſar leur avoit conquiſes. Ils leverent de grands péages, non ſeulement ſur les marchandiſes qui en provenoient & qui en ſortoient, & ſur celles que les Gaulois y faiſoient venir pour leur uſage ; mais encore ſur celles qui y paſſoient pour le compte des Anglois, à l'entrée & à la ſortie. Et à ces richeſſes

il faut encore ajouter l'or que l'on tiroit des Cevennes & des Pyrenées.

16. Les Francs, qui subjuguerent les Gaules dans la suite des années, y porterent une pareille inclination pour la mer. Car l'Histoire nous apprend qu'ayant été soumis par l'Empereur Probus, & ayant obtenu de lui des terres pour habiter ; une partie d'entr'eux, ennemie de la paix & de l'obéissance, se saisit de plusieurs vaisseaux qu'ils trouverent sur les côtes du Pont-Euxin, vint ravager celles de l'Asie & de la Grece ; & ayant été repoussés de celles d'Afrique, ils se rabattirent sur la Sicile, se rendirent maîtres de Syracuse, & y firent un grand carnage ; qu'après être enfin sortis du détroit de Cadix, pour passer dans l'Océan, & avoir attaqué les côtes d'Espagne, ils retournerent paisiblement chez eux, sans avoir reçu aucun échec. Ils renouvellerent leurs pirateries quelque temps après, & furent enfin réprimés par Maximien.

CHAPITRE XL.

1. Commerce d'Espagne vers le temps de Cesar ; & principalement en métaux. 2. Autres marchandises d'Espagne. 3. Ports & villes marchandes, & autres commodités d'Espagne pour le trafic.

1. QUOIQUE les Gaules surpassent l'Espagne par la fertilité du terroir, l'Espagne les a pourtant beaucoup surpassées, dans l'antiquité, par la richesse de son commerce. Les Phéniciens, qui ouvrirent les premiers le trafic de la Méditerranée, ne paroissent point avoir plus fréquenté aucune région, que les provinces d'Espagne qui sont vers le détroit de Gibraltar & l'embouchure du Bætis, célébrées par les Auteurs sacrés sous le nom de Tharsis. Ce pays, selon le témoignage du Prophete Ezechiel, étoit si abondant en argent, en fer, en étain, & en plomb,

Ezech. 27, 12.

qu'il en enrichit les Tyriens. Il portoit aussi de l'or & du cuivre. Mais l'argent faisoit sa plus grande richesse. On en trouvoit dans plusieurs provinces, & principalement le long du Bætis, qui sort d'une montagne qu'on avoit nommée la Montagne d'argent, à cause de la quantité d'argent qu'on en tiroit. C'étoit cet argent qui attiroit les Phéniciens, & qui les enrichit; car Aristote rapporte qu'ils l'échangeoient avec les Espagnols contre des marchandises de très-vil prix : à peu près comme les Espagnols échangerent depuis l'or du Mexique & du Pérou. Il ajoute que les Phéniciens trouvant là plus d'argent que leurs vaisseaux n'en pouvoient porter, ils en forgerent leurs ancres, & tous les ustensiles de leurs vaisseaux, que l'on forge ordinairement de fer. Diodore dit que ce fut cet argent qui rendit les Phéniciens si puissants, & les mit en état d'établir de tous côtés tant de florissantes colonies; & qui porta si haut la grandeur des Carthaginois, & leur fournit les moyens de soutenir tant de grandes guerres contre les Romains, les Siciliens, & les Africains; & que delà même enfin les Romains tirerent des biens immenses.

Arist. de mirab. ausc.

Diod. lib. 5.

En effet, les Auteurs Eſpagnols ont pris ſoin de calculer dans leurs écrits les ſommes prodigieuſes d'or & d'argent, tant en lingots qu'en monnoie, que les Romains ont tirées de leurs provinces : car il n'y avoit preſque aucun canton dans toute l'Eſpagne, où l'on ne trouvât de l'or, ou de l'argent, ou de l'étain, ou d'autres métaux ; à commencer par l'Algarve & l'Andalouſie, & finir par la Galice, l'Aſturie, & les Pyrenées. Il faut pourtant excepter de cette liſte les iſles Baléares, que l'on peut regarder comme une partie de l'Eſpagne ; car il leur étoit défendu par leurs loix de poſſéder ni or ni argent, dans la crainte de s'attirer par cette amorce la guerre des étrangers, comme les Eſpagnols s'étoient attiré celle d'Hercule. Les Grecs vinrent à leur tour prendre part à ces tréſors. Le haſard porta à l'embouchure du Bætis un Colæus de Samos, vers la 45e. Olympiade, & il y fit un très-riche butin. Il avoit été précédé dans ce voyage par un Soſtrate, de l'iſle d'Egine. Les Phocéens chaſſés d'Aſie par les Perſes, vinrent en ces contrées en la 60e. Olympiade, du temps du fameux Arganthonius, qui les combla de

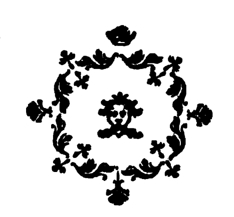
richeſſes, n'ayant pu les retenir chez lui.

2. Outre les métaux, l'Eſpagne fourniſſoit encore beaucoup d'autres marchandiſes ; du vin, des laines, & des étoffes fines ; du fin lin, & des toiles fines, dont on leur attribue l'invention ; du miel & de la cire, de la poix, du borax, du vermillon, de l'écarlate, du ſel foſſile, des poiſſons ſalés, des ſaumures excellentes, du gland même, & de cette eſpece de jonc nommé *ſpartum*, ſi utile pour les cordages, & pour pluſieurs autres uſages de la vie, d'où Carthagene avoit tiré ſon ſurnom de *Spartaria*, dont l'uſage ne fut connu en Eſpagne qu'après que les Carthaginois y eurent porté leurs armes, & dont on fit enſuite un ſi grand débit en Italie. L'huile, qu'on peut mettre auſſi au nombre des marchandiſes d'Eſpagne, & principalement de l'Andalouſie, ne paroît pas y avoir été fort abondante dans les premiers commencements, puiſqu'Ariſtote aſſure que les Eſpagnols donnoient aux Phéniciens des barres d'argent pour de l'huile, & que les habitants des iſles Baléares manquant d'huile naturelle, ſe ſervoient d'une huile factice de leur compoſition ; & du temps même *Ariſt. de mirab. auſc.*

Strab. lib. 3. de Strabon, les Portugais se servoient de beurre au lieu d'huile.

3. Pour le débit de tant de riches marchandises, la Nature avoit préparé à l'Espagne beaucoup de ports commodes, & de grosses rivieres, portant des bateaux bien avant dans les terres, principalement dans toute la côte occidentale de l'Océan; quoique le fort de leur commerce fût du côté de l'Italie. Ils avoient de plus creusé des canaux dans les terres, pour le transport des marchandises, & la facilité du commerce, tant entre eux, qu'avec les étrangers. Les habitants avoient su profiter de ces favorables dispositions, & s'étoient fait un grand nombre de villes marchandes. Mais leur principal commerce, depuis le commencement, avoit constamment persévéré à Cadix, & à l'embouchure du Bætis, où étoit l'ancien Tharsis: & c'est ce qui les avoit obligés d'y élever un phare, pour la sûreté de la navigation. Et la fortune secondant leur industrie, vers le temps de César, & les mers se trouvant libres de Pirates, l'Espagne acquit des biens immenses par le trafic. Cependant les Portugais, qui y avoient bonne

part, aimerent mieux trafiquer par échange, & faire leurs paiements en lingots d'argent, qu'en argent monnoyé : & la côte septentrionale d'Espagne n'étant accessible du côté de la mer que par un grand détour, se trouva privée du commerce ; & ses habitants demeurant dans leur férocité naturelle, ne furent apprivoisés que long-temps après par les Romains. Du temps d'Auguste & de Tibere, les côtes méridionales d'Espagne envoyoient à Rome, & dans toute la côte occidentale d'Italie, de grandes escadres de gros vaisseaux marchands, dont le nombre égaloit presque celui des flottes qui venoient d'Afrique en si grand nombre.



CHAPITRE XLI.

1. Commerce d'Allemagne, vers le temps de César, & dans les temps suivants. 2. L'Allemagne peu connue avant César. 3. La vie de nomades, que menoient la plupart des Allemands, les éloignoit du commerce.

1. LE culte que les Gaulois rendoient à Mercure, nous a servi de preuve de leur application au trafic. Nous pouvons faire le même jugement des Allemands. Ils adoroient Mercure sous le nom de Wodan & de Godan, comme maître souverain du profit qui se fait par le trafic. Car il ne faut pas s'arrêter au témoignage de César, lorsqu'il dit que les Allemands ne reconnoissoient point d'autres Dieux que le Soleil, le Feu, & la Lune, & qu'ils n'avoient pas même entendu parler des autres Dieux. Tacite étoit mieux informé que lui, & il assure qu'ils avoient

Cæs. de bell. Gall. lib. 6, cap. 21.

Tacit. de mor. Germ. cap. 8.

plusieurs Dieux, & leur faisoient des sacrifices, & qu'ils mettoient Mercure au premier rang. Il reste même encore en Allemagne quelques idoles de ce Dieu. Paul Diacre ajoute que cette Religion étoit très-ancienne en Allemagne, & que ce Mercure est le même que le Mercure des Grecs & des Romains. Le nom de Teutatès, que les Gaulois lui donnoient, qui est le même que celui de Teuth, qu'il avoit chez les Allemands, d'où ils ont pris leur nom de Teutons, est manifestement le même nom de Theuth que les Egyptiens lui donnoient, avec les mêmes fonctions. D'ailleurs César nous apprend que les Allemands recevoient les Marchands chez eux; mais que les Sueves, qui étoient la plus puissante nation d'Allemagne, cherchoient bien moins dans leur commerce à pourvoir à leurs besoins, & à s'accommoder des marchandises étrangeres, qu'à débiter celles que la guerre leur avoit acquises.

Cæs. de bell. Gall. lib. 1, cap. 39.

2. En ce temps-là l'Allemagne étoit peu connue. Avant César elle ne l'étoit que par une réputation fort incertaine, & il n'en connut que la partie qui étoit sur les bords du Rhin. Auguste en fut bien mieux instruit, & par les

guerres que les Romains y porterent ſous ſes auſpices, & par les navigations qu'il fit faire dans le Nord, & autour de l'Allemagne, juſqu'au delà du cap de la Cherſoneſe Cimbrique. Car ſous le nom d'Allemands, je comprends auſſi les Cimbres, qui occupoient cette péninſule, qui en fait la partie la plus ſeptentrionale. C'eſt de Pline que je tiens ce que je viens de dire. Il parle en d'autres lieux de la Baltie, ou Scandinavie, comme d'une région connue & célébrée par des Auteurs beaucoup plus anciens que lui. Delà il faut conclure que lorſque Strabon, qui écrivoit dans les commencements de l'empire de Tibere, a dit que toute la partie d'Allemagne qui eſt au delà de l'Elbe, juſqu'à l'Océan, c'eſt-à-dire, juſqu'à la mer Baltique, étoit entiérement inconnue de ſon temps, & que perſonne auparavant n'avoit pénétré ces contrées, ni par mer, ni par terre, il faut entendre que le dedans du pays étoit inconnu, mais non pas les rivages. Cela ſe confirme par le ſuffrage de Tacite, lorſqu'il dit que les Allemands étoient une nation autochthone, qui n'en avoit jamais reçu aucune autre dans ſon pays, ni pour la voir s'y

Plin. lib. 2, cap. 67; lib. 4, c. 3.

Strab. lib. 7.

Tacit. de mor. Germ. cap. 1 & 3.

établir, ni même pour en être visitée : & il ajoute que les transmigrations & les peuplades ne se faisoient point autrefois par terre, mais seulement par mer, & que les navires des Romains entroient rarement dans cette mer. Et néanmoins César nous enseigne que dans les temps qui l'avoient précédé, les Gaulois prenoient souvent par force des établissements en Allemagne. Le même Tacite rapporte, sans la réfuter, l'opinion de ceux qui croyoient qu'Ulysse étoit venu par mer en Allemagne, & s'étoit avancé dans les terres qui sont sur les bords du Rhin. D'ailleurs ce voyage que les Egyptiens firent sous la conduite d'Osiris, jusqu'aux fontaines du Danube, au rapport de Diodore ; & ce culte que les Sueves rendoient à Isis ; & celui que tous les Allemands rendoient à Theuth, d'où ils ont pris le nom de Teutons ; & cet autre voyage que les Fables font faire aux Argonautes à leur retour de la Colchide, en remontant le Danube, & passant du Danube dans le golfe Adriatique, suivant la folle persuasion où ils étoient que le Danube se joignoit à cette mer ; ou suivant une autre imagination

Cæs. de bell. Gall. lib. 6, cap. 24.

Tacit. de mor. Germ. lib. 6, cap. 3.

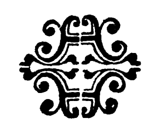
Diodor. lib. 1.

plus folle encore, que les Argonautes avoient porté jusques-là le navire Argo sur leurs épaules ; tout cela donne lieu de croire que l'Allemagne n'a pas été si inaccessible aux étrangers. Je ne puis passer sous silence une autre opinion plus extravagante encore que la précédente, & qui fait voir dans quelle ignorance de la Géographie ont été les Anciens. Quelques-uns d'eux ont avancé que les Argonautes avoient remonté le Tanaïs, & étoient entrés dans l'Océan : & Eratosthene dans Strabon les a fait aller par terre de la Colchide dans l'Arménie, & dans la Médie.

Strab. lib. 1.

3. Mais revenons aux Allemands. Il est vrai que leur frugalité, & la vie de nomades qu'ils menoient, changeant incessamment de demeure, & portant tout leur bien sur des chariots, faisoit qu'ils se passoient aisément des marchandises étrangeres. C'étoit même par la connoissance qu'ils avoient des désordres que cause l'avarice, qu'ils ne se vouloient fixer dans aucune demeure. Mais ceux qui étoient situés le long du Rhin, ayant commencé à prendre goût au vin, à l'exemple de leurs voisins, ils en trafiquerent, les autres se contentant de

la biere. D'ailleurs ils n'avoient pas beaucoup de marchandiſes de leur crû qui attiraſſent les étrangers. Les veines métalliques y étoient rares alors : à peine même connoiſſoient-ils l'or & l'argent. Ceux qui étoient proches du Rhin avoient appris des nations voiſines l'uſage de la monnoie : mais ceux qui étoient plus retirés dans le milieu du pays, & vers le Levant, ne trafiquoient pour la plupart que par échange. L'ambre que produiſent les côtes ſeptentrionales de l'Allemagne, rapportoit quelque profit ; car le luxe des Romains leur rendit cette marchandiſe précieuſe.



CHAPITRE XLII.

1. Ancien commerce de la Scandinavie, 2. des peuples situés à l'orient de l'Allemagne, 3. de la Pologne, 4. & de la Moscovie.

1. LA Scandinavie, dont j'ai parlé, avoit ses ports sur l'Océan, & sur la mer Baltique. Les Suions, qui en occupoient la partie occidentale, c'est-à-dire, les Norvégiens, avoient des flottes sur l'Océan. Ils se servoient d'un genre de navires à deux proues, sans voiles, & dont la chiourme n'étoit pas fixe, & passoit d'un côté à un autre, selon le besoin: ce qui leur étoit commun avec d'autres peuples du Pont-Euxin, dont parle Tacite, ainsi que de ces premiers. La Scandinavie étoit stérile en bleds, & par sa nature, & parce que ses habitants en négligeoient la culture : mais elle étoit fertile en bestiaux ; & la mer leur fournissoit abondamment des poissons, qu'ils séchoient, & échangeoient contre les marchandises

Tacit. hist. lib. 3, c. 46. De mor. Germ. cap. 45.

diſes qui leur manquoient, avec les Allemands, & les autres étrangers qui abordoient en grand nombre dans leurs ports. De plus, le cuivre & la poix, qu'elle fournit, lui étoient d'un grand rapport. A quoi il faut ajouter aujourd'hui les huiles de baleine, le ſoufre, & les fourrures, qui leur viennent de l'Iſlande & du Groënland.

2. Tous les peuples qui étoient au levant de l'Allemagne, & une partie même de l'Allemagne, étoient connus indiſtinctement par les Anciens ſous le nom de Scythes. Ce nom s'étendoit bien avant dans l'Aſie, près des extrêmités de l'Orient. Ces vaſtes régions ont été peu fréquentées par les Grecs & par les Romains : & ſi elles ont eu quelque commerce, ou entre elles, ou avec leurs voiſins, cela eſt demeuré inconnu.

3. Les Slaves, & enſuite les Polonois, & les Moſcovites, ont ſuccédé aux Sarmates & aux Ruſſes. Tout le commerce de la Pologne, & des provinces qui en ont dépendu, ou qui en dépendent, ne s'eſt fait que dans les ports qu'elles ont ſur la mer Baltique, pour le débit des marchandiſes de leur crû, cuirs, laines,

lin, chanvres, plomb, & ambre; & pour avoir celles qui leur manquent, les vins, les ouvrages de ſoie & de fer, qui ſe fabriquent dans le reſte de l'Europe. Mais cependant ils ont peu d'uſage de la mer.

4. Le commerce de la Moſcovie ne ſe borne pas à la mer Baltique; mais il s'étend à la mer Blanche, à la mer du Nord, au Pont-Euxin, & à la mer Caſpienne, où la Duïne, le Tanaïs, & le Volga, qui aboutiſſent aux ports d'Archangel, d'Aſaf, & d'Aſtracan, lui donnent la commodité d'exercer un grand trafic, par le débit de ſes bleds, de ſes fourrures, de ſes cuirs, de ſon ſel, de ſon miel, & de ſa cire, de ſon ſuif, de ſon poiſſon ſec, & de ſon huile de poiſſon, de ſa poix, de ſon lin, de ſon chanvre, & de ſon caviar; pour s'attirer les marchandiſes de l'Europe par les mers du Nord, celles de Turquie par le Pont-Euxin, & celles de Perſe & des Indes par la mer Caſpienne. Les Moſcovites tireroient des profits immenſes de cette ſituation, s'ils ne ſe manquoient à eux-mêmes par leur négligence & par leur groſſiéreté, qui les empêche de cultiver les Arts; & par l'eſprit

défiant & soupçonneux de leurs Princes, qui ne leur permettent pas de sortir de leur pays, & qui leur font éviter le commerce des étrangers. Que s'il s'élevoit parmi eux quelque jour un Prince avisé, qui, reconnoissant les défauts de cette basse & barbare politique de son Etat, prît soin d'y rémédier, en façonnant l'esprit féroce, & les mœurs âpres & insociables des Moscovites, & qu'il se servît aussi utilement qu'il le pourroit faire, de la multitude infinie de sujets qui sont dans la vaste étendue de cette domination, qui approche des frontieres de la Chine, & dont il pourroit former des armées nombreuses, & des richesses qu'il pourroit amasser par le commerce, cette nation deviendroit formidable à tous ses voisins.



CHAPITRE XLIII.

1. Commerce du Pont-Euxin. 2. Trafic des Grecs dans le Pont-Euxin, 3. & des Egyptiens. 4. Pêche du Pont-Euxin, du bosphore de Thrace, & de l'Archipel.

1. LE Pont-Euxin, dans les temps les plus reculés, a fourni à tous les peuples qui habitent sur ses bords, & même à tous ceux qui habitent sur les côtes de la mer Méditerranée, de grandes commodités pour le commerce. Personne n'ignore les voyages de Phryxus & des Argonautes, que les Grecs ont cru avoir été les premiers qui aient tenté cette mer, & qui ne furent entrepris que pour l'or de la Colchide. Le Danube d'un autre côté, le Borysthene, & le Tanaïs, étoient des portes ouvertes à tous les peuples de l'Europe situés à l'occident & au nord de cette mer, pour y aller trafiquer. Les Scythes, qui approchoient de cette mer, l'auroient pu faire com-

me les autres, s'ils avoient voulu s'humaniser, & se dépouiller de leur férocité. Mais ils ne se sont jamais appliqués à l'art du négoce, & ils se sont contentés d'un simple échange de leurs denrées. Du côté du levant & du midi, une infinité de petites rivieres, sorties du mont Taurus, & des montagnes voisines, qui en sont autant de branches, apportoient dans cette mer les marchandises de l'Asie. Outre l'or & les autres métaux de la Colchide, le Pont-Euxin fournissoit des bleds, des cuirs, du lin, du miel, & de la cire, des troupeaux de brebis & de chevres, des fourrures, des plantes médicinales, & principalement de la rhubarbe, & de la réglisse, des pistaches, des amandes, & des noix; d'où quelques-uns dérivent le nom de Pont, qui appartient par privilege au Pont-Euxin, des bois de charpente propres à la fabrique des vaisseaux, du bois de buis, & même des pierreries. Les Circasses & les Abassa, qui habitent au nord du Pont-Euxin, ne se servent point encore de monnoie : leur trafic se fait par échange; & les Abassa en leur particulier sont si peu

humanisés, qu'ils n'ont pas même l'usage de l'écriture.

2. Il ne faut pas douter que ce n'ait été en vue du commerce qui se faisoit dans cette mer, que l'on érigea à Mercure ce temple & cette statue qu'Arrien trouva à Trébizonde sur son rivage ; & que ce furent ses richesses qui y attirerent tant de colonies Grecques, dont elle étoit environnée. La ville de Nicomédie, située dans la Bithynie, assez près du bosphore, devint sous Antonin un entrepôt fort célebre : on y portoit les marchandises du Pont-Euxin, pour être distribuées de là dans tous les ports de la mer Méditerranée. L'isle de Délos étoit alors la métropole des Cyclades, & le lieu de l'Empire du plus grand négoce, comme je l'ai déjà marqué. C'étoit là principalement que les Nicomédiens portoient les bleds & les marchandises du Pont-Euxin.

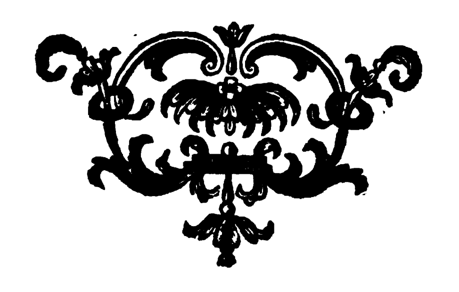
Arrian. Peripl. Pont. Eux.

3. Avant les Grecs, les Egyptiens avoient pénétré dans le fond du Pont-Euxin, & jusques dans les Palus Méotides, avoient appris aux habitants l'usage de l'Agricul-

ture, s'étoient établis dans ces contrées, & étoient peres & auteurs de la nation des Colques. Sésostris, Roi d'Egypte, suivant les traces de ses prédécesseurs, ayant voulu se rendre maître de la Colchide, y fut battu, & il y fit une malheureuse guerre. Les Mythologues attribuent à Osiris la premiere expédition des Egyptiens dans le Pont-Euxin. Ce fut alors, selon eux, qu'il remonta le Danube jusqu'à sa source avec Isis, dont le culte, qui lui étoit rendu par les Sueves, comme je l'ai dit ci-dessus, avoit tiré de là son origine. Et c'est à cela même qu'il faut rapporter celle du nom du port des Isiaques, mentionné par Arrien; c'est-à-dire, port des Egyptiens, adorateurs de la Déesse Isis.

4. La pêche du Pont-Euxin, du bosphore de Thrace, & de l'Archipel, étoit d'un grand revenu. La pêche des esturgeons & des thons, qui se faisoit dans le Pont-Euxin, & dans les Palus Méotides; la thonine & le caviar que l'on en retiroit, se débitoient avec beaucoup de profit dans toute la Grece & l'Italie. Le revenu de la seule pêche qui se faisoit devant Constantinople, suffisoit pour l'entretien de la

table du vieil Andronic Paléologue, & de toute ſa maiſon. Et l'on ſait enfin que dans les revenus de l'Empire, la pêche de l'Archipel faiſoit un article de dix ou douze mille écus d'or. Mais outre la pêche du boſphore, dès le temps de la République Romaine, la ville de Byzance tiroit un gros péage des vaiſſeaux qui alloient trafiquer dans le Pont-Euxin.



CHAPITRE XLIV.

1. Commerce des Palus Méotides, & de la Cherſoneſe Taurique. 2. Colonie des Grecs dans la Cherſoneſe Taurique. 3. Marchandiſes de la Taurique Cherſoneſe. 4. Mœurs de ſes habitants.

1. NOUS venons de voir les Egyptiens dans le boſphore Cimmérien, dans les Palus Méotides, & dans la Cherſoneſe Taurique, qui bien que connue du côté du midi par les Marchands qui venoient de la mer Méditerranée, ne l'étoit pas du côté du nord. Car Pline témoigne que de ſon temps l'on ignoroit encore ſi les Palus Méotides n'étoient point un golfe de l'Océan. Lucien nous apprend que les Phéniciens y faiſoient tous les ans des courſes pour l'entretien de leur commerce. Pour les Grecs, on connoît par la fable d'Iphigénie, d'Oreſte & de Py-

Plin. lib. 2, cap. 67.

Lucan. Toxar.

lade, & par les grandes actions qu'ils y firent, & qui leur mériterent un temple & des autels, quelle étoit la correſpondance des anciens Grecs avec les Scythes qui occupoient ces contrées.

2. Toutes les colonies qu'ils y ont plantées en ſont encore une preuve inconteſtable : Theodoſia, entre autres, ancienne colonie des Miléſiens, ayant un port capable de contenir cent vaiſſeaux, fort célebre autrefois, puis déſerte du temps de l'Empereur Adrien, *rétablie* enſuite, poſſédée long-temps par les Génois, ſous le nom de Caſa, qui y faiſoient un grand commerce ſous les Empereurs Grecs, & occupée enfin par les Turcs : Tanaïs, bâtie par les Grecs habitués ſur le boſphore Cimmérien ; ville autrefois ſi marchande, connue aujourd'hui ſous le nom d'Aſaf, & ſous ce nom poſſédée autrefois par les Génois, & maintenant par les Turcs : Olbia, bâtie pareillement par les Miléſiens ; & Boryſthenis, autre ville Grecque, l'une & l'autre ſur les bords du Boryſthene, aſſez près de ſon embouchure : Panticapæum ſur le boſphore, ayant un port capable de trente vaiſſeaux ; autre ouvrage des

Miléſiens, ainſi que Capi Phanagoria, & Hermonaſſa, ſituées ſur le boſphore, ſont encore des colonies Grecques : & Cherſoneſe enfin, ville bâtie par Diane, ſi l'on en croit Mela. *Mel. lib. 1, cap. 11.* Je ne parle point de tous les autres ports de cette contrée, dont les noms ſeuls font reconnoître les Grecs pour auteurs de la plupart des peuplades qui y ont paſſé.

3. Les marchandiſes de la Taurique conſiſtent en bleds, qui ſe tranſportoient autrefois dans la Grece & dans l'Aſie Mineure, par les ports du Pont-Euxin ; en fourrures, en beurre, en chevaux, que les Tartares, habitants de la Taurique, échangent aujourd'hui avec les Moſcovites contre des étoffes pour ſe vêtir, & d'autres denrées de peu de prix ; en ſel, en poiſſons ſalés, en caviar, & autres ſaumures. Les Tartares ne vendent point ces denrées, mais ils les échangent avec les Turcs, les Arméniens, & les Moſcovites, contre des toiles de coton, des draps de laine, du marroquin, & des couteaux. Ces marchandiſes que la Taurique fournit en ſi grande quantité, s'y débitoient abondamment dès le temps des Grecs & des Romains. Cela paroît par le grand nombre de

ports qui étoient autrefois le long de ces côtes, & dont Arrien a fait le dénombrement. Les grands vaisseaux n'y abordoient pas : car la mer des Palus Méotides est basse, & on ne s'y servoit que de barques légeres, couvertes de cuir. Les marchandises des Indes leur viennent d'Astracan par les caravanes. Elles y sont apportées par la mer Caspienne, qui les reçoit des Indes par le fleuve Oxus. Quoique les Tartares de la Taurique ne fassent pas grand usage des épiceries & des aromates, il s'en faisoit pourtant un grand débit à Cafa & à Tana avec les Génois & les Vénitiens, avant que les Turcs les en eussent chassés. Les Tartares ne peuvent pourtant perdre la mémoire du profit qu'ils faisoient avec eux, & ne les voyant plus venir dans leurs ports, ils les vont chercher ; & l'on a vu quelquefois à Genes des vaisseaux de Cafa.

Arrian. Peripl. Pont. Eux.

4. Les Anciens nous représentent ce peuple comme fort intéressé, & avide du gain, & qui, sans abandonner la culture de ses terres, étoit fort adonné à la mer, & y exerçoit de grandes pilleries. Son trafic s'entretenoit aussi par terre : mais tout son commerce est fort affoi-

bli, depuis que les Turcs se sont rendus maîtres de ces mers. Ammien Marcellin décrivant les mœurs de ces nations sauvages qui habitent au delà des Palus Méotides, vers le septentrion & l'orient, & des prédécesseurs de ces Tartares dont je viens de traiter, des Huns, des Alains, qui sont les anciens Messagetes, & de tous ces autres peuples qui s'étendent dans l'Asie, jusqu'à ces régions désertes qui sont voisines des Seres, & tous compris sous le nom général de Scythes, en parle d'une maniere qui nous fait entendre qu'ils ne faisoient aucun trafic avec les étrangers, soit pour leur débiter leurs marchandises, soit pour débiter celles du dehors. Presque tous ces peuples étoient nomades, errant toujours, cherchant les meilleurs pâturages, & ne se fixant jamais en aucun lieu. Comme ils ne se nourrissoient point de bled, mais de lait, & de chair de cheval, & quelques-uns même de chair humaine, ils ne s'appliquoient point au labourage. Lorsque les Huns, qui étoient les plus proches des Palus Méotides, avoient quelques échanges à faire entre eux, pour leurs petites nécessités, ils les faisoient sans descendre de leurs

Amm. Marcell. lib. 31, cap. 2.

chevaux, sur lesquels ils passoient la meilleure partie de leur vie. Et cependant quoiqu'ils ignorassent les délices du monde, ils ne laissoient pas de faire paroître un grand desir d'amasser de l'or. Mais cela n'étoit pas général; car la plus grande partie des Scythes ne manioient ni or ni argent, & ne s'appliquoient point à faire des acquisitions & des contrats, qui sont des suites du maniment de l'argent.



CHAPITRE XLV.

1. Commerce ancien d'Italie, & principalement des Tyrrhéniens. 2. Commerce des Tarentins. 3. Commerce des Spinetes. 4. Commerce des Liburniens.

1. LES anciens peuples d'Italie avoient eu assez d'attention aux affaires du commerce. Les Tyrrhéniens, les Tarentins, les Spinetes, & les Liburniens leurs voisins, s'étoient signalés sur la mer. La côte orientale d'Italie avoit peu de bons ports, & regardoit avec envie ceux que les Illyriens avoient en grand nombre dans la côte opposée. Les Tyrrhéniens, avant même le regne de Minos, avoient été maîtres long-temps de la plus grande partie de la mer Méditerranée, & avoient donné leur nom à la mer Tyrrhénienne, sur laquelle ils sont situés, ayant mis le siege de leur empire maritime dans le port

de Lune. Ils abuſerent de leur pouvoir, infeſtant la mer par leurs pirateries. Mais ils furent enfin réprimés, & contraints de céder aux Carthaginois la ſupériorité de la mer.

2. La véritable cauſe de la guerre que les Tarentins eurent contre les Romains, fut l'intérêt de la mer & du commerce. Ils étoient convenus avec les Romains, par un traité, que ni les uns ni les autres ne paſſeroient point dans leurs navigations le cap de Lacinie, comme je l'ai marqué ci-deſſus. Cornelius, Duumvir de la mer, nommé Valerius par quelques Auteurs, ne crut pas contrevenir à ce traité, lorſque s'étant mis en mer avec dix vaiſſeaux armés, ſans autre deſſein que de reconnoître les côtes de la grande Grece, & s'étant approché de Tarente, qu'il croyoit une ville amie des Romains, ce peuple fier s'en trouva offenſé, & fondit ſur cette eſcadre, la pilla, tua le Commandant, & s'attira les armes Romaines, qui enfin le domterent. Les avantages de la ſituation de Tarente, qui la mettoit à une portée commode des deux mers d'Italie, de la ſupérieure & de l'inférieure, entre la Grece, l'Afrique, & la Sicile, & la beauté

beauté de ſon port, purent bien leur donner cette confiance. L'Hiſtoire cependant ne fournit pas beaucoup de connoiſſance de leur trafic, ni de l'uſage qu'ils ont eu de la mer. Je trouve ſeulement que quelques-uns leur attribuent l'invention d'une ſorte de navires, qu'on appelloit ratiaires, parce qu'ils retenoient quelque choſe de la forme des radeaux.

3. L'Italie, qui s'étend ſur trois mers, ſur la mer inférieure au ſud-oueſt, ſur la mer Ionienne au midi, & ſur la mer Adriatique au nord-eſt; qui a été maîtreſſe de la premiere de ces mers par les Tyrrhéniens, & de la ſeconde par les Tarentins, le fut auſſi de la troiſieme par les Spinetes. Ces derniers étoient Pélaſges d'origine, que le haſard, plutôt que le deſſein, avoit conduits dans l'embouchure méridionale du Pô. Ce poſte ſe trouva commode pour des peuples accoutumés à la mer. Ils s'y établirent, ils y bâtirent une ville, & s'y rendirent ſi puiſſants par leur induſtrie & par leur courage, qu'ils devinrent maîtres de la mer, & conſerverent long-temps cette ſupériorité. On voyoit à Delphes les magnifiques offrandes qu'ils y avoient envoyées par recon-

noiſſance des biens qu'ils recevoient de la faveur des Dieux. Cette ville fut nommée Spina; & ſelon l'opinion de Denis d'Halicarnaſſe, elle prit ce nom de l'embouchure du Pô, où elle étoit ſituée, qui étoit nommée Spinétique. Cette opinion eſt contraire à toute ſorte d'apparence & d'analogie. Il eſt bien plus croyable que les habitants de la ville de Spina ayant été nommés Spinetes, comme ils dûrent l'être, l'embouchure du Pô, ſur laquelle ils étoient ſitués, prit d'eux le nom de Spinétique. De même que les embouchures du Nil, le Peluſiaque, le Tanitique, & le Sebennitique, n'ont pas donné les noms aux villes de Peluſe, de Tanis, & de Sebennis, mais en ont pris les leurs. Le nom de la ville de Spina ſemble être un nom Latin, & il eſt probable que les Pélaſges, en fondant cette ville, le lui donnerent à l'occaſion de quelque belle épine qu'ils trouverent au même lieu, ou parce que ce lieu l'avoit auparavant. Cette ville ne fut pas ſi heureuſe du côté de la terre, qu'elle l'avoit été du côté de la mer. Elle ne put réſiſter aux attaques de ſes voiſins, jaloux de ſa proſpérité, & elle fut enfin abandonnée.

Ce n'étoit plus qu'un village du temps d'Auguſte, & les changements arrivés aux bras du Pô firent qu'elle ſe trouvoit alors éloignée de cinq ou ſix lieues de la mer, ſur le rivage de laquelle elle avoit été bâtie.

4. Les Liburniens, voiſins de l'Italie, & comme oppoſés aux Spinetes par leur ſituation, furent auſſi de grands navigateurs. Leur côte, & toute celle de l'Illyrie, & les iſles voiſines, étoient pourvues de pluſieurs bons ports, qui manquoient à la côte oppoſée d'Italie. Ils occuperent pluſieurs iſles dans la mer Adriatique, & s'adonnerent fort à la piraterie. Ils furent inventeurs de certains vaiſſeaux d'une fabrique particuliere, qui porterent leur nom. * Euſtathius prétend qu'un certain Liburnus fut inventeur des vaiſſeaux Liburniens, qu'il leur donna ſon nom, & à toute ſa nation; quoique quelques-uns en attribuent l'invention à d'autres peuples. Ces vaiſſeaux étoient de deux ſortes; les uns plus grands, propres pour la guerre, & pour les voyages de long cours; les autres plus petits, pour la pêche, & les autres uſages ordinaires; dont quelques-uns même étoient tiſſus d'oſier, & cou-

* *Euſtat. in Dionyſ. perieg. v. 385.*

verts de peaux ; les uns & les autres fort commodes, pour leur force, & leur grande légéreté. Et il est remarquable que ni les Dalmates, leurs voisins, considérables sur cette mer par le havre de Salone leur capitale, ni les Liburniens eux-mêmes, selon les apparences, n'avoient point entr'eux l'usage de la monnoie. Ce que Strabon dit leur avoir été commun avec plusieurs autres Barbares.

Strab. lib. 4.



CHAPITRE XLVI.

1. *Suite du commerce des Romains.* 2. *Institution du college des Marchands à Rome.* 3. *Rétablissement de Carthage & de Corinthe, dans la vue du commerce.* 4. *Moyens dont se sont servis les Romains pour l'augmentation du commerce.* 5. *Commerce des Romains pendant la guerre navale d'Octavius César contre Sextus Pompeius.* 6. *Bataille d'Actium.* 7. *Utilité des vaisseaux liburnes pour la guerre.* 8. *Trois flottes dressées & entretenues par Auguste, l'une à Fréjus, l'autre au cap de Misene, & la troisieme à Ravenne.* 9. *Etat du commerce, du temps d'Auguste; & de la navigation, qui ne se faisoit guere alors, & avant lui, qu'en suivant les côtes.* 10. *Commerce des Romains aux Indes.* 11. *Le cap meridional d'Afrique connu & doublé long-temps avant Auguste.* 12. *Les Romains s'instruisent dans la marine par l'exemple des autres peuples, & marquent sur leurs médailles leur application à la mer : d'où l'on connoît que cette application regardoit bien plus la guerre que le commerce,* 13. *& principalement la subsistance de Rome.* 14. *Les Romains faisoient honneur aux villes qui se signaloient dans l'étude de la mer.* 15. *Sous l'empire d'Auguste, Rome étoit aussi puissante sur la mer que sur la terre.*

1. SI les livres de Varron touchant la navigation nous étoient demeurés, ils nous auroient sans doute donné de grandes lumieres sur le commerce des Romains, & prin-

cipalement sur celui qu'ils faisoient de son temps. Car encore qu'il soit bien constant que les grands efforts qu'ils faisoient pour se conserver l'empire de la mer, eût la domination de la terre pour fin principale, on ne peut pas croire néanmoins qu'un Sénat & un peuple aussi sage qu'étoit celui de Rome, ne vît pas combien le trafic leur étoit nécessaire pour leur subsistance, pour l'accroissement de leurs richesses, & pour l'ornement de leur ville. J'appelle trafic tout l'art & toute l'industrie qu'on employoit pour faire venir à Rome les marchandises étrangeres. L'établissement des Préfets de l'annone, qui étoit ancien dans la République, regardoit principalement l'abord des bleds, qu'on faisoit venir premiérement de Sicile & de Sardaigne; & ensuite d'Afrique, après les victoires Puniques; & d'Egypte, sous les premiers Empereurs; & enfin de Marseille & des Gaules, dans le déclin de l'Empire.

2. Dès l'année 259 de Rome, le college des Marchands y fut institué. On le nommoit aussi le college des Mercuriaux; non pas, à mon avis, parce qu'ils s'assembloient près du

temple de Mercure, comme quelques-uns l'ont cru; mais parce que les Romains reconnoiſſoient ce Dieu pour le diſpenſateur des biens qui s'acquierent par le trafic, tel qu'il ſe déclare lui-même dans le prologue de l'Amphytrion de Plaute. Mais ce college de Marchands pouvoit bien ſe rapporter dans ſa premiere inſtitution au commerce qui ſe faiſoit au dedans de Rome, & s'être étendu enſuite au dehors, à meſure que la domination des Romains prenoit ſon accroiſſement, premiérement ſur la terre, & puis ſur la mer.

3. Il faut de plus ſe ſouvenir que la ruine de Carthage & de Corinthe apporta un grand changement dans les affaires du commerce, & que pluſieurs autres villes, & Rome principalement, en profiterent. Mais néanmoins les diſpoſitions ne s'y trouvant pas pareilles, le commerce en reçut une grande décadence. J'ai dit ci-deſſus que le plus jeune des Gracques tenta vainement le rétabliſſement de Carthage, & que ce deſſein fut traverſé par les prodiges qui y ſurvinrent; à quoi la ſuperſtition des Romains déféroit beaucoup: mais qu'enfin la choſe fut conſommée par Auguſte, ſur les

mémoires de Jules César. J'ai dit auſſi que le même Jules Céſar rétablit Corinthe l'an de Rome 710, qui fut celui de ſa mort. Quand on conſidere le rétabliſſement de ces deux villes, qui étoient les plus marchandes que l'on connût alors, & le ſoin que prit Auguſte d'envoyer de groſſes eſcadres dans l'Océan, pour reconnoître les côtes de l'Europe, juſqu'au delà du cap Cimbrique ; & celles de l'Afrique vers la Ligne ; & d'un autre côté juſqu'aux Palus Méotides au nord ; & dans le golfe Arabique au midi ; on ne peut pas douter que tout cela ne ſe fît dans la vue du commerce. La ruine de Carthage donna lieu à l'établiſſement d'un commerce réglé des Romains avec les Africains, comme je l'ai déjà marqué. Ce commerce ſe faiſoit à Utique, voiſine de Carthage, & après elle la premiere en grandeur de l'Afrique ; & la ruine de Corinthe, comme je l'ai dit auſſi, fit paſſer le commerce à l'iſle de Delos, lequel s'y entretint quelque temps par le ſoin des Athéniens, & fut ruiné par les guerres de Mithridate.

4. Je dois parler ici de quelques loix, qui ſe trouvent dans le Digeſte, par leſquelles on

connoît l'application qu'eurent les Romains en certains temps aux affaires de la mer, au fort même de la guerre. Ils inviterent les citoyens, par l'exemption des charges municipales, à la fabrique des vaisseaux, dont ils réglerent même la grandeur; & au négoce des bleds, pour la subsistance de Rome. Cette exemption des charges municipales parut si commode, que plusieurs employerent des moyens frauduleux pour l'acquérir, & se servirent de la fausse apparence de quelque nouvelle construction, ou de quelque commerce simulé: contre quoi l'on fut obligé de se précautionner par de nouvelles loix. Le trafic des bleds, si nécessaire à Rome, n'excluoit pas celui des autres marchandises, qui se faisoit seulement pour le profit: car l'Etat le favorisoit, & donnoit sa protection à ceux qui l'exerçoient, n'y ayant point de marchandises qui ne fussent nécessaires, ou du moins utiles, dans une aussi grande ville que Rome. Mais ce qui étoit recommandé au peuple, étoit défendu aux Sénateurs; car une loi ancienne, établie par Claudius, Tribun du peuple, au temps de la seconde guerre Punique, & renouvellée

par la loi Julienne des concuſſions, leur interdiſoit la fabrique & la poſſeſſion des vaiſſeaux, de crainte que les avantages qui leur en pouvoient revenir ne les fiſſent aſpirer à quelque nouvelle entrepriſe.

5. Pendant le triumvirat d'Octavius Céſar, qui fut depuis ſurnommé Auguſte, d'Antoine & de Lepidus, le jeune Pompée ſe trouvoit au nombre des proſcrits; & tâchant de ſoutenir les reſtes de la fortune de ſon pere, qui s'étoit fort accrue par la mer, il ramaſſa & conſtruiſit pluſieurs vaiſſeaux, & quelques-uns entr'autres couverts de cuir, & s'aſſocia à tout ce qu'il put trouver de Pirates, ſe rendit maître de la mer, s'empara de la Sicile, de la Sardaigne, & de l'iſle de Corſe, arrêta tous les convois qui portoient les proviſions néceſſaires pour la nourriture de Rome; ceux du Levant, par la Sicile; ceux d'Occident, par la Sardaigne & l'iſle de Corſe; & ceux d'Afrique, par des eſcadres qui tenoient la mer. Par-là l'Italie ſe trouva bientôt affamée. Il inſulta même les côtes d'Italie, & y fit quelque butin. Un mal ſi preſſant demandoit un prompt remede. On en

vint à un accommodement entre Pompée d'une part, & César & Antoine de l'autre. On abandonna à Pompée ces trois isles, avec les autres dont il étoit en possession. Il abandonna l'Italie de son côté : il promit de ne plus troubler le commerce, de permettre le transport des bleds en Italie, & de rendre ceux qu'il avoit arrêtés : & il retint le titre de Préfet des côtes maritimes, suivant l'acte qui le lui avoit donné. Cet accommodement auroit été avantageux à toutes les parties, s'il avoit été entretenu de bonne foi : mais Pompée ayant pris goût au pillage de la mer, se servit des Corsaires qu'il avoit attirés dans son alliance, pour infester les mers, comme ils le confesserent depuis. Rome encore affligée de la faim, ne recevoit pas de lui les secours qu'il avoit promis. Pour réprimer ce désordre, César engagea dans son parti quelques-uns des Lieutenants de Pompée, gens fort experts dans la marine, assembla des vaisseaux, en fit construire de nouveaux, mit les côtes d'Italie en sûreté contre les descentes de Pompée, & mena contre lui une puissante flotte en Sicile. Dans toute cette guerre navale, César ne fit

pas paroître une grande vigueur ; il fut souvent battu, & dans la guerre, & par la tempête ; & il dut presque tous ses avantages à la valeur & à la capacité d'Agrippa. Le sentiment secret qu'il avoit de ces dispositions, lui avoit donné une grande aversion pour la marine. De trois cents voiles qu'Antoine amena à son secours, il n'en prit que 120, avec dix petits vaisseaux, plus petits que les galeres, mais plus grands que les vaisseaux de charge, dont sa sœur Octavie, qu'il avoit mariée à Antoine, lui fit présent. La grandeur & la force de ses vaisseaux lui donnoient beaucoup de supériorité sur ceux de Pompée, qui les surpassoient d'ailleurs en agilité & en légéreté, & qui étoient conduits par des chefs bien plus experts dans la guerre de mer. Pompée prenoit tant de confiance en ces avantages, & en quelques victoires que ses vaisseaux avoient remportées sur ceux de César, qu'il s'attribuoit le titre de fils de Neptune, & que dans son habit de Général il affectoit la couleur bleue, qui est celle de la mer, préférablement à la couleur ordinaire de pourpre. Tout cela cependant ne l'empêcha pas de

recevoir de grands échecs de la flotte de César, & de voir enfin dans une derniere bataille, & décisive, étant sur le rivage, la sienne entiérement défaite par Agrippa, commandant celle de César. Chacune de ces flottes étoit de trois cents vaisseaux. Elles combattirent sur la côte de Sicile. Il ne s'en sauva que dix-sept vaisseaux; sur lesquels Pompée s'étant retiré vers Antoine, dans l'espérance d'en être secouru, il y trouva sa mort. Ce fut à l'occasion de cette guerre de César & de Pompée, qu'Agrippa ouvrant ces petits golfes qui étoient aux environs de Baies, en fit des ports très-sûrs & très-commodes. César pour illustrer la valeur de ce grand homme, & donner une marque publique de la reconnoissance qu'il conservoit des services importants qu'il en avoit reçus, l'honora d'une couronne navale : ce qui n'avoit point eu d'exemple dans les guerres précédentes, & qui ne fut point imité dans les siecles suivants.

6. La bataille d'Actium causa encore une grande révolution dans les affaires de la mer. Le besoin qu'eut Antoine du secours des Egyptiens, des Tyriens, & des autres peuples de

l'Asie & du Levant, qui étoient puissants sur la mer, releva les espérances qu'ils avoient toujours conservées du rétablissement de leur commerce. Mais la victoire d'Octavius changea les choses. Les Historiens ne conviennent pas du nombre des vaisseaux qui combattirent. Ceux qui en donnent le moins à César, font sa flotte de deux cents trente navires armés d'éperons, & de trente galeres légeres sans éperons ; & celle d'Antoine de cent soixante & dix vaisseaux, surpassant de beaucoup ceux de César en force & en grandeur. Les autres donnent quatre cents voiles à César, deux cents à Antoine. Plutarque va bien plus loin, en disant que César se rendit maître de trois cents vaisseaux d'Antoine. Mais ces différences se concilient aisément, les uns n'ayant compté que les vaisseaux de guerre, & les autres y ajoutant les vaisseaux de charge. César punit les Tyriens & les Sidoniens de la fidélité qu'ils avoient gardée à Antoine contre lui : & dès-lors il commença à exercer un pouvoir absolu dans l'Asie, que cette victoire lui soumit entiérement.

Plutar. in Anton.

7. Ce fut principalement cette bataille qui

fit connoître les avantages que l'on pouvoit tirer des vaiſſeaux que l'on appelloit liburnes, dont j'ai déjà parlé. Car encore que l'on s'en ſervît long-temps auparavant dans les flottes Romaines, on ne l'avoit pourtant jamais fait ſi utilement qu'on le fit alors; car l'on éprouva que de tous les vaiſſeaux, il n'y en avoit point de plus propres pour la guerre. Céſar inſtruit par cette expérience, & les Empereurs qui lui ſuccéderent, ne compoſerent plus leurs flottes que de liburnes. L'on en trouve des deſcriptions exactes dans les livres des Anciens.

8. Cette grande victoire ayant rendu Céſar maître de l'État de Rome, il s'appliqua à le régler. Il ſe ſervit premiérement de ce grand nombre de gros vaiſſeaux armés d'éperons, qu'il avoit pris ſur Antoine, & que Plutarque fait monter à trois cents, comme j'ai dit, pour tenir dans le reſpect les Gaules nouvellement ſubjuguées, ayant fait paſſer des vaiſſeaux ſur la côte de Fréjus, après les avoir bien fournis de chiourmes. Pour s'aſſurer la domination de la mer, il la nettoya des Pirates de Malte, de Corfou, & des Liburniens, qui traverſoient le commerce. Il dreſſa deux

autres puissantes flottes, pour être toujours entretenues. Il en établit une au cap de Misene, dans la mer Tyrrhénienne, & l'autre au port de Ravenne, dans le golfe Adriatique, ainsi disposées pour la sûreté de Rome & de l'Italie. La premiere avoit sous son département toutes les côtes de l'Occident & du Midi, jusqu'en Egypte : l'autre avoit toutes les côtes du Levant sous le sien, jusqu'au Pont-Euxin, & aux Palus Méotides. Cet établissement dura long-temps dans Ravenne. On apprend par les lettres de Cassiodore que Théodoric, Roi des Ostrogoths, peu avant l'Empereur Justinien, se servoit de ce port pour la construction de ses flottes. Les rives du Pô fournissoient les bois propres à cette fabrique, & le cours de cette riviere donnoit toute la commodité nécessaire pour le transport. Mais il est arrivé à ce port, comme à bien d'autres, que la mer s'en étant éloignée, le sable & le limon l'ont comblé.

Cassiod. lib. 3, epist. 17, 19, 20.

9. En ce temps de la naissance de l'Empire, les Romains se trouvant maîtres de la plus grande partie du monde connu, le commerce ne s'exerça que sous leur bon plaisir : & il

auroit

auroit fait de bien plus grands progrès, si le soin d'affermir & d'étendre leur domination n'avoit fait leur principal & presque leur unique emploi. Il ne paroît pas que les navigations se fissent alors autrement, ni dans la mer Méditerranée, ni dans les mers extérieures, qu'elles se faisoient auparavant, c'est-à-dire, ne perdant presque point les côtes de vue, & se hasardant rarement à prendre la pleine mer. Eratosthene, homme d'une vaste érudition, qu'il a principalement signalée dans les Mathématiques & dans la Géographie, a reconnu cette vérité, & n'a pas mérité les reproches que Strabon lui a faits, sans alléguer aucun fait qui y soit contraire. Car Strabon prouve très-mal ce qu'il avance, que les Anciens ont fait de plus grands voyages que les Modernes, ne rapportant que des voyages fabuleux, de Bacchus, d'Hercule, & d'autres semblables. Mais quand tous ces voyages seroient véritables, Strabon ne nous fait point voir que pour les faire, on ait traversé la pleine mer, ni qu'on se soit beaucoup éloigné des rivages. Le voyage que la flotte d'Alexandre fit des Indes vers l'embouchure de l'Euphrate,

Strab. lib. I.

en eſt encore une preuve. Les Hiſtoriens l'ont décrit exactement, ſur la foi d'Oneſicrite, qui étoit dans cette flotte, & ſur celle de Juba. D'où l'on peut inférer certainement que les Phéniciens qui fréquentoient ces mers par la mer Rouge, ſix ou ſept cents ans avant Alexandre, ne s'éloignoient guere des côtes dans leurs navigations.

Plin. lib. 6, cap. 23.

10. Pline nous apprend que cette route de la flotte d'Alexandre étoit ſuivie de ſon temps par les Romains. Il ajoute que les Romains affriandés aux riches marchandiſes des Indes, y envoyoient des flottes tous les ans, chargées de quelques gens de trait, pour les défendre contre les Pirates. Il dit de plus que l'avidité du gain fit chercher aux Marchands des chemins plus raccourcis ; c'eſt-à-dire, qu'ils prirent la pleine mer, & s'éloignerent des côtes, & que ces chemins raccourcis étoient auſſi plus ſûrs ; ſans doute parce qu'ils évitoient par-là les bancs & les rochers, qui bordent la plupart de ces côtes. Il a pris ſoin de donner une deſcription exacte de la route que l'on tenoit de ſon temps pour aller d'Alexandrie aux Indes, des ſaiſons propres à cette navigation,

tant pour le départ, que pour le retour, & des marchandises que l'on en rapportoit.

11. D'un autre côté, long-temps avant Pline, & même avant Auguste, le chemin étoit ouvert pour sortir de la mer Méditerranée par le détroit de Cadix, & faire le tour de l'Afrique jusqu'à la mer Rouge. Ce que Pline a écrit sur ce sujet mérite une grande attention. Il rapporte, sur la foi de Cœlius Antipater, célebre Historien, qui vécut du temps de la sédition des Gracques, que dès-lors les vaisseaux partis des côtes d'Espagne alloient trafiquer en Ethiopie. Ce fut la voie que tinrent ces vaisseaux Espagnols, dont Pline dit que Caius César, fils d'Agrippa, adopté par Auguste, vit les débris dans le golfe Arabique. Il ajoute que Hannon Carthaginois, pendant que les affaires de sa nation étoient florissantes, navigea depuis le détroit de Cadix jusqu'à l'extrêmité de l'Arabie, & laissa une relation exacte de son voyage : comme Himilcon son compatriote fut envoyé au même temps pour reconnoître les côtes de l'Europe. Pline ajoute encore, sous l'autorité de Cornelius Nepos, Historien très-estimable, & très-

Plin. lib. 2, cap. 67.

fidele, que de ſon temps un certain Eudoxus, fuyant la pourſuite de Ptolemée Lathurus, Roi d'Egypte, s'embarqua ſur le golfe Arabique, & aborda à Cadix. D'où il paroît clairement que les Portugais s'en ſont bien fait accroire, quand ils ſe font attribué la gloire d'avoir découvert les premiers le cap de Bonne-Eſpérance.

12. Cette pratique de la mer, dans laquelle les Romains s'entretenoient alors, perfectionna fort leur commerce & leur navigation. Comme ils négocioient ſouvent avec des peuples bien plus experts qu'eux dans la marine, ils n'avoient pas de honte de s'inſtruire par leur exemple, & même d'imiter leurs ſupercheries dans le trafic; ce que Strabon n'a pas diſſimulé. Ce fut d'eux qu'ils apprirent à ſe ſervir des mêmes hommes pour le ſervice de la navigation, & pour le ſervice de la guerre. On connoît par le témoignage des Anciens, & par les monuments qu'ils ont laiſſés, & dans les médailles, & dans les inſcriptions, que les ſoldats qu'ils mettoient ſur leurs vaiſſeaux faiſoient auſſi la fonction de rameurs: comme les Tunquinois le pratiquent aujour-

d'hui, & comme les Poëtes disent que le pratiquoient les anciens Argonautes, suspendant leurs boucliers aux côtés du vaisseau pendant que la rame les occupoit. Je ne doute pas que cette coutume que prirent les Romains, selon le témoignage de Vegete, de donner la couleur de la mer aux vaisseaux qu'ils envoyoient à la découverte, aux voiles, aux cordages, & aux habits même de leurs mariniers & de leurs soldats, ne vînt des peuples de Vannes. Le nom Latin de cette couleur, *Venetus*, qui est le nom de ce peuple, marque son origine. Il est vrai que quelques-autres Grecs ont rapporté le nom de cette couleur aux Venetes situés sur le golfe Adriatique : mais c'étoit faute de savoir combien les peuples de Vannes avoient eu de réputation & d'autorité dans les affaires de la mer. César, qui l'avoit éprouvé, se servit utilement de leurs flottes, aussi-bien que de leurs soldats, dans les guerres civiles qui suivirent celle des Gaules. Et comme les Romains s'instruisoient dans l'art de la mer & du commerce par les exemples des nations qu'ils subjuguoient, lorsqu'ils croyoient en pouvoir profiter ; ils instruisoient

Veget. de re milit. lib. 5, c. 7.

aussi dans le même art les peuples grossiers qu'ils assujettissoient à leur empire, selon le rapport de Strabon. *Strab. lib. 2.*

13. Les médailles anciennes nous font aussi connoître, ce que j'ai déjà remarqué, que les Romains, presque dans tous les temps, ont principalement cultivé la navigation par rapport à la guerre; & que le commerce en a été le moindre objet. Rien ne l'a fait mieux voir que cette statue de la Victoire que les Romains avoient dressée dans le port d'Ostie; & que ces médailles de Marcius Censorinus, qui sont de l'an 630 de Rome, marquées au revers de deux vaisseaux, avec une Victoire posée sur un cippe. Ce qui montre que les flottes Romaines qui sortoient du port d'Ostie étoient principalement destinées à la guerre. Quand Agrippa & le jeune Pompée prirent le titre de *Préfets de la flotte & de la côte maritime*, que l'on trouve sur leurs médailles, & que ce dernier prenoit le titre de fils de Neptune, se vantant d'avoir été adopté par ce Dieu, ils n'avoient assurément que la guerre en vue, non plus que Calpurnius & qu'Oppius, quand ils se sont qualifiés *Préfets de la flotte*.

14. Du temps de la République Romaine on a mis ſouvent des flottes en mer, pour ſubvenir à la nourriture de Rome, & y tranſporter du bled. Les médailles frappées à ce ſujet marquent la deſtination de ces flottes, par ces mots, *Ad coëmendum frumentum ex ſc.* avec la figure de la proue d'un vaiſſeau. Les Empereurs, qui prirent le même ſoin, l'exprimoient ſur leurs médailles par la figure d'un vaiſſeau, avec ces paroles, *Annona Aug.* ou *Ceres Aug.* & l'on en voit pluſieurs de cette ſorte, frappées ſous Neron & ſous Antonin Pie.

15. Les Romains faiſoient honneur aux villes qui s'étoient ſignalées dans le commerce, ou dans la fabrique des vaiſſeaux, ou qui étoient célebres par quelque port conſidérable. Ces villes faiſoient marquer leurs médailles d'un vaiſſeau, ou ſeulement d'une proue, ou d'un Neptune avec ſon trident, ou d'un dauphin, & elles y prenoient le titre de Ναυαρχίδες. Telles étoient les médailles de Tyr, de Sidon, de Byzance, de Leucate, de Chélidoine, de Syracuſe, & de pluſieurs autres. Mais avant tout cela, les premieres & les plus anciennes

médailles de Rome portoient la tête de Janus d'un côté, & une proue au revers, pour signifier l'arrivée de Saturne en Italie par mer, qui y introduisit l'usage de la monnoie ; & les médailles frappées sous les Rois, (si toutefois l'on en trouve quelques-unes de ce temps-là) & marquées de la figure d'un vaisseau, ne signifient autre chose que l'arrivée de Saturne en Italie. Car on sait que l'application que les Romains avoient à la mer, du temps de leurs Rois, étoit fort légere.

16. Mais quoi qu'il en soit, il est certain qu'après la bataille d'Actium, Rome ne se trouva pas moins puissante sur la mer que sur la terre. C'est de ce temps-là que parle Venus dans l'Enéide, lorsqu'elle remontre à Jupiter qu'il lui avoit promis que les descendants des Troyens seroient un jour maîtres de la terre & de la mer. Mais lorsque Cassandre, fille de Priam, fait une pareille prédiction dans Lycophron, cela ne se peut entendre que d'un temps beaucoup antérieur à celui d'Auguste. Et afin que ces prédictions ne soient pas prises pour des exagérations poétiques, Denys d'Halicarnasse en

Virgil. Æneid. lib. 1, vers. 240.

Dion. Halic. lib. 1.

parlant de ſon temps, dit clairement que Rome étoit maîtreſſe de toute la mer, non ſeulement de celle qui eſt renfermée dans les Colonnes d'Hercule, mais encore de l'Océan, par-tout où il étoit navigable.



CHAPITRE XLVII.

1. La réduction de l'Egypte en forme de province avance fort le commerce de l'Empire Romain. 2. Les Romains s'ingéroient depuis long-temps dans les affaires de l'Egypte. 3. Le royaume de Chypre réduit en province. 4. Le royaume de Cyrene & la Cilicie deviennent provinces Romaines. 5. La liberté de l'Egypte ayant été premiérement entamée par César, l'Egypte fut enfin réduite en province Romaine par Auguste.

1. MAIS rien n'avança tant le commerce de Rome, que la réduction de l'Egypte en forme de province, qui fut faite par Auguste, après la bataille d'Actium. Cette conquête enrichit Rome. Elle lui assura une subsistance abondante par les bleds que cette fertile contrée fournissoit; & elle lui ouvrit les

Indes par le commerce que Ptolemée Philadelphe y avoit établi long-temps auparavant. Les deux portes de l'Egypte étoient Pelusium du côté du levant, que l'on a depuis confondu mal-à-propos avec Damiete, mentionnée par le Géographe Stephanus, sous le nom de Tamiath ; & Alexandrie du côté du couchant. Tous les vaisseaux de Syrie & des provinces voisines abordoient à Pelusium : mais toute l'Europe, toute l'Afrique, tout le Nord, & même l'Asie Mineure, alloient au port d'Alexandrie. Les Egyptiens ne laissoient pas de se servir aussi de toutes les embouchures du Nil pour leur commerce ; & Hirtius, qui a décrit la guerre que César fit à Alexandrie contre le dernier des Ptolemées, a remarqué qu'ils avoient établi des bureaux & des gardes à toutes ces embouchures, pour lever les péages.

2. Les Romains depuis long-temps s'ingéroient dans les affaires d'Egypte, & ne perdoient aucune occasion d'y faire reconnoître leur autorité. Dès le temps de Ptolemée Philadelphe, ils s'étoient associés avec lui par des offices réciproques. Il est vrai que Ptolemée, touché de leur vertu, fit les premiers pas :

mais les Romains ne tarderent pas à y répondre par une magnifique ambaſſade, l'an de Rome 478. Mais ce qui donna le plus d'autorité aux Romains en Egypte, fut le teſtament de Ptolemée Philopator, par lequel il les établiſſoit tuteurs de ſon fils Ptolemée Epiphane, qu'il laiſſoit âgé ſeulement de cinq ans. Ils envoyerent M. Lepidus, pour gouverner l'Egypte ſous le nom du pupille ; & les médailles Romaines en ont conſervé la mémoire à la poſtérité. Ce fut en cette qualité qu'ils déclarerent la guerre à Antiochus le Grand, qui profitant de la minorité du jeune Ptolemée, avoit envahi une partie de ſon domaine. Ptolemée Philometor, régnant conjointement avec Ptolemée Evergete ſon frere, & ſe voyant expoſé aux invaſions d'Antiochus Epiphane, eut recours aux Romains ſes alliés. Ce fut en cette occaſion que Popilius, qu'ils avoient député vers Antiochus, prévint les artifices dont il ſe vouloit ſervir pour tirer la négociation en longueur, en l'enfermant dans un cercle qu'il forma en terre du bout de ſa baguette, ſans lui permettre d'en ſortir qu'après une réponſe poſitive. Sylla traita les

Egyptiens avec une bien plus grande hauteur, lorſque l'an de Rome 673 il créa Roi d'Egypte Alexandre, fils d'un autre Alexandre frere de Ptolemée Lathurus, Roi d'Egypte. Il eſt vrai que le peuple d'Alexandrie ſe défit promptement de lui. Son frere, nommé Alexandre comme lui, prit ſa place, & fut chaſſé par ſes ſujets l'an de Rome 690, & ſe retira à Tyr. Suetone dit que Céſar, qui ſe trouvoit alors Edile, tâcha de ſe faire envoyer en Egypte par un plébiſcite, pour rétablir ce Roi, qui étoit ami & allié du Peuple Romain. Son deſſein ne réuſſit pas. Le Roi mourut à Tyr, & inſtitua le Peuple Romain héritier de ſon royaume. Ptolemée Auletes, qui lui ſuccéda, appréhendant l'effet de ce teſtament, voulut ſe maintenir dans ſa poſſeſſion, en ſe ménageant l'amitié des Romains, chez qui l'or avoit alors un pouvoir ſouverain. Il répandit parmi eux de grandes ſommes, qu'il avoit exigées rigoureuſement de ſes ſujets. Cela produiſit un effet tout contraire à ſes deſſeins. Il fut chaſſé d'Egypte l'an de Rome 697. Il ſe réfugia à Rome. L'affaire de ſon rétabliſſement y fut long-temps agitée;

Suet. Jul. c. 11.

& enfin après deux ans d'absence, il fut rétabli par Gabinius, Proconsul de Syrie, à la tête d'une armée, suivant les ordres de Pompée, l'an de Rome 699. Ce que les Egyptiens regarderent comme une atteinte que l'on donnoit à leur liberté.

3. L'année précédente Ptolemée son frere, Roi de Chypre, fut traité très-indignement par les Romains. Clodius, Tribun du peuple, homme noté & noirci par plusieurs méchantes actions, ayant entrepris la ruine de ce Prince, par qui il ne croyoit pas avoir été traité selon sa dignité & son mérite ; le Peuple Romain eut la foiblesse d'entrer dans ses injustes sentiments, & d'envoyer Caton pour se saisir de son Etat & de ses trésors, qui étoient grands. Le Roi prévint par sa mort cette révolution, & l'isle de Chypre fut réduite en forme de province Romaine.

4. Le royaume de Cyrene, qui étoit une autre dépendance de l'Egypte, depuis l'acquisition qu'en avoit fait le premier des Ptolemées, avoit été légué auparavant aux Romains par le testament de Ptolemée surnommé Apion, bâtard de Ptolemée Evergete Physcon, Roi

d'Egypte. Ce royaume étoit ainsi devenu une province Romaine. La Cilicie avoit eu aussi une pareille fortune. De sorte que l'Egypte étoit obsédée des forces de Rome ; & tombant par pieces sous son pouvoir, elle se voyoit prête à subir le même sort.

5. Appien remarque qu'après la défaite de Mithridate, il ne manquoit aux Romains que la seule Egypte, pour être maîtres de tout ce qui environne la mer Méditerranée. Ce fut ce qui obligea Pompée à s'y retirer, après sa déroute de Pharsale. Et ce fut aussi la crainte qu'avoient les Egyptiens des armes, de l'ambition, & de l'avidité des Romains, qui fit que le voyant venir chez eux avec quelques troupes, ils le massacrerent. Mais rien ne les alarma davantage que l'autorité que César s'attribua dans Alexandrie même, lorsqu'il voulut se rendre arbitre, en qualité de Consul, des différents qui étoient entre le jeune Ptolemée leur Roi, & Cléopatre sa sœur, touchant les droits qu'ils prétendoient à la couronne d'Egypte ; & que l'ordre qu'il leur donna de congédier leurs armées. Les Egyptiens, gens avisés, virent clairement que leur liberté étoit

en péril, & que s'ils ne prévenoient le malheur qui les menaçoit, l'Egypte couroit risque de devenir une province Romaine ; & ce fut la principale cause de cette dangereuse guerre qu'ils firent à César dans Alexandrie. Il les mit enfin à la raison, comme on l'apprend de l'Histoire, sans leur imposer toutefois d'autre loi que celle qui avoit été prescrite par le testament de Ptolemée Auletes, savoir, que l'ainé des deux fils, & l'ainée des deux filles, qu'il avoit laissés, régneroient conjointement après lui ; priant les Romains de ne changer point cette disposition, comme reconnoissant dès-lors la supériorité de Rome. L'ainé des fils périt dans la guerre qu'il fit à César ; & César déclara Roi son jeune frere, avec Cléopatre, l'ainée des filles. De toutes les troupes qu'il avoit fait venir en Egypte, il ne retira que la sixieme légion. Il y laissa le reste, sous prétexte de maintenir le gouvernement tel qu'il l'avoit établi, mais en effet pour assurer aux Romains la possession de l'Egypte.

6. Après la défaite de Brutus & de Cassius, Octavius César & Antoine, vainqueurs, partagerent entr'eux le gouvernement des provinces Romaines,

Romaines, & renouvellerent ce partage quelque temps après. Celles d'Orient étant échues à Antoine, ce fut alors qu'il s'abyma dans les amours de Cléopatre : d'où s'ensuivirent sa rupture avec Auguste, la bataille d'Actium, sa mort & celle de Cléopatre, & la réduction que fit Auguste de l'Egypte en province l'an de Rome 725. Les richesses qu'il en tira furent immenses, & Rome en fut enrichie.



CHAPITRE XLVIII.

1. L'Egypte fertile en bleds. 2. Elle en fournit Rome & Constantinople. 3. Elle invente la biere, quoiqu'elle ne manquât pas de vin. 4. Voitures réglées du bled d'Alexandrie à Rome, établies par Auguste, nommées sacra embole, *& d'autres marchandises portées d'Alexandrie à Rome & à Constantinople. 5. Malversations commises dans l'administration du commerce d'Egypte. 6. Heureuse situation de l'Egypte pour le commerce. 7. Les abords de l'Egypte difficiles, mais la conquête aisée, par la mollesse & l'esprit brouillon de son peuple. 8. Valeur & puissance des anciens Egyptiens, par mer & par terre. 9. Circonspection d'Alexandre, d'Auguste, & de ses successeurs, dans le gouvernement de l'Egypte. 10. Revenus de l'Egypte. 11. Antiquité du commerce d'Egypte. 12. Commerce d'Alexandrie. 13. Besoins de l'Egypte.*

1. LES Romains avoient fait d'autres conquêtes qui contribuoient plus solidement à l'établissement de leur domination

que celle d'Egypte ; mais ils n'en avoient fait aucune qui leur promît de plus grandes richesſes, plus de commodités, & plus d'aiſance. Auguſte après avoir réglé les tributs qu'elle paieroit à Rome, en fit une reſſource aſſurée contre la faim. Les bleds n'y manquoient jamais, non plus que les débordements réglés du Nil, qui les produiſoient ſans qu'il fût beſoin d'avoir recours à la culture, néceſſaire aux autres pays. Quelques médailles de l'Empereur Adrien portent une reconnoiſſance publique de la fertilité de l'Egypte, où Alexandrie eſt repréſentée tenant une poignée d'épis dans ſa main. Et c'eſt cette fertilité qui lui a fait donner par Tacite le titre de grenier & de clef de l'Italie, & de magaſin de l'annone. Auguſte, pour rendre ce ſecours plus abondant & plus ſûr aux Romains, eut la prévoyance de faire curer tous les canaux où regorge le Nil, & par où il porte la fécondité. Et néanmoins dans cette abondance des bleds que rendoit l'Egypte, il lui étoit aiſé de s'en paſſer elle-même, par la bonté de ſon terroir, qui lui fourniſſoit beaucoup d'autres aliments. Il eſt arrivé quelquefois que

Tacit. Annal. lib. 2, & Hiſt. l. 3.

dans une famine universelle, cette contrée a conservé sa fécondité ordinaire, & a soulagé la disette des étrangers. Les Livres sacrés en fournissent un exemple illustre dans l'histoire de Joseph ; & Diodore en rapporte un autre du secours qu'elle donna à Athenes dans une disette publique. Et ç'a été cette fertilité extraordinaire de l'Egypte pour la production des bleds, qui lui a fait attribuer l'invention du labourage.

Diod. lib. 1.

2. Les bleds d'Egypte commencerent donc à prendre un cours réglé vers Rome, & ensuite vers Constantinople : ce qui a continué jusques sous les Soudans, & jusqu'au temps présent. Car avant Constantin l'Egypte & l'Afrique étoient les nourrices de Rome. Mais après que Constantinople fut bâtie, l'Egypte fut chargée de sa nourriture ; & l'Afrique, la Sicile & la Sardaigne, de celle de Rome. La traite des bleds d'Alexandrie pour Constantinople étoit réglée par un Officier qui dépendoit du Préfet du Prétoire d'Orient ; & la traite des bleds d'Afrique dépendoit du Préfet du Prétoire d'Italie & d'Afrique. De ces deux Inspecteurs, l'un résidoit à Alexandrie,

& l'autre à Carthage. Sous l'empire de Valentinien, Valens, & Gratien, le Proconful ayant été contraint, pour fubvenir à la néceffité publique, de diftribuer au peuple le bled deftiné pour Rome, il le reftitua fidélement après le retour de l'ancienne fertilité. On voit par la loi d'Honorius & de Theodofe, qui eft rapportée au titre xxvij de l'onzieme livre du Code, quel foin on prenoit des bleds d'Egypte, que l'on faifoit porter à Alexandrie, pour les diftribuer enfuite à Conftantinople & à Rome; & l'Hiftoire n'a pas négligé de marquer la quantité que l'on en portoit à Conftantinople, felon la diverfité des temps & des befoins.

3. L'on peut juger de l'abondante récolte des bleds qui fe faifoit en Egypte, par l'invention de la biere, qui lui eft due. Elle remédioit par ce moyen au défaut des vignes, à la production defquelles fon terroir étoit moins propre. C'eft ce qu'en dit Hérodote; *Herodot. lib. 2, cap. 77.* mais Athénée tient un autre langage, & nous apprend que de fon temps les Egyptiens s'étoient inftruits dans la culture de la vigne, *Athen. lib. 1.* & avoient pris grand goût au vin. Il dit que

tous les bords du Nil étoient plantés de vignobles. Il nomme les meilleurs vins que l'on en tiroit, & principalement celui de Marea, célébré long-temps avant lui par Virgile, par Horace, & par Strabon. La ville de Tænia, dont il vante aussi le vin, & celle de Plinthine, à qui Hellanicus en attribue l'invention, sont lieux voisins de Marea; & apparemment ces vins ont été compris sous le nom général de vin de Marea. Il dit de plus que ce fut la cherté du vin, & non pas la rareté, qui produisit en Egypte l'invention de la biere. Et il dit enfin qu'Hellanicus, qui fut contemporain d'Hérodote, assure qu'on doit à Plinthine, ville d'Egypte, l'invention du vin; & que les anciens Egyptiens étoient fort sujets à l'ivrognerie. Depuis que les Mahométans ont été maîtres de ce pays, leur Religion, qui défend le vin, y a fait négliger la culture des vignes. On y a seulement ménagé dans ces derniers temps quelques vignobles, dans la province de Fium.

Virg. Georg. lib. 2. Horat. Car. lib. 1, od. 37. Strab. lib. 1.

4. Ce fut Auguste qui établit des voitures réglées de bled d'Alexandrie à Rome. Les Historiens qui sont venus après lui parlent

ſouvent de la flotte d'Alexandrie, nourrice de Rome. C'eſt celle que les Romains appellent *ſacra embole*, & *felix embole.* Il faut diſtinguer cette *embole* de αἰγυπτία ἐμβολή, que Heſychius cite d'Euripide, & qu'il explique, non ſeulement des mêmes marchandiſes, mais encore de toutes celles que l'on apportoit d'Egypte dès le temps de ce Poëte, qui étoit contemporain de Xerxès. L'on pourroit même ſoupçonner que le mot d'*embole* a été corrompu par le temps de celui d'empole: quoique Juſtinien, dans ſon édit, ſemble le rapporter au mot ἐμβάλλεσθαι, parce qu'on jetoit ces marchandiſes dans les navires lorſqu'on les embarquoit. Le bled, ſelon les apparences, a toujours fait le principal de cette charge. C'eſt pourquoi Juſtinien rend le mot d'ἐμβολὴ par celui de σιτοπόμπεια. Mais outre le bled, on ſe ſervoit de cette occaſion pour porter à Rome & à Conſtantinople pluſieurs autres marchandiſes que fourniſſoit l'Egypte, tant celles de ſon crû, qui étoient précieuſes, que celles qui lui venoient de l'Ethiopie, & celles qu'on lui apportoit des Indes, de la Perſe, & de l'Arabie, par la mer Rouge.

Juſtin. ed. 13 de Alex. & Ægypt. provinc. 4 & 5, & 24, & 29.

5. Entre les édits de Justinien, le plus important, & le plus ample, est celui qui concerne le gouvernement d'Egypte. L'on voit par cet édit, qu'avant Justinien on commettoit beaucoup de malversations dans l'amas & le débit des bleds, & des autres marchandises d'Egypte, qui se faisoit à Alexandrie, pour les transporter à Constantinople ; & que pour remédier aux abus de cette administration, qui étoit très-lucrative aux Officiers qui en étoient chargés, & qui pour cela tenoient une conduite fort mystérieuse & fort secrete, l'Empereur jugea à propos de partager ces emplois, pour faciliter l'exercice, & même pour avoir en eux des surveillants, qui s'observeroient les uns les autres. Cet édit nous apprend de plus, qu'outre le port d'Alexandrie, où se faisoit le principal embarquement des bleds d'Egypte, il s'en faisoit encore dans d'autres ports d'Egypte, & dans les embouchures du Nil : mais ce débit ne se faisoit que par une permission particuliere de l'Empereur, & après que la flotte Impériale d'Alexandrie avoit sa charge & étoit en mer.

6. Mais quoique l'Egypte fût la plus heureuse contrée du monde alors connu, par la fertilité de son terroir, & par l'abondance de ses marchandises précieuses, elle ne l'étoit pas moins par sa situation, qui détermina Alexandre à y bâtir Alexandrie, & à en faire le centre du commerce de tout son Empire. J'ai déjà remarqué ci-dessus, & la chose mérite bien d'être remarquée plus d'une fois, que l'Egypte a au nord la mer Méditerranée, qui lui donnoit le trafic de toute l'Asie occidentale, de toute l'Europe, & de tout le Nord. Elle a au midi les hautes montagnes d'Ethiopie, qui forment les cataractes du Nil, fleuve auquel elle doit ses principales richesses. Elle a l'Afrique au couchant. Elle a la Syrie au levant, qui lui fournissoit par des voitures de chameaux, & par des caravanes, les marchandises de l'Orient : chemin qui avoit été ouvert longues années auparavant par les conquêtes de Sésostris, qu'il avoit poussées dans l'Arabie & dans l'Afrique, dans l'Ethiopie & dans les Indes ; & par la prudence de Psammitichus, qui reconnoissant les avantages de la situation de l'Egypte, établit avec les

étrangers des correſpondances pour le commerce. Mais il ne fut pas le premier qui fit ce bien à ſa patrie, comme Diodore l'a cru. Long-temps avant lui Danaüs, & d'autres Princes Egyptiens plus anciens que Danaüs, avoient conduit des colonies d'Egypte en Grece. Les Egyptiens ont aſſez marqué les peuplades qu'ils ont autrefois envoyées dans les Indes, en diſant que leur Dieu Oſiris y a régné long-temps, & y a laiſſé pluſieurs marques de ſa domination. La mer Rouge, qui joignoit l'Egypte du côté du levant, lui ouvroit les mers du Midi, de toutes les côtes de l'Arabie, de la Perſe, & des Indes, & de celles de l'Afrique, tant orientale qu'occidentale, célébrées l'une & l'autre dans les Livres ſacrés pour leurs richeſſes, l'une ſous le nom d'Ophir, & l'autre ſous le nom de Tharſis, qui s'étendoit juſqu'au delà du détroit de Gibraltar vers le nord, & viſitées l'une & l'autre par les flottes de Salomon, & de Hiram Roi de Tyr. Séſoſtris, qui vécut peu de temps après, ne fut donc pas le premier, quoi qu'en diſent les Egyptiens, qui s'embarqua ſur la mer Rouge avec de grands vaiſſeaux. Il s'em-

Diodor. lib. I.

barqua avec une flotte de quatre cents voiles pour la conquête des Indes ; & l'on peut faire voir par des preuves évidentes les traces de cet ancien commerce de l'Egypte avec les Indes. Ce fut ce même Séſoſtris qui joignit le Nil à la mer Rouge, par un canal qu'on croit avoir été creuſé avant lui, & enſuite négligé & abandonné, & rouvert ſeulement & approfondi par lui. C'a donc été pour faire honneur à la Grece, que Strabon a écrit *Strab. lib. 1.* que Ptolemée Philadelphe a été le premier qui a dreſſé un chemin pour mener une armée des environs de Copte, ville d'Egypte, vers la mer Rouge. Diodore aſſure qu'avant *Diod. lib. 1.* ce même Roi, les Grecs n'avoient eu aucune entrée en Egypte. Quand il refuſeroit de mettre au nombre des Grecs ces Cariens & ces Ioniens que Pſammitichus prit à ſon ſervice, il convient lui-même qu'il reçut des Marchands Grecs dans ſes ports pour y trafiquer.

7. La difficulté des entrées de l'Egypte en rendoit encore la conquête importante. Elle avoit peu de bons ports ; la côte en étoit orageuſe & dangereuſe ; déſerts ſablonneux au

couchant, & même dans l'isthme qui la joint à la Syrie; montagnes au midi; & le rempart de la mer Rouge au levant, où l'on n'avoit point à craindre d'invasions de ces grandes & belliqueuses nations qui environnoient la mer Méditerranée. Lorsque Neron apprit le soulévement presque général de l'Empire contre lui, il conçut d'abord le dessein de se réfugier en Egypte. Il est croyable qu'il espéra de s'y pouvoir maintenir contre tant d'ennemis, par la défense naturelle du pays; & d'y trouver cependant les délices de la vie, dont il ne se pouvoit passer. Cette pensée, de se retirer en Egypte, étoit venue à Caligula avant lui. Si ce pays d'un si fâcheux accès avoit été défendu par une nation courageuse, il auroit méprisé les forces étrangeres. Mais ce peuple, plein d'ailleurs d'esprit & d'adresse, amolli par les délices & l'abondance, étoit tombé dans une si grande lâcheté, que son pays sembloit être exposé au premier occupant. Ajoutez à cela leur esprit séditieux, remuant, indocile, brouillon, tel que Tacite nous le représente du temps de Vespasien. Ainsi quand on auroit tant fait que de sur-

Tacit. Hist. lib. I, cap. II.

monter les défenſes naturelles de la région, qui conſiſtoient dans ces barrieres de Peluſium, de Paratonium, & d'Alexandrie, que quelques-uns appellent ſes cornes, la conquête en étoit aſſurée. Haython Arménien dit que de ſon temps, lorſque l'Egypte étoit occupée par les Mammelus, une ſeule victoire ſuffiſoit pour la ſubjuguer. Et Selim en fit l'épreuve lorſqu'il la conquit. Mais je ne ſais à quel temps il faut rapporter un paſſage remarquable de Philoſtrate, où il parle d'un ancien traité, qui avoit été conclu entre les Egyptiens & un Roi qui étoit maître de la mer Rouge, par lequel les Egyptiens avoient été obligés de renoncer à entrer dans cette mer avec aucun vaiſſeau de guerre, mais ſeulement avec un unique vaiſſeau de charge, pour entretenir leur commerce avec les Indes: lequel aſſujettiſſement ils tâcherent d'éluder par la fabrique d'un vaiſſeau de telle grangeur, & conſtruit avec un tel artifice, qu'il pût tenir lieu de pluſieurs autres. Je ſoupçonne que ce Roi, maître de la mer Rouge, pourroit avoir été celui de Tyr, qui ayant un bon port à la tête du golfe Arabique, &

Hayth. cap. 54.

Philoſtr. Vit. Apoll. lib. 3, cap. 2; & lib. 6, cap. 8.

le parcourant ſouvent par ſes navigations, s'étoit acquis l'empire de cette mer.

8. Ce n'eſt pas qu'on eût oublié leur ancienne valeur, & ces prodigieuſes conquêtes de Séſoſtris & de ſon fils Rhamsès. On ſe ſouvenoit de la vigueur qu'ils firent paroître pour le ſervice de Cyrus, dans cette fameuſe bataille qu'il donna contre Crœſus; & dans la réſiſtance qu'ils firent à l'invaſion de ſon fils Cambyſe; & dans la bataille que la flotte de Xerxès, dont ils avoient pris le *parti*, donna contre les Grecs auprès d'Artemiſium; & de la fermeté qu'ils témoignerent pour les Perſes contre les Ethiopiens, dans la déroute de leur armée, où Heliodore dit que parut leur intrépidité, & le mépris qu'ils faiſoient de la mort. Tout cela faiſoit penſer qu'ils pourroient revenir à leur naturel vigoureux, & ſe corriger de leur molleſſe. On ſe ſouvenoit de plus, qu'encore que la Nature ne les eût pas favoriſés d'une mer facile, & d'entrées commodes, ils n'avoient pas laiſſé d'obtenir l'empire de la mer ſous les Rois Bocchoris & Pſammis, avant le temps des Olympiades; & que les Grecs mêmes les reconnoiſ-

Heliod. Æthiop. lib. 9.

foient pour leurs maîtres dans la ſcience de la mer, comme le confeſſe Euripide. On ſe ſouvenoit encore de cette flotte de quatre cents vaiſſeaux, bâtie par Séſoſtris dans la mer Rouge. Ce qu'il ne faut pas expliquer de quelques petits bateaux de peu d'importance; puiſqu'on peut juger de la grandeur des navires de ce même Séſoſtris par ce ſuperbe vaiſſeau, long de deux cents quatre-vingts coudées, qu'il avoit fait conſtruire, & qui mérita d'être conſacré au Dieu Oſiris; & par cet autre vaiſſeau Egyptien que Lucien vit dans le port de Pirée, long de ſix-vingts coudées, large de plus de trente, & profond de vingt-neuf. Enfin on étoit encore bien inſtruit de ces forces redoutables de l'Egypte, tant de mer que de terre, qu'Appien a pris plaiſir de décrire avec pompe, & qu'il a principalement attribuées au temps de Ptolemée fils de Lagus: deux cents mille hommes de pied, quarante mille chevaux, trois cents éléphants, deux mille chariots armés de faux, quinze cents galeres, deux mille vaiſſeaux légers, & huit cents de ces grands navires qu'ils nommoient thalamegues, faits ſeulement pour le plaiſir & l'oſtentation. Du

Euripid. Troad.

Lucian. Vot.

Appian. Præf.

temps même de César, peu avant la conquête d'Auguste, l'Egypte étant déchue de son ancienne splendeur, & réduite à une grande foiblesse, le port d'Alexandrie n'étoit pas dégarni de vaisseaux. Mais je ne sais s'il faut attribuer à l'industrie des Egyptiens, ou à celle des Romains, la construction de ce prodigieux navire, surpassant en grandeur tous ceux que l'on avoit vus jusqu'alors, mené par trois cents rameurs, qui fut fabriqué à Alexandrie, du temps de Constantin, pour transporter à Rome un vaste obélisque du soleil.

9. Ces considérations obligerent Alexandre à changer la constitution de l'ancien gouvernement d'Egypte, qui, selon le rapport que nous en fait Strabon, étoit digne de la sagesse de cette nation, laquelle, dans tous les besoins de la vie, faisoit un si bon usage de sa raison. Quinte-Curce a donc été mal informé, lorsqu'il a écrit qu'Alexandre ne changea rien dans les affaires d'Egypte. Il songea premiérement à se faire une porte toujours ouverte, & toujours sûre, pour entrer en Egypte, en bâtissant Alexandrie. Il ne jugea pas à propos de

Strab. lib. 7.

Quint. Curt. lib. 4, cap. 7.

de donner l'administration de l'Egypte à une seule personne, il y mit plusieurs Gouverneurs. Et ce fut sur ce modele qu'Auguste en régla le gouvernement, d'une maniere qui fut exactement observée par ses successeurs, non pas en le partageant entre plusieurs chefs, mais en ne le confiant qu'à des Chevaliers Romains, sans y admettre les Sénateurs, & ceux qui étoient dans les grands emplois; & même sans leur en permettre l'entrée, autrement que par une grace spéciale; & de plus, ne recevant aucun Egyptien dans le Sénat de Rome: honneur qui ne fut accordé aux Alexandrins que sous l'Empereur Severe, & Antonin son fils. Josephe assure même que de son temps les Egyptiens étoient le seul peuple à qui les Romains ne permettoient pas d'acquérir en aucune ville le droit de bourgeoisie; & qu'aucun autre Souverain ne leur accordoit cette grace. Dans le partage des provinces de l'Empire, qu'Auguste fit avec le Sénat, il ne manqua pas de se réserver l'Egypte; & il réforma en beaucoup de choses la politique suivie par les Ptolemées. Tacite remarque que ce Prince fit un des secrets de l'Empire, de cette

Joseph. contr. Appion. lib. 2.

Tacit. An. lib. 2, cap. 59.

conduite myſtérieuſe qu'il établit dans le gouvernement de l'Egypte. Tibere pouſſa plus loin encore ſa défiance, & fit un de ſes Affranchis Gouverneur d'Egypte. Germanicus ſon neveu éprouva cette défiance, lorſqu'ayant pris la liberté de s'aller promener en Egypte, pour connoître les ſingularités de cette fameuſe contrée, ſans lui en avoir demandé la permiſſion, il en fut vivement réprimandé. Mais autant que la poſſeſſion de l'Egypte parut importante à Rome, autant les Egyptiens y parurent mépriſables. A quoi la vanité, & les ſuperſtitions de leur Religion, contribuerent peut-être autant que leur légéreté & leur lâcheté. Les Turcs obſervent encore aujourd'hui la même politique en Egypte. De tous les Bachas de l'Empire Ottoman, celui d'Egypte, qui ſembleroit avoir plus de pouvoir qu'aucun autre, eſt celui qui en a le moins. Les autres ont une autorité preſque abſolue dans leurs gouvernements. Celle du Bacha d'Egypte eſt balancée par les corps de milice qui y ſont établis, avec un pouvoir preſqu'égal au ſien.

10. L'on peut juger de l'importance de ce

gouvernement, par les revenus que l'on en tiroit, ſans ramaſſer tout ce que les Anciens en ont dit. Elmacin, auteur de l'Hiſtoire des Sarraſins, dit qu'en l'an de JESUS-CHRIST 898 le Calife tiroit des revenus d'Egypte trois cents millions deux cents mille écus d'or. Et néanmoins cette ſomme, toute immenſe qu'elle eſt, n'égaloit pas celle qu'en tiroient les Romains.

Elmac. Hiſt. Sarac. lib. 2, cap. 16 & 17.

11. Je crois pouvoir aſſurer que l'application des Egyptiens au commerce eſt auſſi ancienne que le culte de Mercure, qu'ils adoroient ſous le nom de Thoth ; comme il étoit adoré ſous le nom de Taautus par les Phéniciens, gens uniquement adonnés au trafic : les uns & les autres le conſidérant comme celui de tous les Dieux qui avoit la principale inſpection ſur les affaires de la marchandiſe. Cependant Strabon & Diodore diſent en termes exprès que les anciens Rois d'Egypte, contents de leurs propres biens, ne recherchoient point ceux des étrangers, à qui ils défendoient l'entrée de leur pays, ſe muniſſant contre leurs invaſions, & principalement contre celles des Grecs. Cela ne ſe peut en-

Strab. lib. 17. Diodor. lib. 1.

tendre d'aucun autre commerce que de celui qui se faisoit par la mer Méditerranée, où les Grecs exerçoient leurs pirateries le long des côtes d'Egypte, comme Strabon s'en explique assez clairement. Les Grecs se voyant par-là exclus de l'Egypte, se plaignirent de ce traitement, comme d'une grande injustice, & d'un attentat contre le droit des gens; & parlerent des Egyptiens comme d'une nation barbare, & qui avoit renoncé à l'humanité & à l'hospitalité : & c'est de là qu'est venue la fable de Busiris. Les naufrages fréquents de cette côte, & la difficulté de l'abord, contribuerent encore à décrier l'Egypte parmi eux. Mais des histoires plus sûres que celles des Grecs justifient les Egyptiens. L'Histoire sainte nous apprend qu'Abraham & ses descendants furent reçus en Egypte, non seulement pour y négocier, mais encore pour s'y établir. Dans cette famine générale, prédite par Joseph, les étrangers étoient reçus en Egypte pour y acheter des bleds. Avant cela même les Marchands Ismaëlites & Madianites, à qui Joseph fut vendu, alloient de Galaad en Egypte pour y exercer leur trafic. D'ailleurs, peut-on douter

que les Chananéens, gens occupés uniquement du négoce, & qui le pratiquoient par tout le monde, négligeassent celui d'Egypte, dont ils étoient si proches, & dont les entrées leur étoient ouvertes par mer & par terre? Salomon, qui s'associa aux Tyriens pour le commerce, n'achetoit-il pas en Egypte à beaux deniers comptants ce grand nombre de chevaux dont il remplissoit ses écuries? Cette ancienne correspondance des Egyptiens & des Indiens ne se pouvoit guere entretenir commodément que par la mer Rouge, qui étoit ouverte aux Perses & aux Arabes, dont les marchandises étoient utiles & nécessaires aux Egyptiens. Cette puissante ville de Thebes à cent portes, ancienne capitale d'Egypte, placée sur la frontiere des Ethiopiens & des Troglodytes, avoit besoin des marchandises de ce voisinage pour subsister commodément. Et enfin cet ancien trafic qui se faisoit dans la ville de Naucratis, selon le témoignage d'Hérodote, s'entretenoit vraisemblablement avec les Libyens, qui en étoient voisins. Mais les invasions des Rois d'Assyrie & de Babylonie en Egypte l'accoutumerent bien à voir *Herodot. lib. cap. 78.*

& recevoir chez eux les étrangers. Psammitichus, Apriès, & Amasis, qui y régnerent ensuite, changerent de politique. Ils établirent chez eux les Cariens, les Ioniens, & les Grecs, & se confierent à leur garde contre leurs propres sujets. Amasis marqua Naucratis pour demeure aux Grecs qui viendroient s'établir en Egypte. C'étoit le seul endroit d'Egypte destiné pour le commerce, &, comme je l'ai dit, il s'y pratiquoit depuis long-temps. On y remontoit par l'embouchure du Nil, voisine de Canope. Quoique la Nature, qui avoit été d'ailleurs si libérale de ses biens envers l'Egypte, ne l'eût pas favorisée des entrées commodes qui lui étoient nécessaires du côté de la mer Méditerranée, elle n'étoit pas toutefois entiérement dépourvue de ports : car outre les sept grandes bouches du Nil, elle en avoit plusieurs autres qu'on appelloit les *fausses bouches*, & plusieurs petits ports, dont Strabon a fait un dénombrement exact, où les vaisseaux de moyenne grandeur pouvoient entrer. Si un vaisseau entroit dans quelque autre bouche du Nil que celle qui conduisoit à Naucratis, on l'y faisoit retourner, après avoir juré que ç'avoit

été malgré lui qu'il avoit pris une autre route. Mais aux Grecs qui ne venoient en Egypte que pour le négoce, ſans aucun deſſein de s'y établir, Amaſis permit de bâtir des temples en certains lieux, pour l'exercice de leur Religion. Après tout ce que je viens de dire, il eſt ſurprenant que Marsham, qui a creuſé les antiquités d'Egypte plus qu'aucun autre, ait pu avancer que les Egyptiens ne commencerent à s'adonner à la marchandiſe que ſous les Ptolemées ; & que les expéditions & les voyages qu'ils ont faits auparavant, n'eurent point d'autre but que l'augmentation de leur Empire. Il eſt vrai que Ptolemée Philadelphe ne négligea rien pour faire fleurir en Egypte le commerce d'Orient, & celui d'Ethiopie & de la Troglodytique ; mais on ne voit point qu'il ait pris un ſoin particulier du commerce qui ſe faiſoit au Nord & au Couchant. Il ſemble que ſon application ſe ſoit bornée aux commodités que l'Egypte tiroit de ces marchandiſes d'Orient, & au profit qui lui en revenoit, quand il les avoit fait conduire à Alexandrie, pour être diſtribuées de là dans la mer Méditerranée ; ſans qu'il paroiſſe qu'il ſe ſoit ap-

pliqué au détail de ce débit ; sa complexion délicate lui interdisant les entreprises qui demandoient beaucoup d'action, & lui permettant seulement les exercices tranquilles de l'esprit, dans lesquels il s'étoit renfermé. Il aimoit les Lettres, & étoit possédé d'une grande passion d'apprendre ; & il est assez probable que sa curiosité eut la meilleure part à cette correspondance qu'il voulut lier avec les peuples de l'Orient & du Midi, qui étoient alors fort peu connus. Mais néanmoins ils n'étoient pas tout-à-fait inconnus, & il ne faut pas dérober aux anciens Rois d'Egypte la gloire de s'être ouvert le chemin de ces contrées, dont le seul canal que Sésostris creusa, pour lier le Nil à la mer Rouge, peut servir de preuve. Ce commerce de l'ancienne Egypte, si bien établi, commença à décliner avec l'Empire Romain, & principalement après l'érection de Constantinople, & les conquêtes des Sarrasins. Les Mammelus, qui s'éleverent ensuite, l'entretinrent foiblement ; & les Turcs, qui subjuguerent les Mammelus, le ruinerent presque entiérement, selon le génie de leur nation, & les maximes de leur politique, portée à la

destruction, & éloignée de la culture des Arts qui contribuent aux douceurs & aux ornements de la vie. Les navigations des Portugais, & leurs établissements aux Indes, acheverent l'anéantissement du commerce d'Egypte. Le Caire se sent encore aujourd'hui de cette décadence. Il avoit été bâti en l'an de Notre-Seigneur 795, sur la rive occidentale du Nil, des ruines de l'ancienne Memphis, située sur la rive opposée, par les ordres du Calife de Cairoan en Afrique, après que l'Egypte lui fut soumise; & il y établit le siege de son califat, pour avoir un passage assuré sur le Nil, & s'approcher des Sarrasins d'Asie, & des Califes de Damas & de Bagdad, & être à portée entre eux de se pouvoir secourir mutuellement. Ces mêmes considérations purent bien contribuer à l'agrandissement de ces deux clefs de l'Egypte, Tanis, ville illustre autrefois; & Damiete, qui s'accrut de la ruine de Pelusium, située un peu au dessus, sur la rive du Nil. Une partie de leur ancien commerce s'y est conservée, dans le trafic des toiles de lin, si abondant autrefois en Egypte. Je ne mets point en compte cette grande & fameuse

ville de Thebes, furnommée Hecatompyle, c'eſt-à-dire, *à cent portes*, dont je viens de parler, ſi vantée par les Anciens. Depuis l'irruption de Cambyſe en Egypte, & la déſolation qu'il apporta à cette ville, en la dépouillant de ſes ornements & de ſes richeſſes, elle demeura preſque enſevelie dans ſes ruines. Strabon dit qu'elle étoit déſerte de ſon temps, quoique l'on y apperçût encore les traces de ſon ancienne ſplendeur. La ville de Gergé, que l'on croit être la même, entretient encore quelque trafic, mais qui ne peut donner qu'une foible idée de ſa magnificence paſſée, qu'elle devoit ſans doute au voiſinage du golfe Arabique, & à la fertilité de l'Egypte, que le cours du Nil, ſur lequel elle étoit ſituée, lui communiquoit.

Strab. lib. 17.

12. Mais pour donner une idée plus exacte de l'étendue du trafic d'Egypte, il faut obſerver que depuis qu'Alexandrie fut bâtie, il ſe répandit dans tous les ports & dans les côtes de la mer Méditerranée. L'Egypte devint comme l'entrepôt général entre l'Orient & l'Occident: & Alexandrie fut l'entrepôt entre l'Egypte & l'Europe. Lorſque cette ville

tomba en la puissance d'Auguste, elle étoit le lieu du monde du plus grand commerce. C'est ainsi qu'en parle Strabon, qui étoit contemporain. Josephe, qui vint quelque temps après, décrit avec exagération sa grandeur & sa puissance. Il dit qu'elle rapportoit plus de richesses au trésor de Rome en un mois, que toute l'Egypte en un an, & qu'elle ne cédoit qu'à Rome en grandeur : tant s'en faut qu'aucune autre ville d'Egypte pût prétendre sur elle la préférence. Sous l'Empereur Julien, Ammien Marcellin lui donna le titre de chef des cités. Le voisinage de la mer, du lac Maréotide, & du Nil, suppléoient à la stérilité du terroir où elle étoit située, à la difficulté de son port, & aux marais bourbeux qui l'environnoient : & Rome avec toute sa grandeur, & l'Italie avec toutes ses richesses, ne lui fournissoient pas tant de marchandises qu'elle en recevoit d'elle.

Strab. lib. 17. Joseph. Bell. Jud. lib. 2, cap. 16; & lib. 5, cap. 32.

Amm. Marc. lib. 22, cap. 16.

13. Car l'Egypte, toute abondante qu'elle étoit, avoit pourtant aussi ses besoins. Son terroir gras & pesant ne produisoit aucuns métaux, & c'étoit l'Europe qui lui en fournissoit. Elle manquoit de bois, de poix résine,

& de goudron. Elle manquoit aussi de la plupart de ces fruits agréables qui sont communs dans les régions plus tempérées, & qui font les délices des bonnes tables. Mais la quantité de marchandises qui venoient d'Alexandrie étoit si grande à Rome, que l'on en tenoit des boutiques & des magasins. Les principales étoient les épiceries de toutes sortes, les toiles, le papier, le verre, le lin, les étoupes, & les robes magnifiques. Ce grand négoce d'*Alexandrie* commença à s'affoiblir sous l'empire d'Héraclius, lorsque les Sarrasins se rendirent maîtres de l'Egypte. Les peuples d'Europe y abordoient plus rarement, ne s'accommodant pas de la férocité des Mahométans, qui de leur côté étoient bien plus appliqués à la guerre qu'au commerce. Ils s'éloignerent donc des villes maritimes & du Couchant, pour se rapprocher de l'Arabie, de la Syrie, & des autres provinces où ils avoient déjà établi une puissante domination. Et c'est là la cause de l'agrandissement du Caire, & de l'affoiblissement d'Alexandrie. Les Européens trouverent mieux leur compte à retourner

négocier à la côte de Syrie, & aux villes de Tyr, de Tripoli, & de Scanderon. Mais les Chrétiens & les Mahométans s'apperçurent dans la suite du besoin qu'ils avoient du commerce d'Alexandrie, qui s'y rétablit insensiblement : & le Juif Benjamin, Navarrois, dans le récit qu'il a laissé du voyage qu'il fit en ces lieux-là vers le milieu du douzieme siecle, dit qu'on y voyoit alors un grand abord de Marchands de toutes les parties du monde. Les denrées des Indes, qui avoient pris la route du Nord pour venir en Europe, & que les Vénitiens & les Génois alloient querir à Astracan par la mer Caspie, & à Cafa par la mer Noire, reprirent le chemin d'Egypte sous les Soudans. Les Vénitiens demanderent au Pape la permission de trafiquer avec les Infideles, après avoir obtenu du Calife la liberté du commerce sur les côtes d'Egypte & de Syrie, & principalement à Alexandrie. Ils entretinrent soigneusement ce trafic, jusques au temps que les Portugais doublerent le cap de Bonne-Espérance, & s'établirent aux Indes. Voyant la perte qui les menaçoit, ils se joignirent

aux Soudans pour les en chasser, mais inutilement. Nos Marseillois, & les autres peuples de la France méridionale, faisoient tous les ans des navigations réglées à Alexandrie, & tiroient de là, & d'Alep, les épiceries, & les autres marchandises d'Orient, & en fournissoient le reste du royaume.



CHAPITRE XLIX.

1. Commerce d'Ethiopie, & de la Troglodytique. 2. Différent entre les Ethiopiens & les Egyptiens sur la primauté & l'antiquité. 3. Ptolemée Philadelphe établit le commerce entre l'Egypte & l'Ethiopie. Coptos, ville célebre, entrepôt de commerce. 4. Fausse origine du nom d'Egypte. 5. Le commerce d'Ethiopie devient avec le temps fort lucratif. 6. Les Ethiopiens peuvent affamer & ruiner l'Egypte, en détournant le cours du Nil.

1. L'EGYPTE tiroit d'autres sortes de marchandises du côté du Midi. Quoique les Ethiopiens menassent une vie pauvre, habitant un terroir ingrat, respirant un air malsain, & étant éloignés des autres nations, leur pays néanmoins ne laissoit pas de fournir

plusieurs riches marchandises, & à l'Egypte, qui en étoit proche ; & aux Arabes, & autres peuples, qui abordoient par mer à leurs côtes. Il produisoit de l'or, du cuivre, du fer, & d'autres métaux, qui manquoient à l'Egypte ; mais de l'or en plus grande abondance : car Héliodore atteste qu'ils se servoient d'or à plusieurs usages où d'ordinaire on emploie le fer. Les navires de Salomon, qui rapportoient tant d'or d'Ophir, c'est-à-dire de Sophala, & celui que rend encore aujourd'hui le Monomopata, sont la preuve des richesses de l'Ethiopie ; car je comprends sous le nom d'Ethiopie tous ces vastes pays qui s'étendent au dessus de l'Egypte, vers le Midi. Avant même le temps de Salomon, l'or d'Ophir étoit connu dans la Palestine : car on lit dans les Paralipomenes que David avoit amassé, pour la construction du temple de Jerusalem, trois mille talents d'or d'Ophir : ce qui lui étoit venu apparemment par les Tyriens. Par-là l'on connoît l'antiquité du commerce d'Ethiopie. Il en venoit aussi plusieurs sortes de pierres précieuses. Les mines d'émeraudes qui étoient sur leurs frontieres, & que l'on

Heliod. Æthiop. lib. 9, & 10.

1. Paral. 29, 4.

l'on n'y trouve plus maintenant, firent naître entre eux & les Egyptiens cette guerre que décrit Héliodore. Aucune autre région ne rendoit tant d'ivoire que l'Ethiopie. Elle rendoit du cinnamome, de la myrrhe, & plusieurs autres précieux aromates. Sous le nom d'Ethiopie il faut entendre aussi la Troglodytique, si célébrée par les Anciens. Les Portugais n'ont pourtant pas trouvé dans ces régions-là tous ces aromates, qui y étoient autrefois en abondance. Philostrate rapporte que de son temps il y avoit un commerce réglé entre les Egyptiens & les Ethiopiens, & que ce commerce se faisoit par terre, & par échange.

Heliod. Æthiop. lib. 9.

2. Ces deux nations se sont long-temps disputé la primauté & l'antiquité. Les Ethiopiens prétendoient être la plus ancienne nation du monde, & avoir peuplé les premiers l'Egypte par leurs colonies, sous la conduite d'Osiris. Les Egyptiens soutenoient au contraire que les Ethiopiens sont sortis d'eux: & cela semble confirmé par le témoignage de Moyse. Ces différents ont produit entre eux plusieurs guerres, qui ont eu divers succès, & avant même la guerre de Troye. Les Rois d'Egypte,

Gen. 10.

Sésostris, & Rhamsès, dont le premier régna peu d'années après Salomon, & le second environ cinquante ans après le premier, se rendirent maîtres de l'Ethiopie; qui secoua le joug bientôt après, & se sépara entiérement de l'Egypte, sans y entretenir aucune correspondance.

3. Ptolemée Philadelphe ne négligea pas les avantages que l'Egypte pouvoit retirer de l'Ethiopie; il y entra avec une armée, & fit mieux connoître ce pays qu'il n'avoit été connu jusqu'alors. Il y fit refleurir le commerce. La ville de Coptos sur le Nil étoit l'entrepôt & comme le magasin de toutes les marchandises, tant de celles qui venoient de l'Occident par Alexandrie, pour passer au Levant, que de celles qui venoient de l'Ethiopie par le Nil. Et parce que les navigations de la mer Rouge étoient plus difficiles & dangereuses vers le fond du golfe Arabique, que vers son embouchure, Philadelphe fit bâtir la ville de Berenice, du nom de sa mere, sur le bord de ce golfe, plus bas vers son entrée, dans le pays des Troglodytes, pour y faire porter les marchandises de Coptos. Strabon dit que cette ville

Strab. lib. 17.

de Berenice n'avoit point de port : Pline assure le contraire ; mais il entend parler du port de Myoshormos, c'est-à-dire, du port de la Souris, qui en étoit proche, & dont Berenice se servoit comme de son propre. Les marchandises se portoient de Coptos à Berenice sur des chameaux, par des caravanes : le chemin étoit de six ou sept journées ; & ce Prince dressa cette route avec soin, & y fit creuser des puits & des cîternes, pour la commodité des voyageurs. La ville de Coptos a pris le nom de Cana, où il se fait encore aujourd'hui de grands amas de bleds, qui se portent à Casir, sur le bord du golfe, qui est le nom moderne du port de la Souris, & de Casir à la Mecque, & à Medine. *Plin. lib. 6, cap. 23.*

4. La célébrité de cette ancienne ville de Coptos a fait croire qu'elle avoit donné le nom à l'Egypte, & que le nom d'Egypte avoit été formé de celui de Coptos, & de la diphtongue Grecque, mise en tête, & abrégée du mot d'*αια*, *terre.* A quoi je ne vois guere d'apparence : car le nom d'Egypte est très-ancien, & se trouve dans Homere, pour signifier, & la région, & le Nil, qui la parcourt

d'un bout à l'autre. Car encore qu'Homere fût peu instruit des affaires d'Ethiopie, ce que Strabon ne désavoue pas, il l'étoit pourtant assez pour savoir de quelle région le Nil venoit immédiatement, & quel nom on lui donnoit: au lieu que le nom de Coptos ne paroît pas si ancien. Il est ridicule de penser que les Egyptiens aient été chercher un mot dans la langue Grecque, qui leur étoit étrangere, pour en former le nom de leur patrie. Je ne m'arrête point à l'opinion fabuleuse des Arabes, qui font venir les noms de Coptos & d'Egypte d'un Roi imaginaire d'Egypte, nommé Copt, fils de Mesraim, & petit-fils de Cham : ce qui n'a aucun fondement dans l'Histoire. Je croirois plutôt que le mot d'*Egypte* a signifié premiérement le Nil; que le Nil avoit apporté ce nom de l'Ethiopie, où est sa source; & que le nom du fleuve a été donné à cette belle région qu'il arrose. Peut-être aussi le nom de Coptos en est-il venu, ville célebre, d'un grand abord, située sur les rives de ce fleuve: de sorte que les Marchands étrangers venant trafiquer en Egypte, & allant au lieu du plus grand commerce, il fut aisé à des gens d'une

Strab. lib. 7.

autre langue d'errer ſur le nom, attribuant le nom général du pays au lieu particulier où ils devoient négocier, & de corrompre le nom général d'αἴγυπτος en celui d'ἡ κόπτος.

5. Il eſt vrai que du temps de Ménélas, le trafic qui ſe faiſoit chez les Ethiopiens & les Troglodytes n'étoit pas fort lucratif, comme Strabon l'a remarqué : mais les choſes changerent bien dans la ſuite, & ce pays rendoit de très-riches marchandiſes, comme je l'ai fait voir. Cela paroît par le port d'Aduli, qui appartenoit aux Troglodytes & aux Ethiopiens, & qui étoit, ſelon Pline, un lieu d'un très-grand commerce. Cela paroît encore par ces grandes flottes que l'on envoyoit du temps de Strabon de la mer Rouge aux extrêmités d'Ethiopie, d'où l'on rapportoit en Egypte de très-précieuſes denrées ; & par ce que dit le même Auteur, que les revenus tirés auparavant de l'Egypte par les Romains, avoient été fort accrus par le négoce de la Troglodytique & des Indes. Comme les marchandiſes d'Ethiopie, pour aller à Rome, paſſoient par Coptos, ſoit qu'elles vinſſent par la mer Rouge, ou par le Nil, ayant côtoyé Eléphantine & Syene,

Strab, lib. 1.

Plin. lib. 6, cap. 29.

Strab. lib. 17.

qui étoient les bornes de l'Empire Romain de ce côté-là, & que de là elles étoient portées à Alexandrie, elles passoient en Italie pour marchandises d'Egypte. Souvent même à Rome les Ethiopiens étoient confondus avec les Egyptiens, & étoient nommés Egyptiens, comme au contraire le nom d'Ethiopiens étoit donné aux Egyptiens, au temps même des Mammelus.

6. Auguste n'ignorant pas quel profit pouvoit revenir à l'Egypte de la proximité de l'Ethiopie, fit quelque tentative pour s'en rendre maître. Dans les pouvoirs qu'il donna à Ælius Gallus, lorsqu'il l'envoya en Arabie, il les étendit sur l'Ethiopie & la Troglodytique. Dans ce dessein, il ne considéroit pas seulement les richesses de ces peuples, mais il prévoyoit encore le mal qu'ils pouvoient faire à l'Egypte, en détournant le cours du Nil, & le mettant à sec. On lit dans l'Histoire Saracénique d'Elmacin, que du temps de Mustanser, Calife d'Egypte, l'an 482 de l'Hégire, c'est-à-dire, l'an 1104 de Jesus-Christ, les eaux du Nil étant fort basses, & l'Egypte par conséquent menacée d'une grande disette, ce

Elmac. Hist. Sarac. lib. 3, cap. 8.

Prince envoya en Ethiopie Michel, Patriarche des Jacobites, avec de grands présents, pour obtenir du Roi qu'il lâchât les écluses du Nil en faveur de l'Egypte ; que cela lui ayant été accordé, le Nil haussa de trois coudées en une nuit. Jean Cantacuzene, qui quitta l'Empire de Constantinople pour se faire Moine, l'an 1360 de l'Ere Chrétienne, rapporte dans l'Histoire de son regne, que le Soudan d'Egypte tâchoit par ses bons offices de se concilier les Jacobites, qui étoient établis vers le Midi, sur les rives du Nil, craignant qu'il ne leur prît envie de donner un autre cours aux eaux de ce fleuve. On dit même qu'Alphonse d'Albuquerque, Portugais, l'un des premiers Argonautes des Indes, à qui sa vertu a fait donner le surnom de Grand, conçut le même dessein de dérober le Nil à l'Egypte, en le faisant tomber dans la mer Rouge, pour se venger du Soudan d'Egypte, qui traversoit le trafic des Portugais dans les Indes. Je rapporte ces exemples, afin qu'on ne traite pas de fable ce que l'on a dit des précautions que les Turcs ont prises quelquefois pour garantir l'Egypte de ce malheur. Un Prince aussi pru-

J. Cantac. lib. 4, cap. 15.

dent qu'étoit Auguste, & qui faisoit de la conservation de l'Egypte un des plus importants secrets de son gouvernement, put bien mettre en considération tout le mal & tout le bien que cette province pouvoit attendre de l'Ethiopie : d'autant plus que Candace, Reine de cette contrée, venoit d'entrer avec une armée sur les terres d'Egypte, les ravageant jusqu'à la ville d'Eléphantine, se rendant maîtresse de trois cohortes Romaines qui étoient en garnison dans cette ville, dans Syene, & dans Philes, & renversant les statues qui y avoient été érigées à l'honneur d'Auguste. Petronius, qui gouvernoit l'Egypte sous ce même Empereur, repoussa l'insulte de cette Reine, entra bien avant dans son pays, y établit des garnisons Romaines, & la mit à la raison.



CHAPITRE L.

1. Commerce de l'Arabie. 2. Marchandises de l'Arabie. 3. Arabes, grands voleurs. 4. Arabes, autrefois fort belliqueux. 5. Leur courage s'amollit ensuite, puis se réveilla, quand ils eurent reçu le Mahométisme. 6. Grandes liaisons entre les Arabes & les Egyptiens. 7. Canal tiré du Nil à la mer Rouge. 8. Ports d'Arabie du côté de l'Egypte. 9. L'Arabie assujettie aux Romains. 10. Aden, port célebre d'Arabie. Oman ville marchande d'Arabie.

1. J'Ai parlé ci-dessus de l'ancien commerce des Arabes, & j'ai fait voir que l'Arabie a fourni aussi une partie considérable du commerce d'Egypte. Ce pays & ses richesses étoient peu connus du temps d'Homere, & ses habi-

tants ne les connoissoient pas eux-mêmes. Mais la suite du temps leur apprit leur puissance & leur bonheur, qui étoit tel, qu'Alexandre choisit leur pays pour y établir le siege de son Empire, après son retour des Indes. Aussi voyons-nous tous les siecles suivants conspirer à vanter ses richesses. Une partie de l'Arabie en a pris le surnom d'Heureuse ; & les Sabéens, un de ses peuples, étoient estimés surpasser en opulence toutes les nations du monde. Les revenus de leurs terres, dont ils vivoient abondamment, leur fournissoient encore de quoi acquérir, sans bourse délier, les pierreries, l'or & l'argent des autres nations, & ce qu'elles avoient de plus précieux. Le trafic ample & continuel qu'ils faisoient de leurs denrées, fut la source de leur abondance. De sorte que sans être obligés de faire les frais des grands embarquements & des longues navigations, ils voyoient leurs ports remplis de vaisseaux étrangers : & la ville d'Aden, selon le rapport du Géographe de Nubie, voyoit souvent aborder dans son port les vaisseaux des Indes & de la Chine. Ils exerçoient aussi leur commerce par terre avec les Syriens, & les autres

Geog. Nub. Clim. 1, *part.* 6.

peuples du voiſinage. Nous connoiſſons par le voyage d'Iambule, rapporté par Diodore, l'antiquité du trafic que les Arabes faiſoient par terre de leurs aromates. Les Gerrhéens & les Minéens, peuples d'Arabie, voituroient leurs aromates vers la frontiere de la Paleſtine. Et le Géographe Mela dit que la ville d'Azotus étoit le port des Arabes, pour le trafic de la Méditerranée. Pendant un long temps ce négoce ne ſe faiſoit point autrement que par échange. Ils établirent chez eux une foire, où les peuples circonvoiſins portoient leurs marchandiſes. *Diodor. lib. 7.* *Mel. lib. 1, cap. 10.*

2. Ces marchandiſes conſiſtoient principalement en aromates, en pierreries, en or du crû de leur terre, où l'on trouvoit auſſi quelques mines de cuivre & de fer, quoiqu'en petite quantité, en ivoire, en poivre, en cire & en miel. Mais peut-on alléguer un meilleur témoin des marchandiſes de l'Arabie, que Moyſe, qui l'a habitée & parcourue pendant tant d'années? Il vante ſes pierreries, & la bonté de ſon or. La prophétie du pſeaume lxxi le vante auſſi. Les préſents que la Reine de Saba fit à Salomon, & ceux que les Mages *Gen. 2, 11, 12.* *Pſ. 71, 15.*

firent à Notre-Seigneur, marquent encore l'abondance de cet or, & de ses aromates. Et Ezechiel enfin parle du trafic que faisoient les Arabes avec les Tyriens de leurs aromates, de leurs pierreries, & de leur or.

Ezech. 27, 21, 22.

3. Cependant le profit qui leur revenoit du trafic ne les contentoit pas : ils chercherent à en faire encore d'autres par le brigandage. Une partie d'entr'eux s'appliquoit au trafic, & une autre partie, égale à la premiere, battoit la campagne, voloit les caravanes, & détroussoit les voyageurs & les Marchands ; & ils prirent si bien l'habitude de cet infame métier, qu'ils ont continué de le pratiquer jusqu'au temps présent. Et depuis que les Ptolemées, Rois d'Egypte, eurent facilité la navigation & le commerce sur la mer Rouge, les Arabes qui en occupoient les deux bords y exerçoient aussi leurs pilleries ; & il fallut enfin employer des escadres de galeres pour les réprimer.

4. Ce peuple étoit autrefois belliqueux. Les Mythologues, qui sous l'écorce de leurs fables cachent beaucoup de vérités, disent que lorsque Cadmus passa en Grece, il avoit des

Arabes dans ſes troupes, qui s'établirent dans l'iſle d'Eubée. Les Rois Paſteurs, qui envahirent l'Egypte avec de puiſſantes armées, & la ſubjuguerent vers le temps que Joſeph y appella Jacob ſon pere, & ſa famille, & y régnerent plus de cinq cents ans, étoient venus d'Arabie. Quelques Hiſtoriens veulent qu'ils aient régné dans la Babylonie avant Ninus. Le ſecours qu'ils donnerent à Ninus pour ſubjuguer les Babyloniens, ſemble avoir donné lieu à cette opinion. Les Lacédémoniens, ni les Perſes avant eux, ne les purent domter. Ils envoyerent au Roi de Perſe mille talents d'encens, mais volontairement, & par forme de préſent, pour entretenir avec lui un bon voiſinage; & le traité d'hoſpitalité qu'ils entretenoient avec Cyrus & Cambyſe, fut tout ce que ces Princes en purent tirer par les avantages qu'ils avoient remportés ſur eux. Les troupes d'Antigonus, l'un des ſucceſſeurs d'Alexandre, & de Démétrius ſon fils, éprouverent à leur dommage quelle étoit la valeur des Arabes. Ils la mettoient principalement en uſage, quand leur liberté, qu'ils avoient toujours conſervée, étoit en péril. Et quand

on les en a privés, ils ont fait de temps en temps quelques efforts inutiles pour la recouvrer ; comme il arriva du temps de Trajan, qui fut bien néanmoins les contenir dans l'obéissance.

5. Ces heureux succès, la situation de leur pays, écarté des grandes routes ; la sécheresse de leur terroir, qui le rendoit presque inaccessible à leurs ennemis, leur application au trafic, & les profits qu'ils en retiroient, joints à ceux que leur produisoient leurs brigandages, amollirent leur courage, qui se réveilla néanmoins depuis qu'ils eurent reçu la loi de Mahomet : car alors ils étendirent leurs conquêtes depuis les Indes jusques dans les Gaules, & firent craindre une révolution entiere, & l'établissement d'une Monarchie universelle dans les trois parties du monde.

6. Les Egyptiens étoient trop clairvoyants sur leurs intérêts, pour négliger les profits qui leur pouvoient revenir de l'Arabie. Ces Pasteurs Rois, qui en étoient originaires, & en connoissoient les richesses, dûrent travailler à les rendre communes entre les deux nations, qui sembloient n'être devenues qu'une :

d'autant plus que l'Arabie ne se bornoit pas au golfe Arabique, mais en occupoit l'une & l'autre rives, & les peuples qui en habitoient la côte occidentale étoient nommés *Arabegyptiens*; & Ptolemée les a marqués sous ce nom dans sa Géographie. Pline même rapporte, sur le témoignage de Juba, que les peuples qui habitoient les bords du Nil, depuis Syene jusqu'à Meroé, étoient Arabes. Et l'ancien Scoliaste d'Eschyle dit que Belus établit son fils Ægyptus dans l'Arabie, à laquelle il fit prendre son nom. Comme les Rois Pasteurs avoient passé d'Arabie en Egypte, Gnephachthus, Roi d'Egypte, pere de Bocchoris, mena à son tour une armée contre les Arabes. Et Sésostris, malgré la disette d'eau & de vivres, qui s'opposoit à l'expédition qu'il entreprit en Arabie, soumit cette fiere nation, qui jusqu'alors avoit paru indomtable.

Ptol. lib. 4, cap. 5.
Plin. lib. 6, cap. 29.
Æsch. Prometh. v. 851.

7. Ce fut pour lier un commerce utile entre les deux nations, qu'il joignit le Nil à la mer Rouge, en conduisant de l'une à l'autre une tranchée, qu'il fit creuser par les Egyptiens, gens laborieux, comme le montre la structure des pyramides; & propres à

remuer la terre, comme il paroît par tous ces canaux qui ont partagé les eaux du Nil. Il n'eſt pas certain que Séſoſtris ait été auteur de cette entrepriſe; quelques-uns l'attribuent à Pſammitichus ſon fils, d'autres à Necos ſon petit-fils. Mais quoi qu'il en ſoit, ce deſſein n'a pu être conçu que dans la vue du commerce. S'il ne fut pas entiérement exécuté par ces Princes, ni même par Darius, comme le prétend Hérodote, il fut mis à ſa perfection par Ptolemée Philadelphe, qui y joignit beaucoup d'autres ouvrages, & qui peut être conſidéré, ſinon comme le premier auteur, au moins comme le reſtaurateur du commerce de l'Egypte avec tous les peuples chez qui la navigation de la mer Rouge pouvoit donner accès, ſavoir, toute la côte orientale de l'Afrique, compriſe dans l'Ecriture ſous le nom d'Ophir, les Perſes & les Indiens. Philadelphe, pour mieux aſſurer ſes deſſeins, voulut prendre une connoiſſance plus particuliere des côtes du golfe Arabique, & les fit viſiter exactement par Ariſton.

Herodot. lib. 4, cap. 42.

8. La ville de Coptos fut choiſie pour le

le lieu de l'abord, des magasins, & des marchandises d'Arabie ; & Strabon remarque que la tranchée qui conduisoit au Nil avoit son ouverture dans cette ville. Elle répondoit au Bourg-blanc. C'est le nom d'un port célebre sur la côte occidentale du golfe Arabique, où des navires de médiocre grandeur apportoient les marchandises d'Arabie, d'où elles étoient transportées à Coptos. Les Arabes portoient encore leurs denrées au port de la Souris, dont j'ai parlé, qui étoit plus vers le nord, sur la côte de ce golfe, d'où elles étoient voiturées par des chameaux à la même ville de Coptos. Les Egyptiens de leur côté voituroient par terre en ces deux mêmes ports les marchandises de leur pays qu'ils vouloient faire passer en Arabie : & de ces deux mêmes ports, en remontant le golfe, on portoit les denrées dans de petits vaisseaux vers la Palestine. Le transport des marchandises de Coptos à Alexandrie étoit facile, & communément pratiqué, sur les canaux du Nil.

Strab. lib. 16 & 17.

9. Auguste après avoir soumis l'Egypte, voulut se rendre maître des peuples dont le

voiſinage enrichiſſoit cette contrée. Il donna ordre à Ælius Gallus, à qui il avoit confié le gouvernement d'Egypte, de paſſer en Arabie avec une partie des troupes qu'il commandoit, & de la ſoumettre de gré ou de force. Gallus les ayant attaqués par mer & par terre, reconnut bientôt la foibleſſe & la lâcheté de ce peuple; il entra plus avant dans leur pays qu'aucune autre armée étrangere n'avoit fait, & fit connoître pluſieurs ſingularités de ce pays, qui juſqu'alors avoient été ignorées. Il auroit pouſſé les choſes *bien plus* loin qu'elles n'allerent, s'il n'avoit pas été trompé par les artifices de Syllæus, Intendant des Nabathéens, qui s'étoit chargé de le conduire, & de lui fournir les proviſions néceſſaires pour ſon armée. Il lui fit prendre des chemins difficiles & périlleux, dans un pays mal-ſain, & fort contraire au tempérament des Romains. Il l'engagea à un grand appareil de mer, bien au delà de celui dont il pouvoit avoir beſoin dans le golfe Arabique: & il auroit pu aller par terre ſans péril, & ſans toute cette dépenſe, au lieu où il mena cette flotte. Gallus y perdit beau-

coup d'hommes & de vaiſſeaux. Mais nonobſtant toutes ſes pertes, aucun des Capitaines Romains ne pénétra depuis dans l'Arabie ſi avant que lui. Quoi qu'il en ſoit, la domination des Romains fut aſſez bien affermie dans l'Arabie, pour pouvoir établir dans le Bourg-blanc un Receveur qui prenoit le quart des marchandiſes qui y abordoient, avec une garniſon qui leur en aſſuroit la poſſeſſion.

10. Ce fut alors, ſelon ma conjecture, que la ville nommée l'*Arabie Heureuſe*, & depuis *Aden*, noms de ſignification aſſez approchante, devint un des ports les plus célebres de toutes les mers de l'Orient. Elle eſt ſituée hors du golfe Arabique, ſur la côte méridionale d'Arabie. Avant que le commerce entre les Egyptiens & les Indiens fût rétabli, ces deux nations apportoient leurs marchandiſes en ce port, & en trafiquoient. Caius Céſar, petit-fils d'Auguſte, qui fit paroître une ſi grande paſſion pour les affaires d'Arabie, ruina cette ville dans la ſuite, comme Gallus en avoit ruiné beaucoup d'autres, ne les trouvant pas aſſez ſoumiſes aux ordres des Romains, & voulant ôter aux Arabes les oc-

casions de révolte. Mais Aden fut si bien rétablie & si fréquentée par les flottes Romaines, qu'on lui donna le nom de *Port Romain*. La ville d'Oman, qui a donné le nom au pays des Omanites, situés dans l'Arabie Heureuse, quoiqu'assez éloignée de la mer, attiroit pourtant autrefois de la côte la plus proche, quoiqu'elle fût assez périlleuse, beaucoup de navires marchands.



CHAPITRE LI.

1. Commerce des Indes en Egypte & en Europe. 2. Strabon n'est pas croyable, quand il dit que les Indes étoient inconnues à Homere. 3. Commerce des Indes avec les peuples voisins, & en particulier avec les Chinois. 4. Commerce des Indiens dans la côte orientale d'Afrique, & dans le golfe Persique.

1. MAIS nulle autre région n'a tant contribué à l'accroissement du commerce de l'Egypte, & par celui de l'Egypte à celui de l'Europe, & de toutes les autres régions où celui de l'Egypte s'étendoit, que celui des Indes. C'est l'opinion commune, que Ptolemée Philadelphe fut le premier qui ouvrit la porte à ce trafic. Mais il m'est aisé de faire voir bien nettement que dès le temps de Salomon, & de la guerre de Troye, les flottes des

Egyptiens, des Phéniciens, & peut-être même des Hébreux, visiterent les Indes, & y trafiquerent. Car que signifie autre chose cette expédition d'Osiris contre les Indiens ? celle de Sésostris par mer & par terre ? cette fuite des Egyptiens aux Indes, comme dans une région connue & amie, lorsque Cambyse envahit l'Egypte ?

Strab. l. 1 & 2. 2. Quand Strabon a avancé que les Indes étoient inconnues à Homere, la seule raison sur laquelle il s'est fondé, est qu'il n'en a rien dit dans ses ouvrages. Comme si Homere avoit entrepris de dire dans ses ouvrages tout ce qu'il savoit. Est-il croyable que les Phéniciens, qui navigeoient jusqu'aux extrêmités de l'Occident, même avant Salomon, qui trafiquoient par terre dans la Syrie, dans la Mésopotamie, & dans l'Assyrie, & jusqu'à la frontiere des Indes ; & par mer, dans les côtes orientales de l'Arabie, comme le marque le Prophete Ezechiel ; qui avoient établi des colonies dans les isles du golfe Persique, & leur avoient fait porter les noms de Tyrus & d'Aradus, isles de leur pays, se fussent arrêtés en si beau chemin, sans pousser jusqu'aux Indes, où ils ne pouvoient pas ignorer que

Ezech. 27, 15 & seq.

l'on trouvoit tant de richesses ? La Taprobane même, dont la situation, quoique douteuse, étoit constamment dans les Indes, portoit des marques de la venue des Phéniciens & des Egyptiens, dans le culte qu'on y rendoit à Hercule, Dieu des Phéniciens, & à Bacchus, qui est Osiris. Peut-on donc se persuader qu'Homere, qui connoissoit si bien les Phéniciens, & qui les voyoit si souvent sur les côtes & dans les isles de l'Archipel, ne les eût jamais oui parler des Indes ?

3. Ce commerce des Indes a fort varié dans la suite des temps. Les Indiens de leur part n'ont pas beaucoup contribué à l'entretenir. Les anciens Auteurs ont écrit que les Indiens sont autochtones, originaires des Indes, qui n'ont jamais reçu chez eux, ni envoyé au dehors, aucunes colonies : ce qui ne peut être absolument vrai, ni pour tous les temps, ni pour tous les lieux. Pline, en exposant les divers emplois des Indiens, dit que quelques-uns d'entr'eux portoient vendre au dehors leurs marchandises. Peut-être que dans les premiers temps leur simplicité leur ôtoit la connoissance des avantages du trafic, telle qu'on nous la

Plin. lib. 6, cap. 19.

représente dans le siecle d'or : mais le temps les instruisit. L'auteur du Périple de la mer Erythrée parle des voyages que les Sesates faisoient à la Chine, avec leurs femmes & leurs enfants, & leurs marchandises. Il est vrai que la maniere dont Mela, Pline, & Capella, disent que le trafic se faisoit chez les Seres, qui sont les Chinois, marque des ames fort sauvages, & une grande aversion des étrangers. Ils ne souffroient chez eux leur abord que pour le négoce, qu'ils faisoient de bonne foi & sans aucune fraude, sans se parler, sans se voir, & même sans paroître, comme j'ai déjà remarqué ci-dessus. Ces Chinois devinrent plus sociables dans la suite ; & l'on fait dans les Indes qu'ils ont été autrefois grands navigateurs, & qu'ils ont parcouru l'Orient, jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

4. Enfin le commerce fut si bien établi entre les Indes & la côte orientale d'Afrique, que lorsque les Portugais eurent doublé ce cap, ils trouverent à la Mozambique & à Melinde des Pilotes savants dans la navigation, se servant d'instruments astronomiques pour prendre la hauteur du Pôle, usant de car-

tes géographiques, & de bouſſoles, & fort inſtruits de la route des Indes, dont ils ſe ſervirent pour faire ce grand trajet. Arrien dit dans ſon Périple de la mer Erythrée, qu'avant que les Egyptiens euſſent pénétré dans les Indes, & les Indiens en Egypte, la ville qui portoit le nom d'Arabie Heureuſe, & qu'on nomme aujourd'hui Aden, étoit l'entrepôt où les Marchands de ces deux régions ſe rendoient pour leur trafic. Ce qu'il faut entendre, non pas de ces premiers temps dont j'ai parlé, où l'étude de la mer fleuriſſoit parmi ces peuples; mais de quelque intervalle de relâchement, cauſé par les guerres, ou par quelque peſte violente, ou par l'humeur changeante des peuples, ou peut-être pour épargner le temps, le travail, & la dépenſe, en ſe rencontrant ainſi à moitié chemin. L'auteur de ce même Périple décrivant le golfe Perſique, parle de deux ports célebres qui s'y trouvoient, Apologue, & Ommana, où les grands navires apportoient des Indes du cuivre, des cornes, & des bois précieux, & d'où ils emportoient dans les Indes & dans l'Arabie des perles, des étoffes de pourpre, des robes, du vin, des dattes, de l'or, & des Eſclaves.

CHAPITRE LII.

1. Les Indes peu connues dans l'Occident avant Alexandre. 2. Relations de Néarque & d'Onésicrite de l'état des Indes, du temps d'Alexandre. 3. Commerce des Indes après Alexandre. 4. Commerce des Indes florissant sous Auguste. 5. Les Indiens fort grossiers dans la science de la mer. Leur commerce se fait par échange. 6. Isle imaginaire de Panchaïa. 7. Indiens jetés par la tempête sur les côtes de Germanie. 8. Trafic des Romains aux Indes, sous Antonin, Constantius, Arcadius & Honorius, Aurelien & Probus.

1. ON ne peut pas disconvenir qu'avant Alexandre, tout ce qu'on racontoit des Indes parmi les Grecs étoit fort incertain.

Les conquêtes de ce Prince firent mieux connoître les Indes à l'Occident, mais néanmoins fort imparfaitement. Le voyage d'Iambule aux Indes, que Diodore a rapporté, sans en marquer le temps, parut une fable aux Grecs ; & le livre que ce voyageur en écrivit ne mérita pas parmi eux beaucoup de créance. L'esprit fabuleux des Grecs les suivoit par-tout. Alexandre desireux de gloire, enfloit la grandeur de ses conquêtes, exagéroit la force & la taille des Indiens, les merveilles & les richesses de leur pays ; & par un semblable artifice, indigne d'une grande ame comme la sienne, il travailloit même à tromper la postérité, par les monuments d'une grandeur énorme qu'il faisoit dresser en divers lieux. Les Grecs de son armée, animés du même esprit, s'évaporoient en fictions, qui surprenoient les simples, mais qui ont perdu toute leur créance lorsqu'on a été désabusé par une plus grande lumiere des Lettres, & par tant de voyages faits aux Indes. L'on sait d'ailleurs que de vastes régions des Indes, & même voisines de la mer, où Alexandre conduisit son armée, stériles d'elles-mêmes,

Diodor. lib. 2.

& habitées par des peuples peu nombreux, ne s'associoient, ni avec leurs voisins, ni avec aucune autre nation, ni par aucun commerce, & menoient une vie brutale, & éloignée de toute humanité. Les nations plus avancées dans les terres vers le nord, habitant un terroir plus âpre encore & plus stérile, étoient aussi plus féroces [1], & ne s'humanisoient par aucun trafic avec leurs voisins, avec qui ils avoient si peu de société, qu'ils n'en étoient pas même connus. Arrien cependant décrivant les six sortes d'états qui partageoient les Indiens, met au quatrieme rang les Ouvriers & les Marchands, entre lesquels on comptoit ceux qui étoient employés à la fabrique des vaisseaux, & à les conduire sur leurs rivieres. Et cette observation d'Arrien fait assez connoître qu'ils ne pratiquoient point la navigation de la mer.

2. Les relations de Néarque & d'Onésicrite nous instruisent de l'état où étoit alors la mer des Indes. Ils furent envoyés par Alexandre pour la connoître, depuis le fleuve Indus jusques dans l'Euphrate. Néarque avoit le commandement de la flotte, & Onésicrite l'in-

tendance générale de la marine. Ils laisserent l'un & l'autre des relations de l'état où Alexandre trouva les Indes par mer & par terre. Mais Strabon, homme de bon esprit, traite ces ouvrages de fictions, quoiqu'il ne nie pas qu'elles soient mêlées de plusieurs vérités, dont la connoissance peut être utile, & que les plus incrédules ne jugent pas méprisables. Onésicrite avoit composé une espece d'itinéraire, sur le voyage qu'il fit depuis l'Indus jusqu'à l'Euphrate. Pline nous a laissé un abrégé de cette navigation, après Juba ; & il dit que cette route avoit été retrouvée depuis peu, & qu'on la suivoit de son temps. Il ajoute qu'après cette navigation d'Onésicrite, la route la plus ordinaire étoit du promontoire Syagros, que l'on croit être le cap Fartak, à Patale, dans l'embouchure de l'Indus. L'on trouva depuis que le chemin du même cap Syagros à Zigerus, port des Indes, étoit plus court & plus sûr. Mais enfin le profit immense que l'on faisoit au trafic des Indes, qui se montoit du temps de Pline à cinq cents millions de livres de notre monnoie, y fit établir des convois réglés, qui alloient tous les

Strab. lib. 2. & 15.

Plin. lib. 6, cap. 23.

ans de l'Egypte aux Indes. Les flottes partoient au mois de Juillet ; ce qui est confirmé par l'auteur du Périple de la mer Erythrée ; & elles revenoient vers le mois de Décembre. Pline a décrit cet itinéraire en détail, & assure que cette route avoit été peu connue auparavant.

3. Mais pour revenir au siecle d'Alexandre, la connoissance des Indes qu'il avoit donnée à l'Occident ne fut pas négligée par ses successeurs. Ptolemée Philadelphe, Roi d'Egypte, Prince amateur des belles *connoissances*, & de la splendeur de son royaume, fut le premier qui rouvrit à ses sujets le chemin des Indes. Je dis qu'il le rouvrit, pour ne pas tomber dans l'erreur de ceux qui ont cru qu'avant lui cette route avoit été entiérement inconnue. Ils ont été trompés par les paroles de Strabon, qui disent bien que ce Prince fut le premier qui dressa un chemin pour une armée depuis Coptos jusqu'à la ville de Berenice, sur la mer Rouge ; mais elles ne disent pas qu'il fut le premier qui ouvrit la route des Indes. Il envoya Dionysius, savant Mathématicien, pour reconnoître

Strab. lib. 17.

l'état des Indes, & les meilleures routes qu'il falloit prendre pour y aller. Il dressa, comme j'ai dit, un chemin pour conduire des troupes & des caravanes de Coptos à Berenice, qu'il avoit fait bâtir sur le bord de la mer Rouge. Quoique l'Histoire ne nous dise rien des avantages que ce commerce apporta à l'Egypte dans la suite du temps, on ne peut pas douter néanmoins qu'elle n'en retirât les épiceries, lesquelles, si elles ne sont pas absolument nécessaires à la vie, il faut au moins avouer qu'elles contribuent fort à son agrément. Strabon rapporte, sur la foi de Posidonius, que sous Ptolemée Evergete, second du nom, Roi d'Egypte, on trouva dans le golfe Arabique un Indien demi-mort, dans un vaisseau abandonné ; qu'il fut mené au Roi ; qu'on sut de lui que venant des Indes, & ayant fait une fausse route, tous ses compagnons étoient morts de faim ; qu'il servit de guide à ceux que le Roi envoya aux Indes avec des présents, & qui en rapporterent des aromates & des pierreries. Ce récit nous apprend que la route des Indes étoit alors fort peu connue des Egyptiens ; soit qu'elle ne l'eût

Strab. lib. 2.

pas été assez par les soins de Philadelphe, soit que depuis son temps jusqu'à celui du second Evergete, c'est-à-dire, dans l'intervalle de cent quarante ans, les Ptolemées occupés des affaires de leur pays, eussent négligé celles des Indes, jusqu'à tel point que cet Evergete n'en eût aucune connoissance, non plus que des navigations que l'on y avoit faites auparavant, comme l'assure le même Strabon.

Strab. lib. 2.

Strab. lib. 17.

4. Il nous apprend aussi que de son temps, c'est-à-dire, du temps d'Auguste, *on étoit* bien mieux informé des affaires des Indes, que sous les Ptolemées ; que pendant qu'Ælius Gallus gouverna l'Egypte sous Auguste, une flotte de Marchands d'Alexandrie vint à la mer Rouge par le Nil, & passa aux Indes ; qu'il vit partir six-vingts navires du port de la Souris pour les Indes, & pour les côtes les plus éloignées de l'Ethiopie ; que l'on rapportoit de ces contrées de très-riches marchandises, que les Egyptiens débitoient de tous côtés ; d'où il revenoit de très-grands profits, par les péages d'entrée & de sortie que l'on en tiroit : au lieu que sous les Ptolemées,

mées, à peine vingt navires osoient-ils se produire dans le golfe Arabique, & sortir de son embouchure. On ne peut attribuer ce bon effet qu'à la vigilance des Romains, après qu'ils eurent conquis l'Egypte, & à la sagesse d'Auguste. Car le même Auteur parlant de Ptolemée Auletes, qui régnoit en Egypte un peu avant Auguste, marque qu'il tiroit ces péages de la seule Egypte, sans qu'il y entrât rien de ceux des Indes & de l'Ethiopie. Ce fut alors que la navigation d'Egypte aux Indes commença à être réglée. Les Romains attentifs à leurs intérêts, flattés par le profit immense qu'ils en retiroient, & affriandés à ces belles & agréables marchandises qui leur en revenoient, & qui contribuoient si sensiblement aux douceurs de la vie, s'appliquerent assidument à ce commerce. Horace leur reproche cette avidité dans ses Epîtres. Leurs flottes n'alloient pourtant guere au delà des embouchures de l'Indus : & comme les gens de mer qu'ils y envoyoient étoient gens grossiers, qui ne portoient pas leurs vues au delà de leur négoce, les Romains n'en étoient gueres mieux informés de l'état des Indes. Mais les Indiens

Horat. Ep. lib. 1, epist. 1.

connurent par-là la puissance de Rome, & ils envoyerent à Auguste des Ambassadeurs avec des présents. Le port de la Souris, sur la côte occidentale du golfe Arabique, étoit le grand abord des marchandises des Indes, de l'Arabie, & de l'Ethiopie, qui venoient par ce golfe. La ville de Berenice, bâtie par Philadelphe, servoit encore au même usage; & la ville de Coptos sur le Nil en étoit l'entrepôt général, d'où par les canaux du Nil elles passoient à Alexandrie.

5. Les Indiens dans leurs navigations se servoient de vaisseaux faits de roseaux, qui croissoient dans leurs marais jusqu'à une si prodigieuse grosseur, qu'un homme à peine les pouvoit embrasser. Ces roseaux n'étoient point sujets à la pourriture. Leurs vaisseaux étoient à double proue, parce qu'ils ne se pouvoient tourner dans leurs canaux. Quoique leur pays fût abondant en or & en argent, Pausanias néanmoins, qui vécut du temps de l'Empereur Marc Aurele, écrit qu'ils ne se servoient point de monnoie dans leur trafic, mais qu'en paiement des denrées que les Grecs leur apportoient, ils donnoient d'autres denrées de leur

Pausan. Lacon.

pays. Par ce nom de Grecs, Pausanias entend sans doute en cet endroit ceux qui habitoient l'Egypte sous les Ptolemées. Ce commerce par échange ne se faisoit pas toujours, par la grossiéreté des peuples, qui ignoroient l'usage de la monnoie; mais souvent, pour abréger les contestations, & épargner le temps; n'y ayant qu'un seul marché à faire dans l'échange, & deux prix à fixer quand on employoit la monnoie : observation à faire dans tout cet ouvrage. Mais pour revenir à la navigation des Indiens, les habitants de la Taprobane étoient si ignorants dans cet Art, qu'ils ne se conduisoient point par l'inspection du ciel, mais seulement par le vol des oiseaux, qu'ils portoient pour cet usage, & qu'ils lâchoient pour reconnoître de quel côté étoient les terres les plus proches. Pline a cru que la situation de leur isle les privant de la vue des constellations du Nord, ils n'avoient eu aucun égard aux étoiles dans leurs navigations. Mais en cela il s'est trompé doublement : car cette isle étant située au deçà de la Ligne, ils avoient la vue du Nord; au défaut de laquelle ils auroient pu avoir recours à celle du Canope,

Plin. lib. 6, cap. 22.

qui eſt vers le Midi. Il nous enſeigne que cette iſle ne fut bien connue que ſous l'Empereur Claude, par le voyage qu'une tempête y fit faire à un Affranchi d'Annius Plocamus, qui avoit traité avec le fiſc de Rome des revenus de la mer Rouge ; & que ſur la connoiſſance que cet Affranchi donna à ces inſulaires de la puiſſance de l'Empire Romain, ils envoyerent des Ambaſſadeurs à l'Empereur Claude, pour lui demander ſon amitié. Ces Ambaſſadeurs donnerent à Rome des lumieres plus particulieres des affaires de l'Orient, & du commerce qu'ils avoient avec les Seres, qui étoient les plus éloignés, vers l'Orient, des hommes que l'on connoiſſoit alors ; gens doux & paiſibles, mais inſociables, & ennemis de toute hoſpitalité, comme je l'ai dit ci-deſſus.

6. Je ne parle point de cette iſle imaginaire de Panchaïa, ſituée dans l'Océan, au delà de l'Arabie, ſi fertile en encens, & ſi riche par le débit qu'elle en faiſoit de tous côtés, & par le grand abord des Indiens, des Crétois, & des Scythes. Diodore, qui a vanté les merveilles de cette iſle, a été trompé par Euhe-

Diod. lib. 5.

merus, dont Plutarque a reconnu & publié l'imposture. *Plut. de Isid. & Osir.*

7. Mais je ne puis passer sous silence ces Marchands Indiens, jetés par la tempête sur les côtes de Germanie, conduits au Roi des Sueves, & présentés par lui à Metellus Celer, alors Proconsul des Gaules, & qui avoit été Consul l'an de Rome 694. Cet événement a donné lieu à diverses conjectures sur le chemin par où ces Indiens purent venir sur les côtes de Germanie. Ils purent remonter le fleuve Oxus, entrer dans la mer Caspienne, remonter le Volga, passer dans la Dwina qui en est proche, & qui va tomber dans la mer Baltique : ou bien ils purent venir de la mer septentrionale de Tartarie, qui est au dessus de la Chine, traverser le détroit de Waigats, & venir dans la mer d'Allemagne. Cela est possible, mais il n'est guere croyable. Pour moi j'ai sur cela une autre pensée. On donnoit le nom d'Indiens aux étrangers venus des régions éloignées & inconnues. Sur une pareille erreur, on a donné à l'Amérique le nom d'Inde occidentale. Comment put-on connoître le pays de ces gens, dont on n'en-

tendoit point la langue ? Il me paroît assez vraisemblable que c'étoient des Norvégiens, ou des Scritfinniens occidentaux, que nous appellons aujourd'hui Lappons, qui voisins de la mer, & pêchant dans les petits bateaux dont ils ont coutume de se servir, furent surpris de ces vents violents auxquels leur côte est sujette, & emportés vers le Midi, & jetés sur la côte d'Allemagne. Leur couleur basanée, la grossiéreté des Allemands, chez qui ils aborderent, & l'extrême ignorance où l'on étoit alors de la Géographie, & particuliérement de celle du Nord & du Levant, purent bien les faire passer pour Indiens. Ce ne fut que sous les auspices d'Auguste que l'on poussa la navigation vers le Nord, jusqu'à la Chersonese Cimbrique, qui est le Jutland. L'on se figuroit que les mers qui s'approchoient davantage du Nord, n'étoient point navigables, soit pour les glaces, soit pour la pesanteur des eaux, destituées de chaleur. On peut conjecturer la même chose de ces autres prétendus Indiens, qu'on dit qui aborderent vers la côte de Lubec du temps de l'Empereur Frederic Barberousse. Il est aisé de comprendre

que des Lappons navigeant sur le golfe Botnique, pour la pêche ou pour le trafic, furent poussés par le vent dans la mer Baltique, vers la côte méridionale.

8. Sous l'empire d'Antonin, le trafic des Romains étoit tel, non seulement dans la mer Méditerranée, mais encore au delà du Détroit, dans l'Océan occidental, que l'on ne peut pas croire qu'ils négligeassent celui des Indes, qui étoit établi parmi eux depuis long-temps. Ammien Marcellin rend un mémorable témoignage du grand trafic qui se faisoit, sous l'empire de Constantius, à Batné, ville de la Mésopotamie, bâtie par les anciens Macédoniens. Il dit que cette ville étoit remplie de riches Marchands; qu'il s'y tenoit tous les ans au commencement de Septembre une grande foire, où une infinité de peuple avoit coutume de se rendre, pour y acheter des marchandises des Indes, & du pays des Seres, & de divers autres lieux, que l'on y avoit apportées par mer & par terre. Ces marchandises venues par terre des Indes & des Seres, avoient sans doute traversé la Perse par des caravanes; & celles qui étoient venues

Amm. Marc. l. 14, cap. 3.

par le golfe Persique, avoient remonté l'Euphrate, d'où la ville de Batné n'étoit pas éloignée. Du nombre de ces flottes qui étoient sous la disposition du Préfet du Prétoire d'Orient, du temps d'Arcadius & d'Honorius, l'une étoit destinée pour la mer Rouge, & l'autre pour Alexandrie. C'étoit cette premiere qui faisoit les voyages & le trafic des Indes; & celle d'Alexandrie alloit prendre dans cette ville les denrées qui y étoient apportées par le Nil, venant de la mer Rouge. Ce même Marcellin parle d'un vaisseau d'une grandeur extraordinaire, conduit par trois cents rameurs, qui avoit été préparé auparavant par Constantin, pour transporter à Rome un obélisque d'Egypte, & dont se servit depuis Constantius pour le même usage. L'Histoire Romaine nous présente un bel exemple du trafic que les Romains faisoient aux Indes par l'Egypte sous les Empereurs. Firmus s'étant emparé d'Alexandrie sous l'Empereur Aurelien, se servit de cette occasion pour envoyer des vaisseaux marchands aux Indes. Il est croyable que ce négoce ne contribua pas peu à ces grandes richesses que lui attribue

l'Hiſtorien Vopiſcus. Ce même Auteur met la navigation au rang des Arts & des emplois les plus ordinaires des Romains ſous Probus, qui parvint à l'Empire peu après Aurelien.



CHAPITRE LIII.

1. Villes, lieux, & peuples des Indes, où se faisoit le commerce. 2. Censure de la relation du voyage de Benjamin le Navarrois. Isle imaginaire de Nicrokis. 3. Malabar ; Çambaya. 4. Samarcande. 5. Bogar. 6. Hera ; Candahar ; Cabul. 7. Ceilan. 8. Géographie ancienne de l'Orient. 9. Cathay ; Caraçathay ; Gog, & Magog. 10. Tebeth ; Seres ; Sinæ, ou Thinæ, ou Chinois méridionaux ; Siam ; Asphetira.

1. LE grand nombre de villes de commerce qui se trouvoient autrefois dans les Indes, étoit une preuve bien sûre du trafic qui s'y faisoit. Je parle des villes de commerce ; car si l'on recherchoit le nombre de toutes leurs villes en général, & que l'on s'en

rapportât à Strabon, à Pline, & à Plutarque, l'on y en trouveroit cinq mille dans la partie seule des Indes conquise par Alexandre, & même de la premiere grandeur, selon Solin; & Arrien dit que le nombre en étoit si grand, qu'on ne le pouvoit exprimer. Ptolemée a marqué plusieurs de ces villes de commerce dans le septieme livre de sa Géographie; & on les voit dans ses dernieres cartes de l'Asie. Alfragan, célebre Astronome, qui a vécu vers l'an 800 de Notre-Seigneur; & le Cherif Edrissi, qui a été rendu public, sous le titre de Géographe de Nubie, postérieur à Alfragan de 350 ans, ont fait dans leurs ouvrages le dénombrement des villes d'Orient les plus fréquentées & les plus riches. Si on les consulte, on trouvera qu'il égale, & peut-être qu'il surpasse celui des villes marchandes de l'Occident. Et l'auteur du Périple de la mer Erythrée a distingué & marqué les peuples Indiens qui étoient les plus adonnés au trafic, & les lieux des Indes où se faisoit le plus grand négoce, & ceux qui avoient le plus de commerce avec l'Egypte. Il marque aussi en quelque endroit l'abord des navires

Strab. lib. 15. Plin. lib. 6, cap. 17. Plutarc. vit. Alex. Solin. cap. 52. Arrian. Indic.

Alfrag. Elem. Astron. cap. 9.

Grecs : ce que je crois qu'il faut entendre des vaisseaux qui venoient de l'Asie, où les Grecs ont si long-temps dominé après Alexandre. Il pousse sa recherche jusqu'à l'isle Océanienne, voisine du Gange, qu'il dit être la derniere des régions connues vers l'Orient. De plus, il nous fait entendre que le commerce étoit si florissant chez les Indiens, qu'ils l'exerçoient même entre eux par terre, employant des chariots à cet usage.

2. Benjamin le Navarrois, Juif de *Religion*, a écrit une relation des voyages qu'il a faits au dixieme siecle, vers le Midi & le Levant, jusques dans les Indes. Quoiqu'on ne puisse pas nier que l'ouvrage ne soit curieux, & digne d'être lu, pour les diverses particularités des lieux & des temps qui y sont rapportées ; il faut avouer néanmoins que la bonne foi ne s'y trouve pas toujours, & que le desir immodéré de donner de grandes idées de la puissance des Juifs, lui a fait controuver plusieurs fables, dont son récit est défiguré. L'on en peut juger par la description qu'il fait d'une isle située vers l'embouchure du Tigre, qu'il nomme Nicrokis, longue de six jour-

nées de chemin, où les peuples de la Mesopotamie & de la Perse apportent en abondance des soies, du lin, du chanvre, & de toutes sortes de grains propres à la nourriture de l'homme ; & où les Indiens apportent leurs aromates ; & dont les habitants sont les entremetteurs du trafic. Ce seul récit suffit pour faire voir le peu d'assurance qu'il faut prendre aux relations de ce Juif : car dans tout le golfe Persique, où tombe le Tigre joint à l'Euphrate, cette isle ne paroît point. La conjecture du commentateur, qui soupçonne que le mot *Nicrokis* est corrompu de celui de *Nanigeris*, que l'on croit être l'isle de Ceilan, ne me paroît avoir aucune vraisemblance.

3. Marc Paul atteste que de son temps, c'est-à-dire, vers la fin du treizieme siecle, le trafic étoit fort modique vers la côte de Malabar, qu'on y portoit peu de marchandises, & que peu de Marchands s'empressoient pour y en aller chercher : mais que le commerce des épiceries étoit grand au contraire dans l'isle de Java. Dans le siecle suivant, Mario Sanudo, Vénitien comme Marc Paul, fort zélé pour

Marc. Paul. de reb. Orient. lib. 3, cap. 27 & cap. 10.

Sanut. lib. 1, part. 1, cap. 1.

le recouvrement de la Terre Sainte, & pour la ruine du Soudan d'Egypte, dans le livre qu'il a écrit sur cette matiere, dit que le plus grand revenu de ce Prince consistoit dans le trafic des épiceries, & des autres marchandises d'Orient. Il marque deux ports principaux dans les Indes, Malabar & Cambaya, où se faisoit le plus considérable négoce lorsque les Soudans régnoient en Egypte; qu'on portoit les marchandises à Aden, d'où elles étoient transportées à la mer Rouge sur des chameaux, en neuf journées, & de là à Babylone d'Egypte, c'est-à-dire, au Caire, & du Caire à Alexandrie; & que les péages qui en revenoient au Soudan, égaloient le tiers de la valeur de ces marchandises. Et cela le rendoit si jaloux de ce commerce, qu'il ne permettoit à aucun Chrétien le passage par ses terres pour aller aux Indes. Il ne dissimule pas cependant que les épiceries qui venoient par la route de la terre ferme, étoient bien meilleures que celles qui étoient portées par mer en Egypte: & l'on fit la même épreuve depuis que les Portugais entreprirent ce trafic. On lit sur ce sujet dans l'Histoire des Moluques une chose

Hist. des Moluq. tom. 1, liv. 2.

digne de remarque, que dans ces derniers temps l'on a vu un galion Vénitien dans ces mers d'Orient, chargé de marchandises de son pays, allant de Manille à la Chine, & qui, selon les apparences, avoit traversé la mer du Sud. Ce même Marc Paul que j'ai cité, & les autres Auteurs qui ont écrit des affaires des Indes, font des rapports surprenants de la quantité de vaisseaux Indiens qu'ils ont vus dans ces ports.

4. Dans la ville de Samarcande, qui étoit la capitale de la Transoxiane, qui étoit Maracanda des Anciens, située au delà de l'Oxus, contre la désignation de Ptolemée, qui paroît défectueux en cet endroit, & qui étoit autrefois la capitale de l'Empire de Tamerlan, l'on voit un grand abord d'Indiens, de Persans, de Tartares, & de Chinois, qui y trafiquent de marchandises précieuses. Mais les conquêtes des Turcs & la venue des Portugais ont fort affoibli ce commerce, quoiqu'il s'entretienne encore aujourd'hui en quelque splendeur. On ne peut pas nier néanmoins que la beauté de sa structure, & les agréments de sa situation, n'y aient bien plus

attiré de Princes & de grands Seigneurs, que de Marchands.

5. Samarcande avoit effacé la gloire de Bogar, ou Bokara, qui en est peu éloignée, située au nord de la riviere d'Oxus, à trente-neuf degrés d'élévation septentrionale, capitale autrefois de toute cette contrée, & aujourd'hui possédée par les Usbecks. Mais rien ne marque mieux sa magnificence, que d'avoir donné son nom à ces vastes régions qui séparent la Moscovie de la Chine. La relation du voyage d'Antoine Jenkinson, Anglois, *qui se* trouve dans la compilation de Haclut, & dont M. Tevenot a donné la traduction dans le premier tome de son Recueil, en décrivant le voyage qu'il fit d'Astracan à Bogar l'an 1558, nous fait connoître assez exactement cette ville. Son nom étoit aussi le nom d'un petit Etat séparé, sujet à un Prince Tartare. Le trafic qui s'y faisoit n'étoit pas grand, quoiqu'il s'y rendît tous les ans des Marchands de la Perse, de la Moscovie, & de tous les ports des Indes & du Cathay. Ce n'est pas une petite gloire pour cette ville, d'avoir donné la naissance à Avicenne, & non pas cette autre

Bokara,

Bokara, située sur l'Euphrate, près de son embouchure, comme l'ont cru ces deux savants Maronites, Gabriel Sionita, & Jean Hesronita. *Gabr. Sion. Joh. Hesronit. cap. 3.*

6. Comme la ville de Bokara a été honorée par la naissance d'Avicenne, celle de Hera ne l'a pas été moins par celle de Mircond, qui a écrit l'histoire d'Orient en langue Persane, avec tant d'approbation. Cette ville est une des principales de la province de Chorasan, estimée pour l'esprit & l'industrie de ses habitants, pour le grand abord des Marchands, & pour le débit de ses manufactures. Son nom de Hera, & sa situation sur le fleuve Heri, nous doivent persuader que Hera n'est autre que la ville d'Aria, capitale de la province des Ariens, nation populeuse, & adonnée au trafic.

Candahar, ancienne & grande ville, qui a donné son nom à la province où elle est située, étoit autrefois un entrepôt fort fréquenté entre la Perse & les Indes, & s'attiroit le commerce de ces contrées. Elle jouit encore d'une partie de ces avantages, mais fort affoiblis depuis que les peuples d'Occident ont fait ce commerce par mer.

Au-delà de Candahar, vers l'orient, eſt la ville de Cabul, capitale de la province du même nom. Les habitants de ce pays ſont manifeſtement déſignés dans Ptolemée par le nom de *Cabolitæ*, & occupent une partie de la région Paropamiſe. Il ſe fait dans Cabul un grand trafic d'aromates : & elle fut autrefois ennoblie, pour avoir été le ſiege de quelques Rois Indiens.

Ptol. Aſiæ cap. 18, tab. 9.

7. Mais nulle autre région n'égala l'opulence de l'iſle de Ceilan, tant vantée par les relations des voyageurs, par les deſcriptions des Géographes, & par le commerce des Marchands. De ſon nom de Ceilan s'eſt formé celui de *Sarandib*, que lui donne le Géographe de Nubie ; & de *Selandive*, que l'on trouve dans Teixeira ; & de *Serendini*, ſelon Ammien Marcellin ; ce qui ſignifie *iſle de Ceilan.* Les gens doctes ne doutent pas que ce ne ſoit la fameuſe Taprobane des Anciens. Ses richeſſes conſiſtent en or & en argent, & autres métaux, en perles & en pierreries, en aromates, & principalement en canelle, en muſc, en civette, en ſucre, en ſoie, & en ivoire.

Geogr. Nub. Clim. 1, part. 8. Amm. Marcell. lib. 22.

8. Les dernieres extrêmités de l'Orient, qui

ont été ſi fréquentées dans ces derniers ſiecles par les peuples de l'Occident, & qui fourniſſent aujourd'hui la plus ample matiere au trafic, étoient peu connues des Anciens. Quoique je me ſois borné dans cet ouvrage à traiter de leur commerce, ſans deſcendre juſqu'au temps préſent, & que l'on n'ait pas exigé autre choſe de moi, néanmoins la liaiſon des matieres me mene quelquefois plus loin que je ne voudrois. Voici en peu de mots quelle a été la Géographie ancienne de ces extrêmités du Levant. On y plaçoit trois peuples différents, les Scythes orientaux, les Seres, les Sinois ou anciens Chinois. Ce qui n'a pas été diſtingué aſſez exactement par les Modernes. Les Scythes orientaux ſont les Tartares, ſitués au nord de la Chine. Les Seres ſont ceux qui occupent aujourd'hui la partie ſeptentrionale de la Chine. Et les anciens Chinois ſont les Chinois méridionaux d'aujourd'hui.

9. Cette région, qui a été connue dans la ſuite du temps ſous le nom de Cathay, comprenoit une grande partie du pays des Seres, & s'étendoit au nord dans le pays des Scythes. Cette partie ſeptentrionale du Cathay,

étoit celle que l'on nommoit Caracathay, c'est-à-dire, le *Cathay noir ;* non pas à cause des forêts & des nuages qui la couvrent, comme quelques-uns l'ont cru, mais parce que les Anciens étoient persuadés que le septentrion étoit couvert d'épaisses ténebres, jusqu'à avoir fait donner le nom de Noir au vent du nord; car le mot d'*Aquilon* ne signifie autre chose; & à avoir fait nommer *mer ténébreuse*, & *mer de poix*, dans les livres des Arabes, la mer qui est sous le septentrion oriental. L'on sait que tout ce que Marc Paul a dit du Cathay, & de Cambalu sa capitale, se doit entendre de la partie septentrionale de la Chine, & de Pekin, aujourd'hui capitale de toute la Chine. On ne peut pas douter que le Cathay n'ait pris son nom de la région Cathéenne, & de ces peuples Cathéens dont parle Strabon, appellés Scythes Chætéens par Ptolemée.

Strab. lib. 15. *Ptol. lib.* 6, *cap.* 15, *tab.* 7 *Asiæ.*

Ce même pays de Cathay, ou de Scythie orientale, est celui auquel les Géographes Arabes ont attribué des noms de Gog & de Magog, marqués dans l'Ecriture sainte, mais pour signifier la Scythie occidentale : de même que le nom d'Hyperboréens étoit un terme

général, qui se donnoit à tous les peuples, tant orientaux qu'occidentaux, situés près du Nord.

10. Pour le pays de Tebeth, il se rapproche un peu de l'Occident, & a la Chine à l'orient, le Chorasan à l'occident, & les Indes au midi. C'est de là que vient le musc de Tibet, tant vanté, & préféré même à celui de la Chine; peut-être parce qu'il est plus frais venant par terre, & d'un pays moins éloigné. Il en est de même de plusieurs autres marchandises de la Chine qui passent par le Tibet, pour se répandre dans l'Occident. Quelqu'un plus hardi que moi pourroit conjecturer que la montagne de Tabin, située sur la mer orientale, à l'extrêmité de cette Scythie dont nous parlons, mentionnée dans les anciens Géographes, ou que le promontoire de Tabin, situé sur la mer Glaciale, près du détroit de Waigats, non loin de l'embouchure du fleuve Oby, auroient communiqué leur nom au pays de Tebeth; mais son grand éloignement de l'un & de l'autre s'oppose à cette conjecture.

11. Presque tous ces peuples orientaux ont

été généralement compris par les Anciens sous le nom de Seres, parce que les Seres étant situés au milieu de l'Orient, & aux environs de l'Equinoctial, ils communiquoient aisément leur nom aux Scythes leurs voisins du côté du nord, & aux Chinois du côté du sud. Le Géographe Mela a exactement distingué la situation de ces trois peuples, en désignant les Sinois ou Chinois anciens sous le nom d'Indiens méridionaux. Les Seres étoient loués pour leur humanité, pour leur humeur pacifique, pour leur frugalité, & pour leur équité. On en donne pour preuve la maniere singuliere dont ils trafiquoient : car comme ils ne vouloient avoir aucune société avec les étrangers, ne les recevant point chez eux, & ne sortant point pour les aller chercher, ils exposoient leurs denrées sur le rivage, marquant le prix sur chacune. Après quoi s'étant retirés, les étrangers venoient examiner ces marchandises, & laissoient le prix qu'ils en vouloient donner, puis se mettoient à l'écart. Les Seres survenant prenoient ce prix, s'ils s'en contentoient, ou remportoient leurs marchandises. Eustathius, qui rapporte ces choses,

Mel. lib. 1, cap. 2.

Eustath. in Dion. Perieg. v. 752.

ajoute, ſur la foi d'Hérodote, que les Carthaginois trafiquoient à peu près de la même maniere avec de certains peuples ſitués au dehors des Colonnes d'Hercule, qui venoient dépoſer leurs marchandiſes ſur le rivage, & ſe retiroient après les en avoir avertis par des fumées ; que les habitants s'en approchoient, en faiſoient l'eſtimation, & mettoient auprès le prix qu'ils en vouloient donner, puis s'en éloignoient ; & que les Carthaginois revenoient, ou pour prendre ce prix, s'il leur ſuffiſoit, ou pour remporter leurs marchandiſes ; & que les marchés ſe concluoient ainſi, ou ſe rompoient, ſans ſe parler. Peut-être eſt-ce des Seres en particulier qu'il faut entendre ce que Solin a dit en général des Indiens, qu'ils ſont les ſeuls peuples qui ne ſont jamais ſortis de leur pays. Il eſt vrai que l'Hiſtoire ancienne ne nous apprend point que les Orientaux aient paru dans l'Occident : mais il eſt bien certain qu'ils ont fait de grandes & de longues courſes dans les parties de la mer des Indes & de la mer Erythrée. La marchandiſe dont les Seres faiſoient le plus grand débit, étoient des ſoies, qui viennent en abondance dans leur

Solin. cap. 52.

pays, & qu'ils ſavoient mettre en œuvre avec beaucoup d'adreſſe, pour en faire ce fil délié, & ces précieuſes étoffes, ſi eſtimées autrefois, & ſi recherchées. Quelques-uns leur attribuent une ſi grande modération, qu'en vendant des marchandiſes de leur crû, ils ne prenoient point celles des étrangers. Ammien Marcellin étend la région des Seres jusqu'au Gange. Mais ce Palladius & cet Ambroſius, qui ont écrit des Brachmanes, & dont les ouvrages ont été rendus publics en *Angleterre* depuis peu d'années, étendent cette région jusqu'au deçà du Gange. Mais ces Auteurs ſont ſi frivoles, qu'ils méritent peu de créance.

Amm. Marc. lib. 23, *cap.* 6.

12. Sous le nom de *Sinæ* ou *Thinæ*, les Anciens comprenoient, non ſeulement les Chinois méridionaux, mais encore le Tunquin, la Cochinchine, le Pegu, & Siam. Ce nom de *Siam* ſemble être dérivé de celui de leur métropole, qui s'appelloit *Thin* ou *Thinæ*; car c'eſt ainſi que ſon nom eſt marqué dans le Périple de la mer Erythrée d'Arrien. Ptolemée & Marcien d'Heraclée la nomment *Theinæ*, & Stephanus *Sinæ*: la premiere lettre de ce nom ſe prononçant d'un ſon mitoyen entre

Ptol. lib. 7, *cap.* 3, *tab.* 11 *Aſiæ. Marc. Heracl. Peripl.*

le T & l'S. Arrien dit que cette ville étoit méditerranée, & qu'elle étoit située sous la petite Ourse : en quoi il s'est montré mauvais Géographe & mauvais Astronome ; car ces Chinois méridionaux étoient bien éloignés du Nord ; & Ptolemée, beaucoup plus intelligent que lui, les place à trois degrés au delà de l'Equateur, vers le Midi, & assez près de la mer d'Orient. Je ne m'éloignerois pas de l'opinion de Vossius, qui a cru que la ville de Siam étoit cette ancienne métropole, mentionnée par Ptolemée : car il est bien certain que le pays de l'ancienne Chine & sa situation approche de l'Equateur. Je croirois même volontiers que la ville d'Asphetira, capitale du pays des Sinois, placée sur la mer, & présentant un bon port aux Marchands, étoit la même que la ville de Siam. Je ne doute pas que cette Asphetira ne soit l'Aspitra de Ptolemée, placée à l'embouchure d'un fleuve de son nom, & l'Asparata d'Ammien Marcellin. Mais je ne suis pas de l'avis du même Vossius, lorsqu'il nous veut persuader que ces anciens Chinois, qui étoient nommés Sinois ou Thinois, n'étoient pas les mêmes que les

Arrian. Peripl. mar. Erythr.

Voss. in Mel. lib. 1, cap. 2.

Ptol. lib. 6, cap. 3, tab. XI Asiæ. Amm. Marc. lib. 23, cap. 6.

Chinois d'aujourd'hui. Il est vrai que ces Sinois ne renfermoient pas les Seres, qui faisoient la plus considérable partie des Chinois d'aujourd'hui ; mais ils marquoient les Chinois méridionaux, avec le Tunquin, la Cochinchine, le Pegu, & Siam, comme je l'ai dit. Ces Sinois ou Chinois anciens n'étoient pas si sauvages & si insociables que les Seres : ils étoient au contraire grands navigateurs, & fort adonnés au trafic. On trouve dans toutes les côtes qui environnent la mer des Indes, des traces de leurs courses : on en trouve dans le continent de l'Afrique, dans l'Arabie, & dans les Indes, marquées par le Géographe de Nubie. Ces peuples reconnoissoient les Indiens pour leurs maîtres dans les Sciences & dans les Beaux-Arts : & Confucius n'avoit pas de honte d'avouer qu'il avoit appris la Philosophie des Brachmanes : & il me seroit aisé de faire voir, qu'il faut chercher dans l'Egypte la source de l'érudition Indienne & Chinoise. Comme ces pays ont été bien plus fréquentés dans ces derniers temps par les Occidentaux, qu'ils ne l'étoient alors, on en tire les mêmes marchandises que l'on en tiroit, &

Geogr. Nub. Clim. 1, *part.* 6, 8 & 10 ; & *Clim.* 2, *part.* 6.

beaucoup d'autres encore. Arrien dans ſon Périple de la mer Erythrée, & d'autres Auteurs, ont marqué les principales marchandiſes qui venoient des Indes de leur temps. Mais les navigateurs modernes, les Portugais, les Hollandois, & les Anglois, plus induſtrieux, plus hardis, & peut-être plus avides, ont pénétré plus avant par le ſecours de la bouſſole, ont fait de nouvelles découvertes, & de régions, & de marchandiſes; & ont acquis de bien plus grandes richeſſes.



CHAPITRE LIV.

1. Routes principales de l'Occident aux Indes. 2. Anciens voyages faits aux Indes par Bacchus, Hercule, Sémiramis, Cyrus, Séſoſtris, Hippalus, Cteſias. 3. Etendue donnée aux Indes par les Anciens. 4. Indes peu connues des Anciens, même long-temps après Alexandre; 5. peu connues même de Megaſthene. 6. Les relations des Grecs ſur les affaires des Indes ont été peu ſinceres. Megaſthene, Daïmachus, Onéſicrite, Patrocles. 7. Ptolemée Philadelphe, mieux inſtruit des affaires des Indes que ſes prédéceſſeurs.

1. APRÈS avoir parlé des lieux principaux où ſe faiſoit autrefois le trafic des Indes, l'ordre veut que nous indiquions, ſinon dans un détail exact, au moins par une

description sommaire, les grandes & principales routes par où les marchandises de ces pays-là venoient dans l'Occident. Il ne faut pas espérer de parvenir à les connoître par celles qui ont été ouvertes & suivies de nos jours. Tavernier, dans les relations de ses voyages des Indes, en a décrit six routes différentes, qu'il a pratiquées; & il a apporté assez d'exactitude dans son récit, & même assez de bonne foi; ce qui est assez rare dans les voyageurs. On en peut trouver quelques autres encore: mais il s'agit ici des routes qu'ont tenu les Anciens; & les Histoires qu'ils nous ont laissées, ne nous donnent pas beaucoup de secours pour cette recherche.

2. Les plus anciens voyages qui se soient faits des parties occidentales aux Indes, ont été ceux des Egyptiens; & ces voyages se sont faits par le golfe Arabique, & par la mer Rouge. La conquête que Bacchus fit des Indes, toute fabuleuse qu'elle est, marque ces expéditions des Egyptiens: car on sait que le Bacchus des Grecs est l'Osiris des Egyptiens. Et comme les Tyriens ont aussi navigé par le golfe Arabique dans la mer Rouge, il y

a apparence que delà eſt venue la fable de l'expédition d'Hercule aux Indes : car on ſait auſſi que les Tyriens avoient leur Hercule. Je n'appelle point voyages les expéditions de Sémiramis & de Cyrus contre les Indiens leurs voiſins, ſur les frontieres de leurs Etats ; outre que ce que l'on rapporte de cette entrepriſe de Sémiramis a paru fort incertain, & que celle de Cyrus ne l'eſt guere moins. Ces conquêtes, que Séſoſtris pouſſa juſqu'aux Indes, furent maritimes ; & pour les faire, il s'embarqua dans le golfe Arabique, ſur une flotte de quatre cents navires. On lui attribue même l'invention des vaiſſeaux longs. Le Périple de la mer Rouge, qui porte le nom d'Arrien, fait mention d'un ancien Pilote, nommé Hippalus, qui partant d'Arabie pour aller aux Indes, ſans s'amuſer à ſuivre les côtes, comme on faiſoit auparavant, pouſſé d'un vent de ſud-oueſt, prit la pleine mer, & fit heureuſement le trajet par un chemin bien plus court. Son exemple fut ſuivi avec tant de ſuccès, que ce vent de ſud-oueſt, qui étoit ſi commode pour le voyage des Indes, prit ſon nom, & fut appellé Hippalus. Les Grecs au-

roient pu ſavoir quelque choſe de l'état des Indes avant Alexandre, par les relations de Cteſias, qui put s'en inſtruire dans le long ſéjour qu'il fit en Perſe en qualité de Médecin, ſi l'on avoit pu ajouter foi à ce qu'il en a écrit. Mais ſentant le peu de vraiſemblance qui paroiſſoit dans la plupart de ſes récits, il a cru les avoir ſuffiſamment établis en diſant qu'il parle ſur la foi de ſes propres yeux, ou de témoins dignes de foi : mais en cela même il a bien pu déguiſer la vérité, s'il l'a déguiſée dans le reſte ; & cette proteſtation n'a pas rendu les lecteurs plus crédules. Les Perſes, de qui il avoit appris ces choſes, purent bien le tromper, & lui faire de faux rapports. Il a donc été traité de menteur & d'Auteur fabuleux par Ariſtote & par Photius. *Ariſtot. Animal. lib. 8, cap. 28. Phot. Imem. 22.*

3. Il faut remarquer cependant que par l'étendue qu'il a donnée aux Indes, en diſant qu'elles étoient égales au reſte de l'Aſie, ce qui ſe confirme par les tables de Ptolemée, il paroît que dès ce temps-là on ne les bornoit pas au Gange, & qu'on les étendoit bien plus loin vers l'Orient ; & qu'il n'a pas mérité en cela d'être repris par Arrien, qui lui préfere *Arrian. Indic.*

le sentiment d'Onésicrite, prétendant que les Indes ne sont que le tiers de l'Asie : ce qui n'étoit vrai que des Indes, qui avoient été parcourues de son temps par Alexandre. Mais en parlant absolument des Indes, & de toute leur étendue, le sentiment de Ctesias est très-véritable.

4. Après la conquête d'Alexandre, qui se termina au fleuve Hypanis, ou, comme d'autres l'appellent, Hyphasis, entre l'Indus & le Gange, & la navigation que firent par ses ordres Néarque & Onésicrite, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à l'Euphrate, l'Histoire ne nous apprend point quel usage l'on fit de tant de nouvelles découvertes, ni de quelles autres elles furent immédiatement suivies. Arrien ne dissimule point, dans le traité qu'il a fait des affaires des Indes, qu'il ne connoissoit rien au delà de l'Hyphasis, & que peu d'Auteurs ont parlé des peuples situés sur le Gange, & de son embouchure.

5. Les rapports des soldats d'Alexandre furent peu fideles, & ils s'appliquerent bien plus à dire des choses surprenantes, que des choses véritables : & ceux qui vinrent après

eux

eux n'ont pas été de meilleure foi. Arrien même, qui a écrit l'expédition d'Alexandre, traite de fables la plupart de ces merveilles des Indes, qui sont tant vantées : & il ne croit pas que Megasthene, qui vécut à peu près du temps d'Alexandre, & qui passa au service de quelques Rois des Indes, ait beaucoup parcouru cette région ; quoiqu'il l'ait toutefois plus visitée que les soldats d'Alexandre. Rien ne fait mieux voir leur vanité outrée, & le peu de fidélité de leurs récits, que la lettre de Craterus, qui fut un des Généraux d'Alexandre, par laquelle il mandoit à sa mere qu'Alexandre avoit été jusqu'au Gange, & qu'il l'y avoit accompagné ; à quoi il ajoutoit une description de ce fleuve faite à plaisir, & fort éloignée de la vérité : quoiqu'il soit très-constant qu'Alexandre ne vit point le Gange, & ne passa point l'Hypanis. Or ce Megasthene accuse de fausseté toutes les relations des Indes qui avoient paru avant lui, parce que, dit-il, aucune armée étrangere n'avoit pénétré dans leur pays avant Alexandre, & qu'aucune n'étoit sortie de chez eux pour envahir les étrangers. Il ne convient pas que Sésostris, ni

Arrian. Exped. lib. 5, & Indic.

Nabuchodonosor, ni Tearcon, ni Indathyrsus, ni Sémiramis, aient porté leurs armes jusques dans les Indes. Il ne désavoue pas tout-à-fait l'expédition de Bacchus, quoiqu'il l'appuie sur de fort légeres conjectures : & quant à ce qui se dit d'Hercule, il soupçonne qu'il le faut entendre de quelque Prince voisin des Indes : & les Indiens même veulent qu'il ait été leur compatriote. Mais Eratosthene traite tout cela de pures fictions, controuvées par les Grecs, suivant le génie de leur nation : en quoi il a été suivi par Strabon.

Strab. lib. 5.

6. Mais ce Megasthene, qui a si peu de foi aux autres, n'en mérite pas beaucoup lui-même, au jugement de Strabon, qui dit nettement que tous ceux qui ont écrit des affaires des Indes, n'ont pas été sinceres. Il met à leur tête Daimachus ; il le fait suivre de près par Megasthene ; & il met Onésicrite au troisieme rang, quoiqu'il ne nie pas qu'il ne se trouve quelque vraisemblance dans ses récits. Mais il vante fort la fidélité de Patrocles, qui commanda cette flotte de Seleucus & d'Antiochus qui parcourut la mer Caspienne ; & qui avoit écrit sur les mémoires mêmes qu'Alexandre avoit vus.

Strab. lib. 2 & 15.

7. Ptolemée Philadelphe, Roi d'Egypte, pour l'intérêt de son Etat, & pour la satisfaction de son esprit curieux, en établissant des navigations réglées aux Indes, & y joignant des gens capables, tels que ce savant Mathématicien Dionysius, qui en laissa des mémoires, put bien s'instruire plus particuliérement des Indes que ceux qui l'avoient précédé: & Eratosthene, qui fleurissoit dans Alexandrie environ cent ans après Alexandre, profita sans doute de ces navigations pour connoître exactement l'étendue des Indes, & pour en composer un traité, qui mérita la créance du Public. Il s'en falloit beaucoup qu'il ne fût aussi intelligent dans la Géographie de l'Occident, où il a fait plusieurs fautes, que Strabon a relevées: mais pour celle de l'Orient, dont la connoissance se pouvoit acquérir par les navigations d'Egypte, personne ne l'a surpassé.

CHAPITRE LV.

1. Avant le temps d'Auguste, on ne connoissoit presque point d'autre route pour aller aux Indes, que par la mer Rouge. 2. Description plus particuliere de cette route des Indes par la mer Rouge.

1. CE sont là les traces qui nous restent du commerce que l'Occident eut avec l'Orient avant le temps d'Auguste, & des routes qui conduisoient de l'un à l'autre, & qui se réduisoient à la navigation qui se faisoit de l'Egypte aux Indes par la mer Rouge. Et afin que l'on ne croie pas que la perte des monuments antiques nous en ait ôté la connoissance, il faut entendre ce qu'en dit Strabon, qui vécut sous Auguste, & écrivit vers le commencement de l'empire de Tibere, l'excellent ouvrage qu'il nous a laissé. Il prépare le lecteur à sa description des Indes, en

Strab. lib. 15.

disant que de son temps peu de gens les avoient vues, à cause de leur éloignement ; que ceux qui les avoient vues, n'en avoient vu qu'une partie, & seulement en passant, assez légérement, & n'avoient connu le reste que sur la parole d'autrui ; & qu'ils faisoient même souvent des rapports différents d'une même chose, comme il étoit arrivé aux soldats d'Alexandre ; & que tous cependant, quoique contraires les uns aux autres, protestent de n'avoir rien avancé qu'ils ne connussent avec certitude. Il dit ailleurs que du nombre des Marchands qui alloient de l'Egypte aux Indes, fort peu pénétroient jusques au Gange ; & que ceux-là même étoient gens grossiers & ignorants, fort peu capables de prendre une connoissance juste des choses qu'ils voyoient ; que ces Ambassadeurs qui furent envoyés à Auguste avec des présents par des Rois Indiens, ne venant que d'un seul canton des Indes, qui sont si vastes, ne pouvoient pas en donner une parfaite & entiere connoissance. Il dit en un autre endroit que tout cet espace qui étoit depuis l'Elbe jusqu'à l'Océan oriental, & que toute la côte de cet Océan jus-

Strab. lib. 7.

qu'à l'embouchure de la mer Caspie, étoient entiérement inconnus de son temps; & que, ni par mer, ni par terre, aucun des Romains n'avoit été au delà de l'Elbe. Cette opinion que les Anciens avoient de la mer Caspienne, comme d'un golfe de l'Océan, est une marque bien expresse de l'extrême ignorance où ils étoient de l'Océan Scythique. Et cette ignorance a passé jusqu'au temps de Pline. Et lui cependant, & Mela, nous représentent les contrées voisines de cet Océan comme impénétrables & impraticables, ou pour la barbarie des habitants qui mangent les hommes, ou pour la férocité des bêtes qui les dévorent, ou pour les neiges dont elles sont couvertes, ou pour les affreuses solitudes, ou pour les difficultés insurmontables des chemins. Comment donc les Anciens, ayant une telle opinion de la disposition de ces lieux, auroient-ils cru que des Marchands eussent pu traverser de telles régions, & y établir des retraites certaines, & des entrepôts assurés?

Plin. lib. 6, cap. 17. Mela, lib. 3, cap. 7.

2. Cette route, par la mer Rouge, est celle de toutes les anciennes dont la certitude peut être la moins contestée. Néarque & Onésicrite

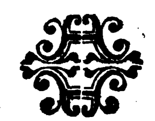
en avoient parcouru, par ordre d'Alexandre, la partie la plus orientale, allant de l'Indus à l'Euphrate. Pline l'a décrite, & en a marqué les principales ſtations. Arrien dans ſes Indiques s'eſt étendu davantage en rapportant ce voyage, & n'a rien omis des lieux où aborderent ces Généraux, & de leur ſituation. Quand Pline a donc dit que la deſcription qu'ils ont faite de cette navigation ne marque point les lieux ni les diſtances, il a ſans doute parlé des extraits que Juba en avoit faits, & qu'il paroît avoir eu devant les yeux en compoſant ſon récit. Cette navigation dura ſept mois. Pline ajoute que la route que l'on tint depuis, pour aller de l'Egypte aux Indes, commençoit à ce cap d'Arabie, nommé autrefois Syagrus, & maintenant cap Fartak, pour aborder à Patale, ſituée ſur une des embouchures de l'Indus. Ce cap étoit vraiſemblablement le rendez-vous des vaiſſeaux qui venoient du golfe Arabique & du golfe Perſique; c'eſt-à-dire, des pays occupés par les ſucceſſeurs d'Alexandre, & dans l'Egypte, & dans l'Aſie. Quoique ce trajet fût aſſez court, on l'abrégea encore, ſelon Pline, en partant du cap de Sya-

Plin. lib. 6, cap. 23.

Plin. lib. 6, cap. 23.

grus, pour aborder au port de Zigerus, situé dans les Indes, & plus occidental que Patale. Suivons toujours Pline, qui dit que cette route fut long-temps pratiquée, jusqu'à ce que les Marchands, avides d'un plus grand gain, chercherent d'autres voies pour s'attirer les richesses des Indes. Ptolemée Philadelphe commença à s'y appliquer : & les Romains s'étant rendus maîtres de l'Egypte, se rendirent aussi maîtres de tout le commerce qu'elle faisoit aux Indes, & y envoyerent réglément des flottes tous les ans. Pline décrit exactement la route que tenoient les Marchands Romains, allant d'Alexandrie jusqu'au port de Berenice sur le golfe Arabique. Ils partoient de là vers le milieu de l'été, & alloient toucher à Ocelis, port d'Arabie, à l'extrêmité du même golfe ; ou à celui de Cana, un peu plus oriental, dans la même contrée. Il parle aussi du port de Muza, situé au dessus d'Ocelis, & sur la même côte ; mais dont le commerce ne consistoit que dans le débit de l'encens, & des autres aromates de l'Arabie, & n'alloit point aux Indes. Mais pour ceux qui y alloient, le mieux étoit de partir d'Ocelis, & d'aller surgir au port de Muziris dans les

Indes, ou au port de Barace, qui n'en est pas fort éloigné. Et lorsque Pline ajoute que les noms de ces lieux étoient inconnus avant son temps, il donne assez à entendre que ces routes étoient nouvelles, & avoient été découvertes par les Romains. Il conclut enfin ce discours, en disant que les flottes revenoient des Indes vers le solstice d'hiver de la même année du départ. Ce que je vois de plus remarquable dans tout ce traité de Pline, c'est ce qu'il dit, qu'il n'y avoit point d'année que les Romains ne portassent aux Indes du moins pour cinq millions de marchandises, & qu'on ne gagnât le centuple sur celles qu'on en rapportoit.



CHAPITRE LVI.

1. Route par le détroit de Waigats, inconnue aux Anciens. 2. Opinion des Anciens sur la jonction de la mer septentrionale de l'Asie avec la mer Caspienne. 3. Route de la Moscovie à la Chine. 4. Route des Indes par Samarcande. 5. Route des Indes par Bogar. 6. Route des Indes par le pays des Ariens. 7. Route des Indes par le pays des Saces. 8. Route des Indes par Cabul. 9. Route des Indes par Candahar. 10. Itinéraire des Indes, de Solin. 11. Route des Séfates allant à la ville de Thina. 12. Signification du nom du mont Taurus, & son étendue.

1. APRÈS cette route si commune, & si fréquentée, la seule qui se présente est celle que l'on pourroit croire avoir été

faite par la mer ſeptentrionale, entre l'Orient & l'Occident. Mais il ne paroît point par les livres des anciens Géographes qu'ils aient eu le moindre ſoupçon de ces routes, que l'on a tentées dans ces derniers temps par le détroit de Waigats & la nouvelle Zemble, pour paſſer des mers d'Occident dans celles d'Orient. Car de s'imaginer que ces Marchands Indiens qui furent jetés par la tempête ſur la côte de Germanie, & préſentés par le Roi des Sueves au Proconſul Metellus Celer, feroient venus par cette mer & par ce paſſage, ce feroit s'expoſer à l'illuſion, comme je l'ai fait voir ci-deſſus.

2. Il eſt certain que les Anciens avoient d'étranges opinions ſur la diſpoſition de cette partie ſeptentrionale de l'Aſie. Ils croyoient que la mer Caſpienne étoit un golfe de l'Océan Scythique, c'eſt-à-dire, de la mer ſeptentrionale de l'Aſie, & que ces deux mers ſe joignoient par un canal aſſez étroit, mais aſſez large pour donner paſſage aux vaiſſeaux qui alloient de la mer Caſpienne aux Indes. J'ai fait voir cependant dans mes Animadverſions ſur le Poëte Manile, qu'il y a ſujet de s'éton-

Animad. in Manil. lib. 4, *v.* 644.

ner que ces Auteurs aient pu se coëffer d'une si folle créance après le témoignage d'Hérodote, qui assure formellement le contraire. Pline en parle après Strabon, comme d'une opinion reçue communément de son temps; & donne à entendre que Seleucus & Antiochus, qui succéderent à Alexandre, firent ce trajet sous la conduite de Patrocles. Les Anciens, suivant cette opinion, n'ont pas eu de peine à croire que tout le commerce de la partie septentrionale & maritime des Indes, & de la mer Caspienne, où de si grandes routes & de si grands fleuves aboutissent, a pu passer dans l'Occident par l'Océan Scythique, raisonnant sur la fausse supposition de la jonction de ces deux mers.

Plin. lib. 6, cap. 17. Strab. lib. 2, & 7, & 11.

3. Si des routes de mer nous passons maintenant à celles de terre, en commençant par celles du Nord, on pourra soupçonner sans témérité que les Anciens ont entretenu quelque commerce entre la partie septentrionale de l'Asie & celle de l'Europe : comme nous avons su dans ces derniers temps, que les frontieres des Etats de l'Empire de Moscovie approchent des frontieres de l'Empire de la

Chine ; & que les Ambaſſadeurs du Czar, faiſant ce trajet en l'année 1659, avoient paſſé au nord du royaume de Boutan, au travers de la grande Tartarie ; & que dès l'année 1619 un autre Moſcovite avoit fait le même voyage, dont on voit une relation fort détaillée : route qui vraiſemblablement n'étoit pas nouvelle aux Moſcovites, & qu'ils pratiquoient depuis long-temps. Ce ſoupçon put encore être fortifié par la connoiſſance que nous avions que les Marchands de Ruſſie entretenoient encore un commerce réglé avec la Chine, par Aſtracan & la mer Caſpie, & par Bogar au deſſus de l'Oxus, comme je le dirai en ſon lieu. Je ne deſcendrai point juſqu'aux voyages qui ſe ſont faits depuis aux Indes, à la Chine, & en Tartarie, par Benjamin le Navarrois, Marc Paul, Rubruquis, Plancarpin, Hayton, & autres ; car je ne parle que des voyages anciens ; & je n'ai parlé de ceux des Moſcovites à la Chine, que parce qu'ils nous découvrent une route qui a vraiſemblablement été pratiquée par les Anciens. Je ne deſcendrai point non plus dans ces voyages qu'on dit être aſſez ordinaires aux Turcs, partant

courte que celle du Volga, pour rencontrer le Pont-Euxin, en tirant vers l'Albanie, qui est au couchant de cette mer, entrant dans le fleuve Cyrus, & remontant vers sa source. Et Pline, sur le témoignage de Varron, nous apprend que Pompée voulant s'assurer de cette route, connut que venant des Indes par l'Oxus dans la mer Caspie, on pouvoit entrer dans l'embouchure du Cyrus, & en le remontant, s'approcher du Phase, à cinq journées près, & y transporter par terre les marchandises qui seroient venues par le Cyrus. Je dis les marchandises, & non pas, comme dit Solin, les bateaux même dont on se seroit servi. La voie que Seleucus Nicator avoit imaginée, au rapport de Pline, qui allegue l'Empereur Claude pour son garant, pour joindre l'Asie à l'Europe, & la mer Caspienne au Pont-Euxin, en tirant un canal du bosphore Cimmérien à la mer Caspie, auroit encore abrégé de grands détours, si elle avoit été praticable dans une si grande distance, & au travers de tant d'obstacles.

Plin. lib. 6, cap. 17.

Solin. cap. 19. Plin. lib. 6, cap. 11.

5. Bogar approchoit encore davantage de l'Oxus, & s'en servoit utilement pour son trafic.

ſic. Samarcande, qui s'étoit agrandie & enrichie dans ſon voiſinage, & avoit affoibli ſon commerce, ne l'avoit pourtant pas entiérement détruit; & elle voyoit aborder d'un côté des Marchands du Cathay, de la Chine, & des Indes, tant au delà qu'au deçà du Gange, & de la Perſe; & d'un autre côté les Moſcovites allant à la Chine, & y entretenant un commerce réglé. Le temps a apporté de grands changements à la diſpoſition de ces lieux; car, ſuivant la relation du voyage de Jenkinſon, on a ſi fort affoibli le cours de l'Oxus par les diverſes coupures & par tous les canaux qu'on en a tirés pour abreuver ces terres altérées, que la force lui manquant pour ſe rendre dans la mer, il a perdu ſon nom, en tombant dans une autre riviere: ſemblable en cela au Rhin, d'où l'on a tiré tant de canaux dans ſa courſe, qu'à peine connoît-on ſon ancienne & véritable embouchure. La même choſe eſt auſſi arrivée à la riviere de Sogde, voiſine de l'Oxus.

6. Ammien Marcellin déſigne aſſez confuſément une autre route qui alloit du pays des Ariens, ſitués à l'égard des Seres entre le *Amm. Marcell. lib. 23, cap. 6.*

ſeptentrion & l'occident, juſqu'à la mer Caſpienne. Il marque le fleuve Arias, traverſant cette région, & portant bateaux. Puis il ajoute que de ce pays on parvient à la mer Caſpienne par une navigation de près de cent lieues. Je ne vois point cependant d'autre fleuve ſur lequel on ait pu faire cette navigation que l'Oxus, dans lequel ſe déchargeoit quelque fleuve des Ariens, comme le Zariaſpe, ſuivant le témoignage de Strabon.

Strab. lib. 11.

Amm. Marcell. lib. 23, *cap.* 6.

7. Ce même Marcellin nous trace encore un autre chemin, peu éloigné du précédent, venant du pays des Seres, & traverſant dans une grande longueur le pays des Saces, nation farouche, & ſans aucunes villes. L'Araxate & le Dymas, deux fleuves navigables, ſe préſentent dans cette route, ſous les monts Sogdiens; & après avoir formé le grand marais Oxien, vont ſe décharger dans l'Oxus, ſelon la délinéation de Ptolemée.

8. La route de Cabul tendoit au midi, par une riviere voiſine, qui tomboit dans l'Indus, & par-là dans la mer Indique. L'on y portoit les aromates, & les autres marchandiſes des Indes qui étoient deſtinées pour le Midi. Il s'y

faisoit un grand débit de troupeaux entre les Scythes, qui en étoient voisins, & les Perses ; & encore aujourd'hui c'est là que les Usbecks, habitants de l'ancienne Bactriane & de l'ancienne Parthie, viennent trafiquer de leurs chevaux en très-grand nombre, comme il est aisé de l'imaginer par le voisinage des Tartares & des Perses, peuples adonnés dans tous les temps, & de paix & de guerre, à l'entretien des chevaux.

9. En descendant vers le midi, on tombe dans la grande route de Candahar, par où s'entretient le commerce entre la Perse & les Indes : cette ville, qui est aujourd'hui sous l'empire des Perses, se trouvant située où Ptolemée place Alexandrie, l'une de ces villes qu'Alexandre bâtit dans le cours de ses conquêtes, pour en être des monuments certains dans l'avenir. Le nom même de Candahar pourroit appuyer cette conjecture, en le dérivant de celui d'Alexandre, que les Orientaux plus récents ont défiguré en celui d'Iscander. Mais il y a bien plus d'apparence qu'il vient du nom des Candariens, peuple situé sur l'Oxus, près du lieu où est placée la ville de

Ptolem. Asiæ tab. 7.

Candahar. Cette route a beaucoup perdu de ses pratiques, depuis que les peuples d'Occident ont fait le commerce entre la Perse & les Indes par la voie de la mer. Elle retient pourtant encore une partie de son lustre, les caravanes d'Ispahan & d'Agra ne trouvant point de chemin plus commode que par Candahar. Celles qui viennent des parties septentrionales de la Perse, auxquelles se joignent souvent des Marchands, chargés de denrées venues par la mer Noire & par la mer Caspienne, & de celles de Mengrelie, c'est-à-dire, de l'ancienne Colchide, qui consistoient principalement en fer & en acier, dont se fournit encore aujourd'hui toute la Turquie; sans parler de l'argent & de l'or qui y attira les anciens Argonautes, des fruits de la terre & des bleds, de la cire & du miel, du chanvre & du lin, de la poix, & des bois nécessaires pour la navigation; ces caravanes, dis-je, vont tomber dans cette route de Candahar, sans s'avancer jusqu'à Ispahan, & aux parties méridionales de la Perse. Il est croyable que les caravanes de Tauris, qui alloient au Levant, prenoient la même route, & se

joignoient à celles-là. Cette ville étoit fort marchande en pierreries, en draps d'or & de soie, & autres marchandises de prix ; & le commerce y attiroit des Négociants de l'Europe, de toute l'Asie, & des Indes.

10. Solin promet dans le titre de son cinquante-quatrieme chapitre un itinéraire des Indes. Mais outre qu'il s'y trompe souvent, comme Saumaise l'a remarqué, il n'a pas entrepris de désigner une route réglée & exacte, qui conduisît des Indes vers l'Occident, mais de faire un dénombrement géographique des provinces situées entre les Indes & l'Arabie ; comme il paroît clairement par la même description qui est dans Pline, & qu'il a compilée peu fidélement. *Plin. lib. 6, cap. 23.*

11. Il ne faut pas non plus s'arrêter à ce qu'a écrit Arrien dans son Périple, de la situation de cette grande ville de Thina, capitale de la Chine, & du chemin que prennent les Marchands qui en reviennent : car on voit clairement qu'il a très-mal entendu cette Géographie orientale ; & que cet autre Arrien qui a écrit des affaires des Indes, a eu grande raison de dire qu'il ne connoissoit rien au delà

du Gange. L'Auteur du Périple place cette ville de Thina sous la petite Ourse, c'est-à-dire, près du Pole: ce qui marque, comme je l'ai dit, une extrême ignorance, & est d'une intolérable absurdité. Il ajoute que l'on porte par terre les marchandises de cette ville, qui sont de la laine, du fil, & des draps de soie, par la ville de Bactres à Barygaze; & qu'on les reporte de là à Limyrica par le Gange. Cela est très-différent de la situation que Ptolemée a donnée à tous ces lieux; car il met une distance de 23 degrés de latitude entre Bactres & Barygaze, & 25 degrés de longitude entre Limyrica & le Gange. Ce qu'on peut recueillir de plus certain de ce récit, c'est que les Sesates alloient tous les ans par caravanes aux confins de la ville de Thina, pour y porter leurs marchandises; & que si ces Sesates sont les mêmes que les Basades, marqués par Ptolemée, comme Stuckius l'a conjecturé avec beaucoup de vraisemblance, la route qu'ils tenoient pour aller à la ville de Thina n'étoit pas d'une grande longueur, puisqu'ils étoient situés à l'orient du Gange.

Ptol. lib. 7, cap. 2, tab. xi Asiæ.

12. Et parce que dans cette description des

Indes, & des provinces de l'Asie, l'on trouve par-tout le mont Taurus, & souvent confondu avec d'autres montagnes, il est bon d'avertir le lecteur que le nom du mont Taurus vient du mot général טור, qui dans la langue Chaldaïque signifie *montagne*, & se peut donner à toutes les montagnes du monde. Les Grecs même ont reconnu cette signification, & Diodore de Sicile semble donner pour synonimes *Taurus* & λόφος, qui signifie *colline*. Il ne faut donc pas s'étonner, si on trouve le mot de *Taurus* appliqué à toutes les parties de cette grande chaîne de montagnes, qui s'étendent depuis la mer orientale de l'Asie jusqu'à la mer de Pamphylie. Cela donne lieu à l'intelligence d'un passage de Mela, qui est corrompu, & par-là mal entendu. Il dit que cette montagne ayant commencé à la mer d'Orient de s'élever, & s'étant étendue à droite & à gauche vers l'Occident, vient enfin aboutir à l'autre mer. Puis il ajoute ces paroles: *Idem autem & totus, ut dictus est, dicitur, etiamque spectat Orientem; deinde Emodes, & Caucasus, & Paropamisus.* Les Interpretes se tourmentent fort là dessus. Leur peine cesseroit, & ils

Diodor. lib. 14.

Mela, lib. cap. 15.

verroient clair dans l'obſcurité de ce paſſage, ſi au lieu du mot *Totus*, ils avoient lu *Torus*. Mela veut dire que cette montagne en s'approchant de l'Orient, retient le nom de *Torus*, qu'elle avoit dès la côte de Pamphylie ; & qu'elle porte cependant dans ſa courſe les autres noms d'Emode, de Caucaſe, & de Paropamiſe. Le nom de *Torus* eſt le même que celui de *Taurus* : car le mot original de טור ſe peut exprimer en Grec par *Torus* & par *Taurus* ; & les Grecs ont choiſi le dernier, parce qu'il eſt plus commun dans leur langue. Cela eſt juſtifié nettement par le témoignage de Polybe, qui en parlant d'une colline de Sicile, dit qu'on l'appelloit *Torus*. De même que Diodore dit que la colline de Sicile ſur laquelle étoit bâtie la ville de Taurominium, s'appelloit *Taurus*.

Polyb. lib. 1.

Diod. lib. 14.



CHAPITRE LVII.

1. Suite du commerce des Romains après Auguste; 2. sous Tibere & Caligula, & par les soins de Drusus, pere de l'Empereur Claude; 3. sous Claude; 4. sous Neron; 5. sous Galba, Othon, & Vitellius; sous Vespasien; 6. sous Tite, Domitien, & Nerva; sous Trajan; 7. sous Adrien; sous Antonin le Débonnaire; 8. sous Antonin le Philosophe; 9. sous Pertinax; 10. sous Severe; 11. sous Caracalla; 12. sous Alexandre Severe; 13. sous Maximin; 14. sous Aurelien; 15. sous Claude; 16. sous Firmus & Saturninus; 17. sous Probus; 18. sous Diocletien: Saxons: rivage Saxonique: 19. & sous Constantin.

1. AYANT exposé ci-dessus l'Histoire du commerce des Romains jusqu'au temps d'Auguste, je dois rendre raison de celui qu'ils

entretinrent dans la suite sous leurs Empereurs, jusqu'à la décadence de l'Empire. J'ai représenté l'état florissant où il fut porté sous la longue & heureuse domination d'Auguste. J'ai fait voir, par le témoignage de Strabon, qu'il partoit de son temps de très-grandes flottes de la mer Rouge pour le commerce des Indes & de l'Ethiopie; qui en rapportoient de très-riches denrées, que l'on transportoit ensuite à Alexandrie. Pline ajoute que dans son siecle cette navigation se faisoit tous les ans par les Romains, en tenant la même route qu'avoient tenu les vaisseaux d'Alexandre.

Strab. lib. 17.

Plin. lib. 6, cap. 23.

2. L'Histoire ne nous apprend point en détail que le commerce ait pris aucun accroissement sous Tibere. Elle nous apprend seulement que ce Prince avoit porté les armes Romaines au travers de l'Allemagne, jusques sur les bords de l'Elbe; tandis que sa flotte, après avoir parcouru l'Océan septentrional, inconnu jusqu'alors aux Romains, remonta ce fleuve, & se joignit à son armée. Caligula, Prince extravagant & écervelé, fit semblant d'avoir achevé de subjuguer l'Angleterre, sans même y être entré. Il fit bâtir une haute tour

ſur le rivage oppoſé, du côté de l'Allemagne, pour ſervir de phare, comme un monument de ſa victoire. Et pour faire plus de parade de cette victoire, il fit porter par terre vers Rome les galeres dont il s'étoit ſervi ſur cette mer. Il ſe préparoit même un grand triomphe, quoique toute ſon expédition ſe fût terminée à ramaſſer quelques coquillages. Il fit préparer quelques flottes dans la ſuite, non pas pour la guerre, ni pour le commerce, mais pour s'enfuir & abandonner l'Italie, ſur les nouvelles qui lui vinrent de quelque révolte en Allemagne: qui, pour le dire en paſſant, ne paroît point s'être adonnée à la pratique de la mer; quelques pillards ſeulement couroient le bon bord, ſans s'éloigner des côtes, & ſe ſervant ſeulement de canots tout d'une piece, mais quelquefois aſſez grands pour porter trente hommes. C'eſt à quoi aboutirent les exploits de Caligula, & les ſoins qu'il prit de l'augmentation du commerce; à laquelle bien-loin de contribuer, il porta un extrême préjudice: & il penſa affamer Rome, lorſqu'il ramaſſa de toutes parts un nombre infini de vaiſſeaux, pour la conſtruction de ce pont qu'il fit faire entre Bayes & Pouzzol.

Sueton. Claud. cap. I. Suetone dit que Drusus, pere de l'Empereur Claude, fut le premier des Romains qui navigea dans l'Océan septentrional. Cela a besoin de correction, si on le prend au pied de la lettre ; car que deviennent ces navigations que Pline dit avoir été faites, par les ordres d'Auguste, dans l'Océan septentrional, & qui l'avoient parcouru presque tout entier ? que devient cette flotte, qui au rapport de Velleïus, après avoir traversé les golfes de l'Océan, remonta l'Elbe, du temps que Tibere, frere de Drusus, commandoit en ces quartiers-là, & revint chargée de toutes sortes de marchandises ? Ce fut ce même Drusus qui joignit le Rhin à l'Issel, par ce canal, qui fut appellé de son nom la Fosse Drusienne.

Plin. lib. 2, *cap.* 67.

Vell. cap. 106.

3. L'Empereur Claude, son fils, fut le premier, après Jules César, qui attaqua l'Angleterre. Le grand appareil de vaisseaux qu'il fit pour cette entreprise, a été célébré par les vers de Seneque, lorsqu'il a dit que les flottes Romaines couvrirent des mers qui leur étoient inconnues auparavant ; & par Pline, lorsqu'il a dit que ce Prince en triomphant de l'Angleterre, entra dans la mer Adriatique dans

Senec. Octav. Act. I.

Plin. lib. 3, *cap.* 16.

un vaisseau d'une grandeur si étonnante, qu'il méritoit plutôt le nom de maison que de navire. Il conquit une partie de l'Angleterre, qui se soumit sans résistance. Il subjugua les isles Orcades. Il fit un mémorable triomphe de cette conquête ; & pour en laisser un monument durable dans sa maison, il fit porter à son fils le surnom de Britannicus. Ce fut sous ses ordres que Vespasien, qui fut depuis Empereur, rendit tant de combats, & soumit l'isle de Wight. Rome se trouva dans l'abondance, par les soins de Claude, & par ses libéralités ; car pour exciter les Marchands au trafic, & à la construction de nouveaux vaisseaux, suivant l'exemple de ce qui fut pratiqué à Rome dans la seconde guerre Punique, lorsqu'il fallut envoyer des munitions à l'armée Romaine, qui faisoit la guerre en Espagne, il se chargea des pertes qu'ils feroient par la tempête, lorsque, pour apporter des bleds à Rome, ils se feroient exposés en hyver au péril de la mer. C'est lui qui mérite proprement le titre de fondateur du port d'Ostie, par les réparations & les augmentations qu'il y fit faire, & par ce phare qu'il y éta-

blit, & auquel il fit servir de fondement ce vaisseau dont Caligula s'étoit servi pour faire apporter ce grand obélisque d'Egypte, qui fut placé dans le cirque du Vatican : vaisseau si admirable pour sa grandeur, qu'il portoit six-vingts mille muids de lentilles pour son lest, & que jusqu'alors la mer n'en avoit point vu de pareil. Ce fut aussi sous l'empire de Claude que Corbulon joignit le Rhin à la Meuse, par une tranchée longue de vingt-trois milles, pour épargner aux vaisseaux la longueur du temps, & les périls de la pleine mer ; & pour éviter les inondations que causoit le flux & le reflux.

4. Neron ne pensa à la mer que pour s'enfuir, & se retirer en Egypte, quand il vit ses affaires désespérées. Peu s'en fallut que l'Angleterre de son temps ne secouât le joug des Romains. Si le dessein que conçut alors Antistius Vetus, l'un des chefs de l'armée Romaine, qui étoit campée sur la frontiere d'Allemagne, eût été exécuté, il auroit bien fait de l'honneur à l'empire de Neron. Il vouloit joindre par un canal le Rhône à la Moselle, & lier par cet ouvrage la mer Méditerranée à

l'Océan. Mais la déférence qu'il eut pour le conseil plein d'envie & de malignité, que lui donna un des Commandants de la Gaule Belgique, lui faisant appréhender la jalousie de Neron, empêcha l'effet d'une si belle entreprise.

5. Les successeurs de Neron, Galba, Othon, & Vitellius, n'eurent pas le temps de s'affermir dans leur domination, & bien moins encore de l'illustrer & de l'enrichir. Vespasien venant de l'Orient, pour prendre possession de l'Empire, auquel il étoit appellé, ne crut pas pouvoir rien faire de plus important pour son dessein, que de se saisir d'Alexandrie, qui étoit la clef de l'Egypte; sachant bien que par-là il se rendroit maître de la traite des bleds, si nécessaire pour la subsistance de Rome. Tacite a écrit assez exactement toute la fortune de l'Angleterre, depuis qu'elle fut entamée par Jules César, jusqu'au temps que Vespasien, dans l'année qui précéda sa mort, envoya Julius Agricola pour la gouverner. Ce fut lui qui acheva de la domter : & ce fut de son temps que l'on connut premiérement qu'elle étoit une isle; dont on fut encóre plus

Tacit. Vit. Agric. cap. 10 *& seq.*

pleinement aſſuré ſous l'Empereur Severe. Tacite rapporte à ce même temps la découverte, des Orcades, & de Thulé ; quoique d'autres Hiſtoriens attribuent avec juſtice à l'Empereur Claude la gloire d'avoir ſubjugé les Orcades, dont Mela même, qui vécut ſous ſon empire, a marqué le nombre. Les paroles de Tacite diſtinguent manifeſtement Thulé des Orcades. Il dit qu'il domta les Orcades, mais qu'il reconnut ſeulement Thulé, que la neige & l'hiver avoient cachée juſqu'alors. Il ſe trompe encore en cela ; Thulé étoit connue dès le temps de Ptolemée Philadelphe, puiſque Pytheas de Marſeille, qui vivoit alors, en avoit fait une deſcription, qui eſt citée par Strabon.

Mel. lib. 3, cap. 6.

6. Il ne paroît pas que le commerce ait été bien floriſſant, ni qu'on ait fait de nouvelles découvertes ſous les Empereurs Tite, Domitien, & Nerva. Mais Trajan, Prince ambitieux, & deſireux de gloire, après avoir pris la ville de Cteſiphon, deſcendit juſqu'à l'embouchure du Tigre & de l'Euphrate, & entra dans l'Océan, dont il étudia la nature : & ayant par haſard apperçu un vaiſſeau qui

voguoit

voguoit vers les Indes, il fut tenté de prendre la même route, & d'aller se soumettre cette contrée, voulant surpasser la gloire d'Alexandre. Et il y auroit été, s'il n'avoit reconnu qu'il ne pouvoit pas garder toutes ces nouvelles conquêtes, si éloignées ; & s'il n'avoit éprouvé que ses nouveaux sujets lui échappoient. Il se contenta donc d'établir une flotte dans la mer Rouge, pour entretenir la traite des Indes.

7. Quoiqu'il ne paroisse pas que le commerce eût part à ces entreprises de Trajan, non plus qu'à l'expédition d'Adrien en Angleterre, on ne peut pas croire aussi qu'il fût absolument négligé. Une ville aussi grande que Rome, & un Etat aussi vaste que l'Empire Romain, ne pouvoit pas subsister sans commerce. C'est à quoi il faut rapporter principalement le rétablissement du phare du port de Gaïette, & la réparation du port de Terracine, qui se fit par les soins d'Antonin le Débonnaire. Ce Prince, à l'exemple d'Auguste, fit observer sur la mer les loix navales des Rhodiens. Cela paroît par la réponse qu'il fit à la requête d'Eudæmon de Niçomédie,

Dig. De lege Rhodia, leg. 9, tit. 2, lib. 14. Dig. Ad. SC. Trebellianum; lib. 36, leg. 49.

rapportée dans le Digeſte. Il y eſt fait auſſi mention, dans une déciſion du Juriſconſulte Javolenas, qui vécut ſous le même Empereur, de la flotte Britannique, commandée par Seïus Saturninus, qui eſt qualifié *Archicubernus*. Cette flotte avoit apparemment été établie depuis la victoire de l'Empereur Claude, pour entretenir le commerce avec l'Angleterre, & tenir cette province dans l'obéiſſance.

8. Son ſucceſſeur, Antonin le Philoſophe, prit ſur-tout un grand ſoin de fournir abondamment la ville des bleds néceſſaires pour ſa ſubſiſtance; & pour la commodité du trafic, il veilla diligemment à la réparation des grands chemins; & même de peur de préjudicier au commerce, il voulut que la repréſentation des Pantomimes ſe fît plus tard aux jours de marché. Auſſi apprenons-nous par le témoignage de l'Orateur Ariſtide, qui lui étoit contemporain, que le trafic étoit alors très-floriſſant, non ſeulement dans la mer Méditerranée, mais encore dans l'Océan, au delà du détroit, comme il l'avoit été longtemps auparavant.

Ariſtid. Ægypt.

9. Le négoce que l'Empereur Pertinax avoit exercé lui-même pendant la plus grande partie de sa vie, & même après qu'il fut parvenu à l'Empire, est une preuve assurée que cette profession n'avoit rien de bas parmi les Romains, & n'étoit point une dérogeance; particuliérement quand on ne l'exerçoit que par le ministere de ses gens, comme fit Pertinax; quoiqu'en cela sa conduite ne fût pas approuvée. Son pere avoit fait marchandise, dans la Ligurie sa patrie, d'une espece de bois cuit, qui étoit alors en usage. Comme ce métier étoit fort lucratif, son fils s'y appliqua avec tant d'ardeur, & même apparemment contre l'avis de son pere, qui le jugeoit propre à quelque chose de meilleur, que pour cette opiniâtreté il lui donna le surnom de Pertinax.

10. Severe, qui vint à l'Empire quelque temps après, par le soin qu'il prit de procurer l'abondance à Rome, ne nous permet pas de douter que, dans l'application qu'il donna aux affaires d'Angleterre, il ne portât autant ses vues sur l'augmentation du commerce, que sur celle de l'Empire. Ce ne fut

que sous son gouvernement que l'on sut avec certitude que l'Angleterre étoit une isle. Il pénétra en Ecosse, & jusqu'à l'extrêmité de l'isle. Il réprima les révoltes des habitants, & acheva de les subjuguer. Ce fut lui qui, pour arrêter les courses des montagnards, situés au nord de l'isle, & séparer leur territoire stérile & inculte de la partie méridionale, fertile, & plus propre à la culture, tira un mur, ou plutôt un retranchement d'une mer à l'autre; ayant pour cela obtenu des habitants une partie des terres qu'ils occupoient, & cela en reconnoissance de la protection qu'il leur donnoit contre leurs ennemis, & de la paix profonde dont il les faisoit jouir. Ces travaux lui firent mériter le surnom de Britannicus. Ce fut apparemment dans les mêmes vues d'enrichir l'Empire, & de procurer à Rome l'aisance & les commodités de la vie, qu'en revenant de son expédition contre les Parthes, il passa par l'Egypte, & prit une très-particuliere connoissance de l'état de ce pays, & des avantages que Rome en pouvoit retirer.

11. Quoique son fils Caracalla, revenant

des mêmes lieux, & prenant la même route, semblât le faire par les mêmes motifs, le cruel massacre qu'il fit faire à Alexandrie montra bien que la vengeance qu'il vouloit prendre des railleries piquantes que ce peuple moqueur & médisant avoit faites de lui, y avoit la meilleure part. Il ne laissa pas pourtant d'avoir de grands égards pour le corps des Marchands, qui étoit fort puissant dans Alexandrie : car dans les ordres qu'il donna pour en faire sortir les étrangers, il en excepta les Marchands, & les laissa en sûreté.

12. Mais Alexandre Severe, Prince bienfaisant, vertueux, & avisé, jugea digne de la sagesse de son gouvernement de faire fleurir le commerce dans Rome même; & pour y attirer les Marchands, il leur accorda de grandes immunités. Il modéra les exactions que l'on tiroit des Marchands & des Négociants : car ces professions, que l'on confond d'ordinaire, avoient des différences essentielles, qui sont marquées dans le Droit. L'on y apprend aussi quelles étoient ces différentes sortes d'exactions, & les changements qu'elles ont reçus. Cet Empereur divisa les Marchands & les Ouvriers en

différents corps de trafic & de métiers : il leur donna à chacun des protecteurs, tirés de leurs corps, & des Juges particuliers, qui pussent connoître de leurs affaires.

13. Maximin exerça lui-même le trafic avec les Goths, des denrées que lui fournissoient les terres qu'il avoit acquises en Thrace, dans le lieu de sa naissance, lorsqu'il s'y retira, par le louable motif de se soustraire à la domination injuste d'Opilius Macrinus.

14. Aurelien considérant l'importance du commerce d'Egypte, le plus nécessaire de tous ceux que Rome entretenoit alors, fit un réglement fixe & certain de toutes les marchandises que l'on en rapporteroit : en quoi étoient comprises non seulement celles de ce pays, qui étoient en grand nombre, vu sa fertilité, mais encore celles qui lui venoient des Indes. Et pour augmenter la facilité du transport, il prit un soin particulier de la navigation du Nil & du Tibre. Et afin que le menu peuple se sentît de cette abondance, il fit augmenter le poids du pain, sans en augmenter le prix.

15. Les peuples barbares du Nord ayant reconnu combien les forces de la mer contri-

buoient à la puiſſance des Romains, tâchoient en cela de les égaler. Ces Goths, qui furent vaincus par Claude, qui gouvernoit alors l'Empire, étoient venus contr'eux avec une armée de trois cents vingt mille hommes, & une flotte de deux mille vaiſſeaux. Zoſime en fait monter le nombre à ſix mille, conſtruits dans la mer Noire, vers l'embouchure du Nieſter, conduits dans l'Archipel; & qui périrent en partie dans les combats, & en partie par la peſte. Les Arabes de leur côté, ſous l'empire de Conſtans, l'an de Notre-Seigneur 639, chargerent la mer Méditerranée d'une flotte de dix-ſept cents voiles, & ſe rendirent maîtres de l'iſle de Chypre.

Zoſim. lib. I.

16. Soit que l'on mette au nombre des Empereurs, ou des Tyrans, ce Firmus, qui s'étant emparé de l'Egypte, ſe révolta contre Aurelien, & fut opprimé par lui, il faut lui donner la louange d'avoir travaillé très-utilement pour l'avancement du commerce; envoyant ſouvent des vaiſſeaux marchands dans les Indes, & en rapportant de riches marchandiſes.

Saturnin courut une pareille fortune, après avoir auſſi tenté l'Egypte. Les Hiſtoriens voulant faire connoître la nature, la puiſſance &

les richesses dont elle jouissoit alors, rapportent une lettre de l'Empereur Adrien, où il met entre les principales manufactures d'Egypte le verre, la carte, & les toiles de lin.

17. Si l'Empereur Probus, qui ne céda à aucun de ses prédécesseurs en vertu & en mérite, avoit pu venir à bout de ses grands desseins, il auroit porté la gloire & le bonheur de l'Empire Romain au souverain degré. Il eût voulu établir une paix universelle, & convertir en des usages utiles au bien public les hommes, les travaux, & les dépenses, que la guerre consumoit. Ces usages étoient la culture des terres, l'étude des sciences, la navigation, & la marchandise. Et connoissant qu'une des plus grandes richesses d'un Etat consiste dans les bras & dans l'industrie des sujets, il occupoit ses troupes à un travail continuel & sans relâche. Mais ce qui eût été si profitable à l'Empire, fut funeste à l'Empereur, par une conjuration des soldats, dont l'ancienne discipline avoit dégénéré en un esprit de révolte & de sédition, & qui s'étoient rendus maîtres de la fortune & de la vie de leurs Empereurs. Il avoit pris soin d'ouvrir les embouchures des rivieres,

pour y donner entrée aux vaiſſeaux ; & il avoit fait particuliérement tant d'ouvrages dans le Nil, que Rome en tira dans la ſuite une plus grande abondance de bleds pour ſa ſubſiſtance.

18. Le commerce de Rome dut recevoir une grande diminution ſous l'empire de Diocletien, par la révolte de l'Angleterre, excitée par Carauſius, & continuée par Allectus, & qui dura dix ans. Ce Carauſius avoit le commandement de la flotte Britannique, dont j'ai parlé ci-deſſus. On lui avoit donné ordre de ſe ſervir de cette flotte, pour réprimer les pirateries que les Francs & les Saxons exerçoient dans la Manche d'Angleterre. Il s'acquitta de cette charge en vaillant homme, mais non pas en homme de bien ; car il convertiſſoit à ſon profit toutes les priſes qu'il faiſoit ſur eux. On prit des meſures pour punir cette infidélité, & il en prit de contraires pour s'en défendre. Il uſurpa le titre d'Empereur, & il envahit l'Angleterre. Il fallut ſouffrir une uſurpation que l'on ne pouvoit empêcher. Il jouit paiſiblement de ſon crime pendant ſept années. Allectus, ſon aſſocié, s'étant défait de lui, & l'ayant tué, lui ſuccéda, & recueillit le fruit de l'uſurpation de ſon pré-

déceſſeur. Il poſſéda l'Angleterre, qui après trois ans rentra enfin ſous l'obéiſſance des Romains. Le ſoulévement d'Egypte, cauſé par Achilleus, eût fait encore un autre grand déchet dans le commerce de Rome, ſi Dioclетien, en réprimant cette rebellion, & mettant à mort ſon auteur, & puniſſant ſévérement les Egyptiens qui l'avoient favoriſée, n'eût pris ſoin de mettre un meilleur ordre dans les affaires de l'Egypte, d'en réformer l'adminiſtration, & d'y faire beaucoup de bons réglements, qui y ont long-temps ſubſiſté. Ce fut alors que les Saxons commencerent à ſe faire connoître aux Romains, premiérement par des incurſions & des pirateries, & enſuite par des ravages ſur les côtes de la Gaule & de l'Angleterre ſituées ſur la Manche, & enfin par des établiſſements fixes, des peuplades de leur nation ſur ces mêmes côtes. Telle eſt l'origine du nom du rivage Saxonique, devenu ſi fameux dans l'Hiſtoire, & ſi bien marqué dans la Notice de l'Empire.

19. Les affaires de la Religion & de la guerre, qui occuperent Conſtantin, ne lui permirent pas de penſer à la propagation du commerce : mais la fondation de Conſtantinople,

qui fut une de ses principales entreprises, eut des suites qui apporterent de grands changements dans le trafic. Un des principaux fut dans le débit des marchandises d'Egypte. Les vaisseaux d'Alexandrie, qui avoient coutume de s'en charger, prirent la route de Constantinople. Pour faire subsister cette seconde Rome, on eut besoin des mêmes secours qui faisoient subsister l'ancienne. Comme cette nouvelle capitale se peuploit & s'augmentoit des habitants de l'ancienne, il fallut que l'Italie, qui se dépeuploit, se contentât de la subsistance que lui fournissoit l'Afrique.



CHAPITRE LVIII.

1. Description sommaire du commerce de Constantinople. Heureuse situation de cette ville. 2. Commerce de Constantinople traversé par les guerres des Goths & des Sarrasins. Fondation du Caire. 3. Le commerce de Constantinople s'entretient avec splendeur, ainsi que celui de Bagdad. 4. Le commerce d'Egypte, sous l'empire des Mammelus, consistoit principalement dans l'achat des enfants. 5. Révolutions arrivées dans le commerce de Constantinople sous les Empereurs successeurs de Constantin ; 6. sous Constance ; 7. sous Honorius ; 8. sous Leon.

1. QUAND les regles de la bonne politique n'auroient pas obligé les Empereurs de Constantinople de s'appliquer aux affaires de la mer, l'heureuse situation de cette capitale

naissante les y auroit invités, étendant sa droite vers le midi dans l'Archipel, & dans toute la mer Méditerranée ; & sa gauche dans la mer Noire, jusqu'aux Palus Méotides ; ayant toute l'Asie en face, & toute l'Europe à revers. Aussi voyons-nous dans le Code Théodosien, & dans celui de Justinien, des marques bien expresses de cette application, & avec quel soin les intérêts des gens de mer sont conservés, & l'obligation où étoient les Particuliers d'aider de leurs vaisseaux l'Etat & l'Empire, dans les cas de nécessité, comme il se pratique encore aujourd'hui en quelques endroits.

2. Mais les avantages que Rome pouvoit tirer de ces établissements, furent bien traversés par les incursions des Goths, & des autres peuples farouches du Nord, qui s'acharnerent avec fureur contre l'Empire Romain ; & en le forçant de penser à sa conservation, lui ôterent le desir de s'enrichir par le commerce étranger. Les Arabes, sectateurs de Mahomet, vinrent ensuite, & érigerent un nouvel Etat plus formidable encore aux Romains que toute la férocité des Goths, & qui s'empara d'une grande partie de leur domination,

de leurs forces, & de leurs biens. Les Egyptiens, jusqu'alors si utiles à Constantinople pour sa subsistance, las de son gouvernement, qu'ils trouvoient pesant & dur, se soumirent aux Sarrasins. Ce fut l'an 984 de Notre-Seigneur que la ville de Caire fut bâtie, & qu'elle devint comme la concurrente de Constantinople, & une des plus grandes & des plus marchandes villes du monde.

3. Les Empereurs Grecs, malgré tant de redoutables ennemis, ne laissoient pas de se soutenir, & de continuer utilement leur commerce. Le Juif Benjamin, qui vécut vers la fin du douzieme siecle, dit que de son temps on voyoit à Constantinople un grand concours de Marchands, tant du Nord, de la Lombardie, & de l'Espagne, que de toute l'Asie, & de l'Egypte, qui y portoient les marchandises des Indes ; & que Bagdad étoit la seule ville qu'à cet égard on lui pût comparer. Bagdad, & les provinces qui l'environnoient, étant situées à la frontiere des Indes, y entretenoient alors un grand commerce ; & les marchandises qui en venoient, se répandant dans l'Asie, passoient ensuite par terre à Constanti-

nople. Les Perses & les Arabes ayant porté le girofle en Occident, les Grecs & les Latins y prirent si bien goût, que l'envie vint à quelques-uns de leurs Empereurs de conquérir ces pays d'Orient, pour être maîtres des épiceries.

4. Syracone & Saladin son fils s'étant faits Soudans d'Egypte, après y avoir éteint le califat des Sarrasins, leurs descendants, y établirent le gouvernement des Mammelus, & reprirent le commerce des Indes, qu'ils savoient avoir été si utile à l'Egypte. Et comme cette milice de Mammelus, qui dominoit en Egypte, ne s'entretenoit que par le trafic d'enfants, qu'ils alloient acheter dans la Circassie, chez les Comans, & dans les autres provinces de la Colchide, dans les Palus Méotides, & dans tous les autres lieux où ils en pouvoient trouver ; les Soudans furent obligés de traiter avec les Empereurs de Constantinople, pour obtenir la permission d'envoyer tous les ans un ou deux vaisseaux dans la mer Noire, pour cette emplette.

5. Après avoir donné une idée générale du succès qu'eut le commerce de Constantinople

dans la ſuite du temps, il faut remonter aux ſucceſſeurs de Conſtantin, & voir les principales révolutions qui arriverent aux affaires du trafic ſous leur gouvernement. On ne peut puiſer pour cela dans de meilleures ſources que dans le Code Théodoſien, & dans celui de Juſtinien, auxquels j'ai déjà eu recours : ſans entrer néanmoins dans un trop grand détail de ce que chacun de ces Princes a fait ou ordonné en faveur du négoce.

6. L'Empereur Conſtance fut un de ceux qui s'y ſont le plus ſignalés. Il ſe déclara protecteur des gens de mer ; il les mit à couvert des vexations & des avanies ; il les exempta des charges & des contributions publiques, & leur accorda de grands privileges : en quoi il fut ſoigneuſement ſecondé par Julien, qui ne portoit encore que le titre de Céſar. Ce fut par ſes ſoins que le commerce d'Angleterre, qui étoit déchu par les pirateries des *Barbares*, fut rétabli. Il répara & augmenta le nombre des vaiſſeaux qui portoient dans les Gaules les bleds d'Angleterre. Il les faiſoit enſuite tranſporter ſur des barques au dedans des rivieres, pour la proviſion des villes & des

campagnes

campagnes voisines, plus soigneusement qu'on n'avoit coutume de le pratiquer auparavant.

7. L'irruption des peuples du Nord, appellés secrétement par Stilichon, sous l'empire d'Honorius, & principalement celle des Goths, dans les provinces occidentales, sous la conduite d'Alaric, & la funeste prise de Rome, réduisirent les Romains à de grandes extrêmités. Ils furent forcés de plus de songer à se défendre de plusieurs Tyrans, qui s'éleverent au même temps dans l'Empire ; non seulement des étrangers, mais encore de leurs propres sujets : entre lesquels Attalus ayant tâché d'affamer l'Italie, en arrêtant les convois ordinaires qu'ils tiroient d'Afrique, en partit pour inonder Rome avec une flotte de trois mille sept cents vaisseaux. Si l'on fut étonné d'un si formidable appareil, on le fut encore davantage de son prompt & honteux retour, lorsqu'on le vit revenir à Carthage avec un seul vaisseau, ayant pris la fuite à son abord en Italie, sans avoir rendu aucun combat.

8. En l'an 468 de Notre-Seigneur, l'Empereur Leon dressa contre Genseric, Roi des Vandales, une flotte d'onze cents vaisseaux,

qui auroit pu arrêter les progrès que ce Barbare faisoit sur les Romains, & rétablir leur puissance sur la mer, si par la trahison du Général Basilisque, beau-frere de l'Empereur, elle n'eût pas été brûlée par Genseric sur la côte d'Afrique.



CHAPITRE LIX.

1. Diverſes flottes entretenues par les Romains. Flotte d'Alexandrie. 2. Flotte d'Afrique. 3. Flotte d'Orient. 4. Flotte du Pont-Euxin. 5. Flotte des Gardes des tréſors. 6. Flotte pour le commerce d'Eſpagne. 7. Flottes particulieres entretenues par les Romains, & principalement celles qui ſont marquées dans la Notice de l'Empire.

1. SELON la diverſité des événements & des beſoins qui ſurvenoient dans l'Empire Romain, & ſuivant l'inégalité de l'humeur des Empereurs, le commerce avoit ſes viciſſitudes, ſon accroiſſement, & ſa décadence ; & les flottes qu'ils tenoient dans les divers ports de la mer Méditerranée & de l'Océan, étoient entretenues avec ſoin, ou né-

gligées. De toutes ces flottes, la plus considérable, & la plus importante, étoit celle d'Alexandrie, établie & réglée par Auguste, après qu'il eut réduit l'Egypte en forme de province. Quoique l'ordre qu'il prescrivit n'ait pas toujours été suivi ponctuellement, néanmoins le besoin que l'on en avoit, a fait qu'il n'a jamais été entiérement négligé jusqu'à la ruine de l'Empire. Dans la flotte d'Alexandrie je comprends celles des Indes & d'Ethiopie, qui étoient équipées dans la mer Rouge, & qui y rapportoient les marchandises de ces contrées, pour les envoyer ensuite à Alexandrie, par les canaux du Nil. J'ai déjà remarqué que Strabon rend un signalé témoignage de ce trafic, tel qu'il se pratiquoit de son temps, de la grandeur de ces flottes, & de la richesse de ces marchandises. Il nous apprend aussi combien Rome profitoit sur les péages qui lui revenoient alors de ce commerce, bien au delà de ceux qu'en tiroient les Rois d'Egypte avant que cet Etat fût réduit en province. Ce commerce des Indes étoit encore à Rome en sa splendeur du temps de Pline. Il falloit qu'il fût un peu déchu sous Trajan, puisque

Plin. lib. 6, cap. 23.

pour le rétablir, & pour le soutenir, il fut obligé d'entretenir une flotte dans la mer Rouge.

2. Je mets au second rang la flotte d'Afrique, qui a toujours été importante pour la traite des bleds, mais qui le devint bien davantage après la fondation de Constantinople; cette grande ville ayant eu besoin pour sa subsistance du secours d'Alexandrie, comme je l'ai dit : & l'ancienne Rome en étant privée, eut recours à l'Afrique, ayant déjà reconnu long-temps auparavant combien le commerce d'Afrique lui étoit avantageux; lorsque le plus jeune des Gracques tenta de rétablir Carthage, & d'en faire une colonie Romaine.

3. La troisieme flotte étoit celle qu'on appelloit d'Orient, dont la principale échelle étoit à Séleucie, ville de Syrie, située sur le fleuve Oronte; & d'où dépendoient aussi quelques flottes particulieres, comme celle de l'isle Carpathos, mentionnée dans la loi des Empereurs Honorius & Theodose, rapportée dans le Code Theodosien; & dans celle des Empereurs Valentinien, Valens, & Gratien, qu'on trouve dans le même Code. On voit par-là

Cod. Theod. l. 13, tit. 5, leg. 32, & leg. 14.

le soin que prenoient ces Princes de tenir complet le nombre des mariniers des provinces d'Orient. Cette même loi distingue bien expressément la flotte d'Orient de celle d'Egypte, & elle attribue aux mariniers qui la conduisoient les mêmes privileges qu'à celle d'Afrique. Le Code de Justinien nous fournit une autre loi des mêmes Empereurs, Honorius & Theodose, qui regle le commerce qui se devoit exercer entre les Romains & les Perses; & prescrit les lieux dans lesquels se devoient tenir leurs foires & leurs *marchés*, avec défense de passer outre, & de souffrir que les Perses passassent ces mêmes bornes, pour entrer dans les terres des Romains, & épier leurs desseins, sous prétexte de marchandise. Ce commerce qui se faisoit par terre, bien avant dans l'Asie, dépendoit de celui que cette flotte d'Orient exerçoit par mer. C'est de cette flotte d'Orient qu'entend parler l'Empereur Constance dans la loi insérée au Code Theodosien, où il accorde de si grands privileges aux mariniers qui la conduisoient, & où il regle leurs salaires, à l'exemple de celle d'Alexandrie, qui consistoit partie en bled, partie en argent.

Cod. Theod. lib. 13, *tit.* 5, *leg.* 7.

4. Les Romains tenoient encore une autre flotte de quarante voiles dans le Pont-Euxin; non seulement pour contenir dans l'obéissance toutes ces nations qui en sont proches, mais aussi pour profiter par le commerce des marchandises que fournissent toutes ces diverses régions. La conquête de la toison d'or que firent les Argonautes dans la Colchide, en peut servir d'échantillon.

5. La loi des Empereurs Leon & Zenon, qui se trouve dans le Code de Justinien, fait mention de la flotte des Gardes des trésors. Ce même Code, après le Code Theodosien, nous apprend dans une autre loi, que ces Gardes des trésors étoient des Officiers Surintendants des finances. Je conjecture que cette flotte étoit particulièrement destinée à porter à Rome les revenus de l'Empire, que l'on tiroit des provinces adjacentes à la mer Méditerranée.

Cod. lib. 12, tit. 60, leg.

Cod. Theod. l. 8, tit. 7, leg. 14. Cod. lib. 12, tit. 24, leg. 2.

6. Quoiqu'il ne paroisse pas que les Romains entretinssent des flottes réglées pour le commerce d'Espagne, il est certain néanmoins qu'un grand nombre de vaisseaux y étoit occupé; & l'on voit dans les loix de l'Empereur

Constance, rapportées au Code Theodosien, que quelques-uns des vaisseaux qui alloient d'Espagne à Rome, étoient chargés pour le service de l'Etat.

Cod. Theod. l. 13, tit. 5, leg. 4 & 18.

7. Il est visible que Rome n'auroit pas pu tenir tant de grandes provinces sous son obéissance, & en tirer les tributs qu'elle leur avoit imposés, & les denrées qui lui étoient utiles, sans un grand nombre de navires entretenus dans un continuel exercice. Cela paroît clairement par toutes ces flottes particulieres, marquées dans la Notice de l'Empire, que l'on fait avoir été dressée sous Arcadius & Honorius. C'étoient de petites flottes que l'on tenoit dans les grands fleuves des provinces, pour pouvoir transporter commodément & promptement les troupes aux lieux où elles étoient nécessaires.



CHAPITRE LX.

1. Protection & privileges accordés aux mariniers par les Empereurs. 2. Rigueur tenue d'ailleurs aux mariniers. 3. Le commerce défendu aux gens de qualité.

1. LEs Empereurs donnoient une protection particuliere à tous les mariniers qui servoient dans les flottes employées au service de l'Etat. Le cinquieme titre du treizieme livre du Code Theodosien regarde uniquement leurs intérêts. La loi neuvieme de ce titre, donnée par l'Empereur Constance, & Julien encore César, ne restreint pas la protection accordée aux mariniers, à les mettre à couvert des injures personnelles; mais elle les garantit encore de toutes sortes de violences, de concussions ordinaires & extraordinaires, d'incommodités, & d'inquiétudes; & veut qu'ils jouissent d'une entiere sécurité: & *Cod. Theod. l. 13, tit. 5, leg. 5 & 7, & 8, & 9.*

Justinien a jugé cette loi digne d'être rapportée dans son Code. Ces mêmes exemptions leur sont encore confirmées par le même Empereur, dans la quatrieme & la cinquieme loi du même titre du Code Theodosien ; & il défend de plus, sous peine de la vie, de détourner les vaisseaux des mariniers, malgré eux, à d'autres usages que ceux auxquels ils étoient destinés. La loi des Empereurs Valentinien, Valens, & Gratien, qui y est insérée, & qui défend, sous peine de la vie, de leur faire aucune insulte en leurs personnes, témoigne n'être qu'une répétition d'une infinité d'ordonnances précédentes. Arcadius, Honorius, & Theodose, ne les traiterent pas moins favorablement. Le même Code nous présente une autre loi des Empereurs Gratien, Valentinien, & Theodose, où en leur confirmant leurs privileges, ils ordonnent qu'ils en jouissent pour toujours, & dans tous les temps ; & défendent à tous Juges, Magistrats, & Supérieurs, sous peine de la vie, de les y troubler. Et ce qui pourroit paroître étrange, c'est que les Empereurs Valentinien, Theodose, & Arcadius, en déchargeant les mari-

Cod. lib. 11, tit. 1, leg. 3.

Cod. Theod. l. 13, tit. 5, leg. 19, & 24, & 36.

Cod. Theod. l. 13, tit. 5, leg. 17 & 23.

niers des tributs, y assujettissent les Marchands sans aucune exception : dont la véritable raison est, que les Marchands s'enrichissent au trafic, dont les mariniers ont toute la peine, & courent tout le péril. Quoique d'ailleurs j'aie fait voir ci-dessus que les loix Romaines excitoient les citoyens, par l'exemption des contributions publiques, à la fabrique des vaisseaux, & au trafic des bleds. Et parce que la bassesse de l'emploi des mariniers eût pu leur attirer le mépris, les Empereurs Valentinien, Theodose, & Arcadius, ne voulurent point donner entrée dans ce corps à ceux qui étoient dans l'indigence, ou qui exerçoient quelque commerce bas & honteux. Ils furent même élevés à la dignité de Chevaliers par Constantin & Julien, comme on le connoît par leur loi, inférée au Code Theodosien : & par une autre loi de Valentinien, Valens, & Gratien, il fut ordonné que l'on pût admettre à cette fonction de mariniers des sujets pris dans les plus honorables Compagnies, & même dans le Sénat.

Cod. Theod. lib. 13, *tit.* 5, *leg.* 18, *& leg.* 16, *& leg.* 14.

2. Mais tandis qu'on combloit les gens de mer de tant de graces, on leur faisoit obser-

ver d'ailleurs avec beaucoup de rigueur ses regles qui leur étoient prescrites. Premiérement leur emploi dépendoit & étoit affecté à de certaines terres, dont les possesseurs étoient obligés envers l'Etat à la fonction de mariniers publics; mais de telle sorte que c'étoit seulement la terre, & non pas la personne, qui étoit assujettie à cette charge, tenant en cela de la nature des fiefs. Le titre entier du Code Theodosien, qui est intitulé, *Des terres des mariniers*, porte un ample témoignage de cette disposition. Lorsqu'ils vendoient ces terres, pour s'exempter de ces assujettissements qui y étoient attachés, ceux qui les achetoient entroient dans les mêmes obligations. Et les Empereurs Valentinien & Valens ordonnerent que lorsque ces terres affectées au service de la mer se trouveroient au pouvoir des étrangers, on les fît rentrer dans la possession des mariniers. Et cette obligation ne se prescrivoit que par cinquante années consécutives d'exemption. Il étoit de plus expressément défendu, & sous de grosses peines, aux mariniers, de se dispenser des corvées qu'ils devoient à l'Etat. Il ne leur étoit pas permis

Cod. Theod. lib. 13, *tit.* 6, *leg.* 5, & 6, & 7, & 8, & 9, & 10.

de se servir de l'occasion de ces voitures, pour charger des marchandises particulieres. On les obligeoit de tenir leurs vaisseaux d'une certaine grandeur, pour pouvoir porter une juste charge. Enfin, on ne leur permettoit pas de sortir de leur emploi, pour en prendre de plus honorables. Il étoit libre néanmoins aux Particuliers d'avoir des vaisseaux à eux en propre, & de s'en servir pour leur compte ; mais c'étoit à condition que l'Etat pourroit se servir de ces vaisseaux dans le besoin.

3. Cependant il ne faut pas dissimuler que parmi tant de soins que l'on prenoit pour avancer le commerce, on faisoit sentir désagréablement aux Marchands les dégoûts de leur emploi. Il étoit défendu d'exercer le trafic à ceux qui étoient Nobles de naissance, ou qui étoient constitués en dignité, ou qui étoient parvenus à une grande opulence. J'ai allégué ci-dessus quelques anciennes loix Romaines, qui défendoient aux Sénateurs la construction & la possession des navires ; de peur que ces moyens de s'agrandir ne leur en fissent naître l'envie. Les Empereurs Honorius & Theodose, qui sont auteurs de la loi *Cod. lib. 4. Tacit. leg. 3.*

où ces réglements ſont contenus, en donnent la raiſon ; afin, diſent-ils, que le négoce ſe faſſe plus aiſément entre les gens de baſſe condition, que le reſpect qu'ils doivent aux gens de qualité empêcheroit de trafiquer avec liberté. Ciceron raiſonne autrement, &, ce me ſemble, plus ſolidement : Le trafic, dit-il, eſt bas, quand il n'a qu'un petit profit pour objet ; mais il n'eſt pas fort blâmable, s'il eſt gros & abondant, rapportant de tous côtés beaucoup de marchandiſes, & les diſtribuant dans le public avec fidélité, & ſans tromperie : que ſi après un profit raiſonnable, on ſe contente des biens que l'on a acquis, & que l'on quitte le négoce de la mer, pour ſe retirer à la campagne, & s'adonner à l'Agriculture, ayant converti les biens que l'on a amaſſés en fonds de terre, je ne vois rien en cela que de louable.

Cicer. Offic. l. 1.



CHAPITRE LXI.

1. Des foires & des marchés de Rome. 2. Des foires & des marchés plus éloignés de Rome.

1. L'Usage des foires & des marchés, où se faisoit le principal & plus grand commerce, étoit aussi ancien parmi les Romains que Rome même. Ces foires se tenoient dans Rome de neuf jours en neuf jours. Les gens de la campagne y apportoient les denrées que leur fournissoient leurs terres ou leur industrie. Quelques-uns en rapportent l'institution à Romulus ; d'autres, au Roi Servius Tullius. Cet établissement a duré jusques sous les Empereurs.

2. Mais cela n'étoit que pour le voisinage de Rome ; car les cantons plus éloignés n'en pouvoient pas profiter. Il fallut donc établir des foires & des marchés dans les campagnes ; & pour le faire utilement, il fallut le faire avec ordre, & déterminer les lieux, les temps,

& les personnes qui jouiroient de ce droit. L'usage a fort varié là dessus. On l'a fait dépendre quelquefois de la coutume & de la possession ; quelquefois d'une résolution prise par les plus considérables d'une Communauté, pour l'utilité publique, sous l'autorité des Supérieurs majeurs ; quelquefois de l'ordonnance des Consuls ; mais plus ordinairement de celle du Sénat. Il est remarquable que l'Empereur Claude voulant établir ses droits de foire en quelques-unes de ses terres, en demanda la permission aux Consuls. Et *Pline* dans ses Epîtres marque qu'un homme qui avoit été Préteur, s'adressa au Sénat pour obtenir une pareille permission. Mais enfin nous connoissons par les livres du Digeste & du Code, que ce droit fut enfin dévolu aux Empereurs. La loi de Valens & de Valentinien, qui se trouve dans le Code, au titre des foires & des marchés, en établissant le droit des Empereurs sur leur érection, autorise en même temps le droit fondé sur l'ancien usage, & sur la possession. Cette même loi mettoit à couvert les Marchands & les marchandises qui se trouvoient à ces foires, des vexations & des

Plin. epist. lib. 5, epist. 5.

Cod. lib. 4, tit. 60, leg. unic.

des exactions arbitraires de ceux qui avoient droit de les assembler.

CONCLUSION.

Voilà, MONSEIGNEUR, ce que ma mémoire, mes observations, & mes réflexions m'ont pu fournir sur l'Histoire du Commerce & de la Navigation des Anciens. J'aurois pu enrichir cet Ouvrage par une plus grande & plus curieuse recherche ; mais vous savez que mon temps n'est pas à moi, que je ne puis m'en attribuer la disposition, & le divertir ailleurs, sans une espece de larcin, ou du moins sans une infidélité, que votre exemple me reprocheroit incessamment, en voyant votre application si constante & si infatigable à l'utilité publique, & à vos devoirs.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

A.

B.

D.

Didon

G.

H.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

V.

Fin de la Table des Matieres.